



**HAL**  
open science

# Guerre, race et nationalisme L'Afrique du Sud et les représentations de l'Autre

Gilles Teulié

► **To cite this version:**

Gilles Teulié. Guerre, race et nationalisme L'Afrique du Sud et les représentations de l'Autre . Sciences de l'Homme et Société. Université Paris VII (Denis Diderot), 2004. tel-01202937

**HAL Id: tel-01202937**

**<https://amu.hal.science/tel-01202937>**

Submitted on 24 Sep 2015

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Dossier en vue d'une habilitation à diriger des recherches  
Domaine des études anglophones (11<sup>e</sup> section du CNU)  
Présenté par Gilles Teulié**

**Sous la direction de Monsieur le Professeur Michel Prum**

**A l'Université de Paris VII – Denis Diderot**

**Le 11 décembre 2004**

**Document de Synthèse**

# **Guerre, race et nationalisme**

**L'Afrique du Sud et les représentations de l'Autre**

**Composition du Jury :**

**Michel Prum** : Professeur à l'Université Paris VII  
**Richard Samin** : Professeur à l'Université Nancy II  
**Martine Piquet** : Professeur à l'Université Paris Dauphine  
**Robert Griffiths** : Professeur à l'Université de Savoie  
**Jean Sévry** : Professeur à l'Université Montpellier III

## Remerciements

Je souhaite exprimer ma gratitude à Michel Prum, qui a dirigé ce dossier d'habilitation, pour l'intérêt qu'il a manifesté d'emblée pour mon travail et la confiance qu'il m'a témoignée. Sa relecture minutieuse de mes écrits, ses conseils éclairants et ses encouragements ont été des atouts précieux qui m'ont permis de mener à bien ce travail de synthèse. En outre sa bonne humeur et sa disponibilité m'ont grandement facilité cet exercice.

Je désire vivement remercier les membres de mon jury, Martine Piquet, Robert Griffiths, Richard Samin, Jean Sévry et Michel Prum d'avoir accepté de donner leur avis sur ce dossier, avec une mention particulière pour Martine Piquet et Robert Griffiths qui ont bien voulu faire le pré-rapport sur mon dossier, dans un délai très bref et en dépit d'une rentrée universitaire chargée.

Ma reconnaissance va également à mes collègues de l'Université de Provence- Aix-Marseille 1, pour leur soutien et leurs conseils.

Un grand merci aussi à Jean Sévry, mon directeur de thèse, pour ses encouragements et l'aide bibliographique qu'il m'a fournie pour ce dossier, les conseils qu'il m'a prodigués tout au long de ma carrière de chercheur depuis l'époque où j'étais son étudiant à l'Université Paul-Valéry-Montpellier III, ainsi que pour son amitié.

Merci à Alexandre (bientôt 9 ans) toujours curieux de savoir ce que font les guerriers zoulous...



## **Introduction**

«*They were normal men in an abnormal situation*». Le travail de mémoire mis en œuvre par l'exercice introspectif qu'implique le présent dossier de synthèse a fait resurgir cette citation dont les références se sont perdues dans les méandres de mon parcours ; elle a indéniablement marqué les prémices de mon travail de recherche et à certainement contribué à dessiner la voie que j'ai suivie. Faisant référence à des soldats britanniques pris dans la tourmente de la guerre en Afrique du Sud entre Afrikaners et Britanniques, elle voulait mettre en évidence le fait que les horreurs imputables à des hommes le sont en raison du contexte belliqueux dans lequel ils se trouvent. Sans légitimer les actes de guerre, elle essayait de prendre en compte ce qui contextuellement pouvait pousser des hommes à des extrémités considérées comme illégitimes en temps de paix. C'est cette idée d'une situation « hors norme » qui est le fondement de l'intérêt que j'ai manifesté pour mes choix de recherche et le corpus que j'ai examiné pendant ces années. Comment des hommes ont-ils fait (et font encore) pour justifier une guerre ou au contraire la fustiger ? Comment ont-ils pu instaurer des camps de concentration et des systèmes iniques, tels celui de l'apartheid ? Comment et pourquoi présentaient-ils une vision dévalorisante de « l'Autre » ? Sur quels types de discours se sont-ils appuyés pour mener à bien leurs projets ? De quelle manière les protagonistes ont subi et vécu cette situation anormale (au sens de hors de la norme) qu'est un conflit ? Et qu'est-ce qui, en fin de compte, relève du contexte dans lequel ils se trouvent ou au contraire pourrait être analysé comme relevant d'un comportement archétypal de l'être humain (si toutefois une telle idée est concevable) ? Toutes ces questions sont quelques-unes des pistes que j'ai suivies pour ma recherche et ont abouti à la présente synthèse qui prend en compte à la fois la notion de guerre, celle de race et des nationalismes en présence, les trois ayant toujours été au centre de mes préoccupations.

L'une des difficultés majeures à laquelle je fus confronté au début de ces quelque quatorze années de recherche (1990 travail de DEA) fut de définir le cadre conceptuel dans lequel j'allais évoluer, d'autant que mes centres d'intérêt foisonnants ne me permettaient pas de définir une cohérence qui pouvait d'emblée apparaître comme la voie à suivre. Ma formation de « civilisationniste » à l'Université Paul-Valéry Montpellier III m'a en effet appris que l'étude d'un pays et d'une population pouvait passer à la fois par l'histoire, mais aussi d'autres disciplines comme la sociologie, l'ethnologie, voire l'anthropologie. J'ai également eu la chance d'être sensibilisé dès le début par Jean Sévry, mon directeur de thèse, à l'importance de ne pas cloisonner les diverses disciplines spécifiques aux études anglophones. Il me paraît en effet difficile pour un historien d'exclure de l'étude d'une société l'analyse de sa littérature, ou plus précisément de ses littératures, et le contexte victorien, de ce point de vue, me semble pertinent. C'est ainsi que je me suis penché sur les différentes approches historiques qui depuis l'École des Annales ont marqué le développement de la pensée dans ce domaine. Histoire des mentalités, histoire sociale, histoire culturelle, histoire des idées, histoire politique, histoire des croyances collectives et histoire des représentations sont des domaines qui se complètent, se prolongent ou s'opposent ponctuellement. Les diverses sensibilités qui s'expriment autour de ce foisonnement de vocables sont quelque peu déroutantes pour qui n'est pas au fait de cette problématique. Il m'a donc fallu faire un examen attentif, alliant à la fois une approche francophone et, bien entendu anglophone, qui aboutit à une démarche épistémologique cohérente. C'est ce retour sur le travail liminaire effectué au début de ma réflexion que j'expose dans la première partie de ce dossier. L'électisme de mes centres d'intérêt m'a conduit ensuite à me poser la question du corpus que je voulais définir pour mon travail. Il m'a semblé au fil de mes lectures que j'avais un intérêt marqué à la fois pour les communautés vivant en Afrique du Sud, aussi bien noires qu'afrikaners ou encore anglophones, mais que la société victorienne représentait également

une source d'intérêt, notamment dans son évolution heuristique combinant à la fois théories évolutionnistes et appétits « impérialistes ». L'idée de compétition européenne et en particulier le fameux *Scramble for Africa* m'ont conduit à vouloir examiner la manière dont les Européens et les Français en particulier avaient mis en place un discours autour des représentations du noir, du Britannique et du Boer. La solution que j'ai trouvée afin de mettre en place une analyse me permettant d'examiner tous ces aspects disparates d'une même époque, est un système en forme de jeu de miroir. Analyser les discours sur « l'Autre » m'est apparu comme la démarche la plus féconde pour, non pas rendre compte de la réalité de l'objet de l'énoncé, mais plutôt pour dévoiler les motivations profondes et les systèmes de représentation de l'énonciateur. Ainsi, dans ma thèse, j'ai tour à tour examiné les noirs sud-africains, les Britanniques et les Afrikaners à l'aune du regard des autres communautés, mais également au travers de celui des membres de leur propre groupe. Pour rendre compte de cela il a fallu aborder les différentes sources primaires disponibles afin d'appréhender les points de vue dans leur globalité, analyser les nuances et les divergences d'opinion. Le corpus envisagé dès le départ fut ambitieux, mais nécessaire au bon fonctionnement de l'analyse. Il était important d'appréhender les choses dans un ensemble structurel qui puisse rendre compte à la fois d'un point de vue individuel tel que l'on puisse le trouver dans des documents épistolaires ou dans des journaux intimes et les carnets de guerre, mais également examiner les supports véhiculant les discours rhétoriques des idéologues désireux de promouvoir leur conception du monde (tout ce qui relève de ce que l'on nomme aujourd'hui la « culture populaire »). L'examen de la mosaïque qu'est une société avec ses différents composants ainsi que les tensions qui sous-tendent ses discours, est au cœur du travail que j'ai voulu mener à bien. Dans cette dynamique j'ai bénéficié des judicieux conseils de l'historien sud-africain Christopher Saunders, rencontré à l'Université du Cap, qui a attiré mon attention sur les problèmes inhérents à l'historiographie sud-africaine que j'aborderai plus avant dans ce

dossier. L'écriture de l'histoire et le devoir de mémoire me sont apparus comme des enjeux fondamentaux de la société sud-africaine de par la nature des idéologies en présence. Christopher Saunders souligne dans l'un de ces ouvrages l'importance d'aller aux sources afin que l'historien puisse se faire sa propre idée sur la question lorsqu'il écrit : « *What is certain is that the South African past will continue to be 'made' in new ways, as new sources and theoretical concepts are employed, and as new perspectives on what has been are derived from the ever-changing present* »<sup>1</sup>. Questionner les sources primaires semblait donc relever de la démarche logique, mais le faire également pour les sources secondaires paraissait inévitable. J'ai souhaité inscrire ma démarche dans le mouvement de la nouvelle histoire qui propose de mener une réflexion sur la fonction et la déontologie de l'historien, et qui prend également en compte un groupe dans sa globalité, va l'interroger sur ses modes de pensées, ainsi qu'examiner sa manière d'inter agir avec d'autres groupes.

La difficulté dans ce type d'approche par rapport à une société est d'arriver à discerner ce qui relève d'un fonctionnement de groupe, conscient ou inconscient, et ce qui relève de l'individu propre. La question du fonctionnement et de l'origine de la structure mentale d'un individu était l'un des éléments de ma réflexion liminaire et le demeure tant la complexité (insondable diront certains) n'en permet pas un examen simple. Les contraintes imposées à cet individu en temps de guerre et ses réactions face à une situation anxiogène induisent un schéma de comportement humain digne d'intérêt, selon moi. Ma réflexion préalable a été d'examiner comment un être considéré comme normal se comporte dans une situation anormale. Je me suis donc penché sur les processus d'élaboration mentale afin d'essayer de cerner l'origine et la manière dont apparaissent les systèmes de croyances et de représentations qui amènent certains, au nom du groupe, à accepter l'inacceptable. L'individu

---

<sup>1</sup> Christoher Saunders, *The Making of the South African Past*, David Philip, Cape Town & Johannesburg, 1988, p.191

au sein de son groupe identificatoire a donc été depuis le début le noyau central de ma recherche. Chacun de mes travaux s'inscrit dans cette problématique de l'individu face au groupe. Ce qui relève de son autonomie et de son identification au groupe me semble un de éléments clés de l'intérêt de mon travail.

A l'instar de certains chercheurs comme Neil Davie, Laurent Henninger<sup>2</sup>, entre autres, ou des institutions comme *les Annales E.S.C.*, il me semble que l'ensemble des sciences sociales ne doivent pas être des disciplines figées dans leur mode de fonctionnement, mais qu'elles ont tout à gagner à se répondre, à s'éclairer mutuellement, à établir des ponts entre elles afin de ne pas donner une vision monolithique, voire monomaniacque, d'un champ d'étude. La cohérence de la démarche peut, dans ce cas-là, sembler fragile, mais j'estime qu'elle est très féconde et enrichissante et ne peut qu'améliorer la perception du groupe étudié. L'opportunité de faire le point sur une recherche, examiner les prérequis de départ, jauger les outils utilisés, évaluer un parcours, prendre acte des erreurs, exposer les difficultés rencontrées, dégager de nouvelles pistes et anticiper les travaux futurs sont les éléments qu'un dossier de synthèse en vue d'être habilité à diriger des recherches permet de mettre en place. Mais il est clair que pour la plupart des chercheurs, cette démarche, que d'aucuns qualifieront de salvatrice, relève également d'une quête de soi, d'une introspection permettant un accès aux forces qui nous agitent, aux moteurs qui nous poussent. N'est-ce pas là, somme toute, le préalable indispensable pour qui veut ensuite prodiguer ses conseils à d'autres chercheurs ? C'est en cela que cet exercice académique prend toute sa dimension et son utilité à mes yeux et c'est dans cette dynamique d'une meilleure compréhension de ma recherche et de ma démarche intellectuelle que je place ce travail de synthèse. Ainsi en bon paléontologue victorien, je souhaite parcourir le chemin de ma recherche, scruter le sol afin d'y découvrir

---

<sup>2</sup> Tous deux utilisent le concept de "décloisonnement". Neil Davie travaille sur les rapprochements entre histoire et sociologie, Laurent Henninger sur l'histoire militaire et les différentes sciences humaines.

des traces imprimées, des fossiles enfouis, creuser des strates successives produites par des générations de chercheurs, analyser à nouveau mes trouvailles afin de les exposer au public tout en me penchant sur les outils dans ma besace afin d'en évaluer l'efficacité et la résistance.

**Partie I : Civilisation britannique et du Commonwealth :  
une histoire aux mille visages**

Ce titre que j'emprunte à Joseph Campbell (*The Hero with a Thousand Faces*, 1949), est, pour moi, l'illustration de la complexité à définir ce qu'est le champ d'étude dans lequel mon travail s'inscrit. La notion de civilisation britannique et par extension celle du Commonwealth, qui dans le cadre académique français indique une catégorie bien précise du cursus des étudiants en études anglophones, implique un questionnement inévitable dans le domaine de la recherche sur la raison d'être de cette entité. Ce questionnement part du même constat, qu'il m'est toujours difficile, comme pour beaucoup de mes collègues, d'expliquer ce que recouvre cette notion de « civilisation » à des non anglicistes, voire à des universitaires étrangers. Si la plupart des gens ne s'interrogent pas sur des champs d'études comme l'histoire ou la sociologie qui fonctionnent dans un cadre conceptuel relativement bien défini (même s'ils sont régulièrement questionnés et évoluent souvent rapidement), en revanche ils ont du mal à appréhender ce qui relève de cette catégorie propre semble-t-il aux études de langues en France qu'est la « civilisation ». Traduisant un fait social et culturel s'inscrivant dans le temps (la civilisation hellénistique, par exemple), nous ne sommes pas en présence ici d'une discipline à proprement parler, mais plutôt d'un champ d'investigation dont l'objectif est d'englober la plupart (voire la totalité) des éléments et des phénomènes qui relèvent d'une société donnée à un moment précis de son développement. La plupart des civilisationnistes se sont intéressés au débat sur la notion « discipline », tel que présenté par Marie-Jeanne Rossignol :

Traditionnellement, certains collègues pensent que l'on peut définir la civilisation comme discipline, mais une discipline passe-frontières, transdisciplinaire, en fait interdisciplinaire. Même si ce point de vue est l'objet de nombreuses critiques, il mérite d'être évalué car il n'est pas sans fondement. Il s'inspire en effet de la perméabilité notoire des frontières entre sciences sociales. L'interdisciplinarité est en effet inscrite

dans la tradition intellectuelle des historiens, qui ont toujours dialogué avec les spécialistes d'autres sciences humaines<sup>3</sup>.

Rendre compte de la complexité d'un groupe est une gageure que seule l'utilisation d'outils méthodologiques multiples rend possible. C'est là que le « civilisationniste » français se trouve confronté à la difficulté de la cohérence de son outil critique. Il est en effet fortement tenté de convoquer des savoirs multiples qui vont lui permettre d'analyser et rendre compte des différentes facettes de son objet d'étude. La richesse de la diversité de ses grilles de lecture va l'aider à pénétrer en détails les rouages du fonctionnement social et psychique de la société qu'il examine et à souligner ce qu'une grille d'analyse aura relevé et qui aura échappé à une autre, éclairant par là même les moindres éléments du soubassement idéologique de ladite société. Si je considère que la base du travail de civilisationniste consiste à analyser le lien entre un discours et le contexte socio-culturel dans lequel il est produit, les éclairages qu'il est possible de porter sur ce discours peuvent relever d'approches très différentes. L'interdisciplinarité est donc, à mon sens, la démarche logique que le civilisationniste doit adopter, car du fait de l'hétérogénéité de certaines sources documentaires, il semble peu probant d'avoir une démarche méthodologique unimorphe qui serait susceptible de rendre compte de manière satisfaisante des spécificités de ce corpus, ce que Pierre Guerlain nomme un *métissage disciplinaire*<sup>4</sup>. Bien entendu, l'étape suivante est d'essayer d'évaluer les besoins que nécessitent tel ou tel corpus. On comprend que le pacte de lecture propre à la littérature juvénile, à un article de journal ou à un document iconographique n'est pas le même. Il me faut donc convoquer plusieurs grilles de lecture pour parfaire mon analyse. C'est cette quête inlassable de l'outil et du perfectionnement de l'outil critique qui a animé (et somme toute anime toujours) ma recherche. Je perçois cela comme le

---

<sup>3</sup> Marie-Jeanne Rossignol, « Quelle(s) Discipline(s) pour la civilisation ? » in *Civilisation américaine : problématiques et questionnements*, Revue Française d'Études Américaines n°83, Janvier 2000, Belin, p.15

<sup>4</sup> Pierre Guerlain, « Malaise dans la civilisation ? Les études américaines en France » in *Civilisation américaine : problématiques et questionnements*, Revue Française d'Études Américaines n°83, Janvier 2000, Belin, p.32.

tonneau des Danaïdes tant la richesse de la critique en matière de sciences sociales paraît infinie et en constante évolution à tel point qu'il semble difficile d'envisager la fin du chantier et la disparition du panneau *work in progress*. Le présent exercice de synthèse incite toutefois à définir et à borner quelque peu le champ d'investigation afin d'appréhender, autant que faire se peut, l'*épistémè* qui sous-tend mon travail.

Cette réflexion que partagent certainement beaucoup de nos collègues tombe à point nommé pour moi afin de clarifier des points qui relèvent aussi de mon actualité d'enseignant. En cette fin d'année universitaire 2003-2004, diverses occasions se présentent sous plusieurs formes pour approfondir la question, comme l'interrogation d'étudiants de licence désireux de comprendre ce que l'institution entend par mémoire de maîtrise en civilisation britannique et du Commonwealth, ou bien la mise en place de nouveaux enseignements dans le cadre du L.M.D, telle qu'une introduction aux *cultural studies* avec des documents du Commonwealth comme corpus ou bien encore une préparation à l'analyse de documents iconographiques intitulée « textes et images ». En examinant de plus près certaines disciplines universitaires, il semble qu'il y ait proximité entre la « civilisation » et les *cultural studies* que l'on trouve de plus en plus enseignées dans les universités anglo-saxonnes. La différence foncière entre les deux approches réside dans le préalable inhérent aux *cultural studies* qui est que toute analyse culturelle d'une société ne peut se faire que dans le cadre politico-économique de ladite société, alors que la « civilisation » ne pose pas *a priori* de cadre à son champ d'investigation. La notion de « culture » est toutefois le dénominateur commun entre les deux, et la réaction à l'hégémonie d'une littérature d'élite qui a présidé à la naissance des *cultural studies* est le terreau sur lequel elles se sont toutes les deux développées. La notion de « culture » doit donc s'entendre dans sens large qui va englober toute forme de discours produit dans un contexte spatio-temporel que le chercheur délimite à sa guise afin de donner une cohérence à son

étude. Je rejoins en cela la conception d'Edward W. Saïd lorsqu'il donne comme définition du terme culture :

Premièrement, il désigne toutes les pratiques – tels les arts de la description, de la communication et de la représentation – qui jouissent d'une certaine autonomie par rapport à l'économique, au social et au politique, et revêtent souvent des formes esthétiques dont l'une des finalités essentielles est le plaisir. J'y inclus, bien entendu, tant le savoir populaire sur les pays lointains que les discours spécialisés de disciplines érudites comme l'ethnographie, l'historiographie, la philologie, la sociologie et l'histoire littéraire.<sup>5</sup>

Sur cette base beaucoup d'édifices se sont construits depuis l'Ecole des Annales et les écrits de Foucault, chacun se répondant peu ou prou, citons les courants suivants : *Historical Criticism, New Historicism, Social History, Cultural Materialism, Gender Studies, British Cultural Studies, British Studies, Ethnic Studies, Film Studies* etc. pour n'évoquer que ce qui se passe dans les pays anglo-saxons et que l'on regroupe parfois lorsqu'il s'agit d'étudier une aire géo-politique sous l'appellation de *Area Studies*. Ce foisonnement quelque peu complexe à suivre peut donner une impression de malaise pour qui essaye d'avoir une vision claire des choses. Le sentiment qui préside lors de discussions à ce sujet entre universitaires est que chacun donne une idée générale de ce qu'il estime être son champ d'action au sein duquel ensuite, il peut se permettre de suivre des pistes, pour la plupart enrichissantes et fécondes. La « civilisation » me semble être plus un cadre dans lequel une étude sociale peut-être menée qu'une discipline à part entière ainsi que je l'ai déjà souligné. Ce qui légitime en fait ce « cadre », selon moi, c'est la définition de l'objet d'étude que le chercheur souhaite aborder ainsi que les spécificités inhérentes au groupe qu'il envisage d'examiner dans son contexte. C'est, de plus, l'interdisciplinarité des outils que le chercheur va convoquer qui va faire l'originalité et l'intérêt de son étude. L'analyse de l'expérience humaine dans un contexte historique paraît une autre manière de gloser la préoccupation des civilisationnistes dans la

---

<sup>5</sup> Edward W. Saïd, *Culture et Impérialisme*, Fayard, Le Monde Diplomatique, 2000, p.12.

dynamique de définir leur spécialité. Le constat à ce stade de ma réflexion est que l'histoire est indéniablement le vecteur de ma recherche dans la mesure où les études que j'ai menées à bien portent sur une période allant du 19<sup>e</sup> siècle jusqu'à la fin du 20<sup>e</sup> siècle (*La Truth and Reconciliation Commission* en Afrique du Sud). Toutefois, cette notion, ainsi que je l'ai rappelé dans l'introduction de ce dossier, est multiple. Elle est en effet l'élément fédérateur d'un ensemble composite de voies (qui certes se croisent et s'entrecroisent), mais veulent souvent se distinguer les unes des autres sans qu'il soit toujours facile d'y parvenir. En débutant mon travail de recherche, j'ai été confronté aux affres de la compréhension de ce réseau quelque peu inextricable de dénominations telles l'histoire des mentalités, l'histoire sociale, l'histoire culturelle, l'histoire des idées, l'histoire politique, l'histoire des croyances collectives, l'histoire des représentations etc. Si chacune de ses démarches a une spécificité intrinsèque justificatrice de son existence, elles m'ont toujours paru former le tout complémentaire d'une approche globalisante d'un groupe social. Je considère que si ma préférence va à la notion d'histoire des mentalités (en raison de mon parcours universitaire et mes rencontres de lecture), je pense stérile une analyse des différences et nuances entre elles et préfère revenir sur les postulats que j'avais énoncés au tout début, et tout au long, de ma thèse de doctorat.

Ce qui m'est apparu clairement lors de mon travail de DEA et dès les prémices du doctorat, c'est qu'il était important d'aborder le plus de disciplines relevant des sciences sociales afin de ne pas négliger un outil méthodologique susceptible de m'ouvrir des pistes. La conscience du danger inhérent à ce type de démarche, à savoir un manque d'approfondissement dans la connaissance d'une spécialité, et l'impression d'un éclectisme déroutant par le foisonnement des démarches utilisées risquant de confiner à l'incohérence, a été le frein qui m'a incité à beaucoup de circonspection dans l'avancée de ma recherche. Je fus donc amené à m'intéresser à certains concepts fondamentaux qu'il m'a semblé important

de définir afin de clarifier quelle acception de ces termes je voulais adopter. Il s'agissait en tout état de cause de sciences humaines dont l'interdisciplinarité allait dans le sens de ce que l'historien Fernand Braudel a défini dans sa définition de la Nouvelle Histoire. Cette notion a fait son chemin, entre autre dans les pays anglo-saxons sous la forme de *New Historicism* et a changé radicalement l'approche de l'histoire comme H. Aram Veseer le souligne lorsqu'il écrit:

[...], the new historicism has given scholars new opportunities to cross the boundaries separating history, anthropology, art, politics; literature, and economics. It has struck down the doctrine of non-interference that forbade humanists to intrude on questions of politics, power, indeed on all matters that deeply affect people's practical lives- matters best left, prevailing wisdom went, to experts who could be trusted to preserve order and stability in "our" global and intellectual domains<sup>6</sup>.

Parmi les concepts que je voulais exploiter, la notion de "mentalité" m'a conduit à évoquer et définir les représentations, les stéréotypes et préjugés. Mais il m'a également paru important d'analyser la notion de mythe, d'inconscient collectif et d'idéologie, d'archétype et de symbole. Alex Mucchielli m'a fourni un de mes premiers éléments de réflexion autour de ce que représente la notion de « mentalité » lorsqu'il écrit : « La mentalité, c'est pour un groupe le cadre de référence commun acquis par l'assimilation des normes et des valeurs contenues dans la culture ambiante. La mentalité, c'est donc une empreinte laissée dans les psychismes par les caractéristiques communes de la socialisation. A travers ces comportements typiques, une mentalité exprime une culture intériorisée »<sup>7</sup>. Ce système de référence est donc partagé pour tout un groupe, quel que soit le nombre de ses membres. Je constatais d'emblée qu'utiliser ce concept impliquait de définir le "groupe" que l'on voulait étudier. Il fallait aussi évoquer sa spécificité et donner les critères qui permettent de

---

<sup>6</sup> H. Aram Veseer (ed.), *The New Historicism*, Routledge, New York London, 1989, p.IX.

<sup>7</sup> Alex Mucchielli, *Les Mentalités*, P.U.F, Que sais-je ?, 1985, p.18.

considérer qu'il s'agissait d'une entité suffisamment homogène pour être étudiée dans sa globalité. J'ai dû par la suite nuancer cela toutefois autour de l'idée que l'on peut accepter que des éléments du groupe divergent parfois, s'il existe par ailleurs des éléments fédérateurs forts, ou s'il se produit une scission au sein du groupe à cause de certains choix idéologiques. L'individu définit sa place dans le monde et son appartenance à un groupe par ses schémas mentaux. A. Mucchielli précise que ce concept était à la base de toute attitude humaine :

Une mentalité est la source des forces d'influence sociale. En effet, deux grands mécanismes socio-psychologiques gouvernent la vie des groupes : les mécanismes d'appropriation-expansion et les mécanismes de protection-défense. Les premiers mécanismes poussent tout groupe social à intervenir sur son environnement pour l'organiser selon sa propre vision. Tout groupe sera donc porté à essayer, par divers moyens, de répandre ses valeurs. Pour les seconds mécanismes, tout groupe social assurera la défense de son identité lorsqu'il la sentira menacée<sup>8</sup>.

L'attitude du groupe est donc conditionnée par les mécanismes que lui-même ou ses ancêtres ont mis en place afin de comprendre le monde et agir dans le respect des valeurs qu'il a conçues. Vouloir comprendre les mentalités sud-africaines vieilles d'un siècle implique de faire un travail de recherche sur les fonctionnements idéologiques des siècles précédents. C'est ce que souligne A. Mucchielli lorsqu'il affirme : « On ne peut prévoir les décisions comportementales d'un acteur si on ne peut expliciter, dans son propre système de vision du monde, le système de contraintes dans lequel il se voit »<sup>9</sup>. A propos de "l'histoire des mentalités", Michel Vovelle montre que le mécanisme de l'esprit humain est indissociable des mentalités : « Les mentalités renvoient donc de façon privilégiée au souvenir, à la mémoire, à des formes de résistances : en un mot à ce qu'il est devenu banal de définir comme "force d'inertie des structures mentales" (...) »<sup>10</sup>. Mais à l'instar de Geoffrey Lloyd, je pensais qu'il fallait être prudent dans le maniement de ce concept, car d'un côté en généralisant un trait

---

<sup>8</sup> Alex Mucchielli, *op. cit.*, p.22.

<sup>9</sup> Alex Mucchielli, *op. cit.*, p.23.

<sup>10</sup> Michel Vovelle, *Idéologies et mentalités*, Gallimard, Folio Histoire, 1982, p.21.

distinctif commun à un ensemble de personnes, on risquait de minimiser les variantes individuelles, donnant ainsi une vision réductrice de la société que l'on étudiait. Par ailleurs, j'étais convaincu que l'on ne pouvait se satisfaire de quelques exemples pour conclure à l'universalité d'un constat. En outre, pour légitimer la généralisation à une mentalité, il ne fallait pas se contenter de particularités isolées : « les caractéristiques que l'on juge distinctives doivent pour le moins être distinctives, certes, mais aussi récurrentes et générales »<sup>11</sup>. Ce préalable établi, ma réflexion a porté effectivement sur ce point important du concept de mentalité. La définition d'un groupe, doit-elle se faire autour d'un système de pensée qui serait peu ou prou commun aux individus que l'on regrouperait autour d'une "identité" commune ? Ou bien est-ce que, au contraire, elle devait se faire autour d'un autre critère en incluant toutes les divergences individuelles ou collectives ? Il m'a paru opportun d'aller dans un sens qui regrouperait les deux approches, c'est-à-dire ne pas produire un nombre important de "sous-catégories" prenant en compte la spécificité de chaque mode de fonctionnement afin de les étudier séparément, mais au contraire de les analyser au sein d'une entité plus importante regroupant la majorité des individus. Je pensais ainsi pouvoir obtenir une certaine homogénéité tout en tentant de faire apparaître la complexité et la diversité des schémas mentaux.

Je m'engageais donc dans un projet d'étude sur l'Afrique du Sud pendant la guerre anglo-boer au travers du (des) regard(s) de quatre groupes que je désignais par commodité sous le vocable de : noirs sud-africains, les Boers, les Britanniques et les Français. Mon idée était de tresser des liens entre ces groupes et établir un réseau de communications qui permettrait de mettre leurs discours en perspectives. Ainsi, si un thème était récurrent, il

---

<sup>11</sup> Geoffrey Lloyd, *Pour en finir avec les mentalités*, La découverte, Histoire classique, 1993, p.17.

pourrait être évoqué dans différentes parties de mon étude, le but étant de voir s'il y avait divergence ou convergence des points de vue entre les divers protagonistes.

J'ai ensuite constaté que lorsque l'historien aborde les « mentalités », il se trouvait rapidement confronté à une antinomie apparente entre la spécificité de représentations inhérentes à un groupe et à une période historique, et le concept d'universaux humains relevant d'une vision structuraliste de l'homme. La question pouvait se résumer ainsi : les représentations que l'homme se fait de son environnement sont-elles l'émanation ponctuelle de la situation spécifique dans laquelle il se trouve dans un lieu donné à un moment précis de son histoire ? Ou, au contraire, relèvent-elles de fonctionnements ataviques communs à l'ensemble du genre humain, depuis que le monde existe ? J'entrais dans cette intéressante dialectique avec la conviction que je devais me positionner rapidement sur le sujet. G. Lloyd formulait ainsi cette problématique : « La question fondamentale qui sous-tend en grande partie le débat sur les mentalités est celle de la nature des uniformités de la pensée humaine, et des raisons de sa diversité »<sup>12</sup>. Si comme le pensait Aristote, il existait des universaux logiques de la pensée humaine, pour d'autres il était difficile de concevoir des schémas de pensée récurrents. Je fus très intéressé par ce que George Duby avait à dire sur le sujet, quelle était sa conception des mentalités et son point de vue sur "l'inconscient collectif". Pour lui, les mentalités étaient « l'ensemble flou d'images et de certitudes irraisonnées à quoi se réfèrent tous les membres d'un même groupe »<sup>13</sup>. Mais, il expliquait qu'il ne pouvait y avoir d'universaux issus de l'inconscient humain, concept qu'il jugeait fallacieux car : « Il n'y a d'inconscient en effet que par rapport à une conscience, c'est-à-dire à une personne. Or nous cherchions à reconnaître non pas ce que chaque personne tient accidentellement refoulé hors de sa conscience, mais ce magma confus de présomptions héritées à quoi, sans y prêter

---

<sup>12</sup> G. Lloyd, *op. cit.*, p.206.

<sup>13</sup> Georges Duby, *L'Histoire continue*, Odile Jacob, 1991, p.124.

attention mais sans non plus le chasser de son esprit, elle fait à tout moment référence »<sup>14</sup>. Il me semblait à cette époque que l'individu était unique en ce qu'il possédait son "propre" « magma confus de présomptions », il me semblait toutefois qu'il existait des schémas inconscients inhérents à l'homme depuis toujours qui guidaient son comportement. Je me sentais proche, de ce fait, de la conception jungienne de "l'archétype", tel que le psychologue suisse le définissait. Dans le Livre Premier *des Racines de l'inconscient*, intitulé "Des archétypes de l'inconscient collectif", Carl Gustav Jung expliquait ainsi sa définition de l'inconscient collectif :

Une couche pour ainsi dire superficielle de l'inconscient est sans doute personnelle. Nous l'appelons "inconscient personnel". Mais celui-ci repose sur une autre couche plus profonde qui ne provient pas d'expériences ou d'acquisitions personnelles, mais qui est innée. Cette couche plus profonde est celle que l'on désigne du nom "d'inconscient collectif". J'ai choisi le terme «collectif» parce que cet inconscient n'est pas de nature individuelle mais "universelle" : par opposition à la psyché personnelle, il a des contenus et des modes de comportement qui sont - cum grano salis - les mêmes partout et chez tous les individus. En d'autres termes, il est identique à lui-même dans tous les hommes et constitue ainsi un fondement psychique universel de nature suprapersonnelle présent en chacun<sup>15</sup>.

Cette récurrence dans les schémas de pensée humaine paraissait un préalable fondamental à ma démarche, je pensais que les quatre groupes que j'avais définis pour mon étude relevaient à la fois de particularismes idéologiques liés au cadre mental de leur communauté, mais possédaient également des préconçus universaux qui les faisaient interagir. C'est sous ces deux angles que je désirais aborder chacun d'entre eux, tout en étant conscient de la difficulté que représentait une observation des structures internes d'un groupe. Je rejoignais en cela Claude Levi-Strauss :

---

<sup>14</sup> *Ibid.*, p.124.

<sup>15</sup> C. G. Jung, « Des archétypes de l'inconscient collectif » in *Les Racines de la conscience*, Buchet-Chastel, Livre de Poche, Références no 404, Trad. de l'allemand par Y. Le Lay, 1995, pp.23-24.

Un modèle quelconque peut être conscient ou inconscient, cette condition n'affecte pas sa nature. Il est seulement possible de dire qu'une structure superficiellement enfouie dans l'inconscient rend plus probable l'existence d'un modèle qui la masque, comme un écran, à la conscience collective. En effet, les modèles conscients - qu'on appelle communément des «normes» - comptent parmi les plus pauvres qui soient, en raison de leur fonction qui est de perpétuer les croyances et les usages, plutôt que d'en exposer les ressorts. Ainsi, l'analyse structurale se heurte à une situation paradoxale, bien connue des linguistes : plus nette est la structure apparente, plus difficile devient-il de saisir la structure profonde, à cause des modèles conscients et déformés qui s'interposent comme des obstacles entre l'observateur et son objet<sup>16</sup>.

En poursuivant cette réflexion sur les outils conceptuels qui devaient me servir dans mon analyse, j'ai été naturellement amené à évoquer la notion "d'idéologie". Elle était connotée comme concept marxiste, depuis que le fondateur de la doctrine portant son nom l'avait définie avec F. Engels (*Idéologie Allemande*). La vision de Louis Althusser, m'intéressait car il en parlait en terme de représentations : « l'idéologie est une «représentation» du rapport imaginaire des individus à leurs conditions réelles d'existence »<sup>17</sup>. De par son approche marxiste des formes sociales, l'idéologie avait, selon lui, pour origine l'Etat. C'est ainsi qu'il développait la notion "d'appareils idéologiques d'Etat (AIE)". C'est à travers ces "appareils" liés à l'Etat (école, église, syndicat, famille, presse culture etc.) que ce dernier dominait et asservissait le peuple :

C'est seulement du point de vue des classes, c'est-à-dire de la lutte des classes, qu'on peut rendre compte des idéologies existant dans une formation sociale. Non seulement c'est à partir de là qu'on peut rendre compte de la réalisation de l'idéologie dominante dans les AIE, et des formes de lutte de classe dont les AIE sont le siège et l'enjeu. Mais c'est aussi et surtout à partir de là qu'on peut comprendre d'où proviennent les idéologies qui se réalisent dans les AIE et s'y affrontent<sup>18</sup>.

---

<sup>16</sup> Claude Levi-Strauss, *Anthropologie structurale*, Plon, Coll. Agora, 1985, pp.334-35.

<sup>17</sup> Louis Althusser, « Idéologie et appareils idéologiques d'Etat » (1970) in *Positions*, Editions Sociales, 1976, p.101.

<sup>18</sup> *Ibid.*, pp. 124-25.

Après une lecture attentive, j'arrivais à la conclusion que je ne souhaitais pas adhérer à sa conception de l'idéologie, qui, me semblait-il, n'était pas uniquement la manifestation d'une lutte de pouvoir entre classes, même si j'admettais bien volontiers qu'il s'agit bien en effet de représentation. Ma vision de l'idéologie se rapprochait sensiblement de celle de Michel Vovelle, lorsqu'il mettait les choses en résonance en expliquant l'opposition manifestée par certains entre idéologie et mentalités. Ceci se situait dans un débat plus large qui, à un certain moment, poussait les marxistes à définir (ou redéfinir) leurs concepts, et aux non marxistes à s'approprier l'histoire sociale en se détachant de la doctrine de Marx. Ces derniers avaient mis en avant l'histoire des mentalités comme un antimarxisme, dans la mesure où, pour eux, le marxisme était un peu trop réducteur des phénomènes sociaux étudiés. Michel Vovelle, plutôt que de parler d'opposition, préférait souligner l'aspect de complémentarité des deux approches:

Histoire des mentalités : étude des médiations et du rapport dialectique entre les conditions objectives de la vie des hommes et la façon dont ils se la racontent, et même dont ils la vivent. A ce niveau, les contradictions s'estompent entre les deux réseaux notionnels dont on a confronté les aspects - idéologie d'une part, mentalités de l'autre. La prospection des mentalités, loin d'être une démarche mystificatrice, à la limite devient un élargissement essentiel du champ de la recherche. Non pas comme un territoire étranger, exotique, mais comme le prolongement naturel et la fine pointe de toute histoire sociale<sup>19</sup>.

J'étais d'accord avec lui sur le fait que les mentalités englobaient l'idéologie comme un élément essentiel de la compréhension des phénomènes sociaux, sans pour autant être exclusif: « Au premier niveau, le concept de mentalité s'inscrit déjà, on l'a noté, comme plus large que celui d'idéologie : il intègre ce qui n'est pas formulé, ce qui reste apparemment «insignifiant», comme ce qui demeure très enfoui au niveau des motivations inconscientes.

---

<sup>19</sup> Michel Vovelle, *Idéologies et mentalités*, Gallimard, Folio Histoire no 48, 1982, p.25.

D'où l'avantage, peut-être, de ce support plus souple pour une histoire totale »<sup>20</sup>. Je pensais, qu'en effet, si un discours idéologique pouvait avoir une influence sur l'« inconscient collectif » d'un groupe, il existait des prérequis ataviques dans ce domaine qu'un Etat ne pouvait changer. Ainsi on pouvait trouver, selon moi, des formes de résistance mentale, quasi intemporelles chez l'homme qui échappaient à la lecture marxiste (ce que Michel Vovelle appelle « la force d'inertie des structures mentales »<sup>21</sup>). On pouvait donc, à l'instar d'Emile Durkheim et Marcel Mauss, parler de "représentations collectives" qui seraient à la fois émanations d'une volonté d'induire un schéma de pensée commun à tous les membres d'une même communauté, et production incontrôlable de l'inconscient collectif des hommes.

La suite logique de mon analyse des concepts m'a amené à essayer de définir l'idée d'inconscient collectif et d'archétypes. Je suis donc revenu à Jung, et me suis intéressé à son idée selon laquelle il était difficile de dissocier ces deux termes :

On ne reconnaît l'existence psychique que par la présence de contenus susceptibles de devenir conscients. Par conséquent, nous ne pouvons parler d'un inconscient que si nous pouvons prouver l'existence de ses contenus. Les contenus de l'inconscient personnel sont surtout ce que l'on appelle "complexes de tonalité affective", qui constituent l'intimité personnelle de la vie psychique. Par contre les contenus de l'inconscient collectif sont les «archétypes»<sup>22</sup>.

Toute la difficulté de l'historien des mentalités me paraissait donc consister à prouver l'existence de ces *contenus*; ce qui semblait pouvoir se faire grâce à une étude comparative des divers documents dont je pensais disposer un jour. J'espérais ainsi dégager une vision "archétypale" du monde, qui viendrait compléter le point de vue plus particulier de tel ou tel groupe.

---

<sup>20</sup> *Ibid.*, p.21.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p.21.

<sup>22</sup> C. G. Jung, *op.cit.*, p.24.

En restant dans la dynamique jungienne de l'inconscient collectif, j'ai été confronté à un autre terme important: celui du mythe. Etroitement lié à l'archétype, le mythe était pour moi un élément vital de la compréhension des mécanismes mentaux de l'homme :

De même que les archétypes apparaissent sous la forme de mythes dans l'histoire des peuples, ils se rencontrent aussi dans chaque individu et exercent toujours, en lui une action des plus puissantes, c'est-à-dire qu'ils donnent à la réalité une figure anthropomorphique, surtout là où la conscience est la plus réduite ou la plus faible et où, par suite, les données du monde extérieur peuvent être étouffées par les herbes folles des fantasmes<sup>23</sup>.

La lecture mythique des phénomènes qui animent les représentations des divers acteurs pendant la guerre anglo-boer me semblait une bonne approche. En effet, nombre de témoignages pendant ce conflit semblaient accréditer la thèse de l'importance de la place du mythe dans les esprits de l'époque. Que ce soit le mythe du bon sauvage ou au contraire du féroce cannibale, celui du héros défenseur de la société ou bien la lecture mythique qu'un peuple fait de son histoire, cet aspect semblait omniprésent. Je subodorais que la notion renvoyait tous ceux qui l'évoquaient à un passé plus ou moins lointain que l'on idéalisait et que l'on cherchait à retrouver. Mircea Eliade avait expliqué ce phénomène dans ses ouvrages comme *Le Mythe de l'éternel retour* ou *La Nostalgie des origines*. Il affirmait que l'homme voulait reproduire rituellement la création de son monde, le passage du chaos au cosmos; pour cela il lui fallait également reproduire des archétypes par mimétisme : « (...) par cette imitation, l'homme est projeté à l'époque mythique où les archétypes ont été pour la première fois révélés »<sup>24</sup>. Je pensais que cette "grille de lecture" pourrait me permettre, par exemple, de comprendre l'attachement des Boers au mythe de la création de leur nation qui se manifeste dans l'épisode du *Grand Trek*. Dans le même ordre d'idée, l'étude du héros victorien, thème développé pendant la guerre, gagnerait certainement à être analysé sous l'éclairage des

---

<sup>23</sup> C. G. Jung, Livre II « De l'archétype et en particulier de l'idée d'anima », p.94.

<sup>24</sup> Mircea Eliade, *Le Mythe de l'éternel retour. Archétypes et répétitions*, Gallimard, 1995, p.50.

travaux de Joseph Campbell. Concepteur de la notion de « monomythe », il avait défini un schéma récurrent dans les mythologies de l'ensemble des peuples de la terre, autour du « héros » et de sa quête. A l'instar du rêve pour Freud, Campbell pensait que le mythe était le meilleur moyen d'accéder à l'inconscient humain : « It would not be too much to say that myth is the secret opening through which the inexhaustible energies of the cosmos pour into human cultural manifestation. (...). [Myths] are spontaneous productions of the psyche, and each bears within it the germ power of its source »<sup>25</sup>. Il y avait pour lui un lien entre fiction et réalité dans la mesure où un héros vivant est reconnu comme tel, il accédait au statut de mythe: « Lorsqu'un individu est devenu un modèle de vie pour les autres, on peut dire qu'il est entré dans le domaine de la mythologie »<sup>26</sup>. Il m'est alors apparu intéressant de me pencher sur le thème du héros de fiction en France comme en Angleterre et de voir le traitement qui en était fait, notamment autour des représentations martiales de la guerre dans la littérature juvénile, les manuels scolaires ou dans l'iconographie. Campbell illustre pour moi l'importance de ce mythe dans les mentalités lorsqu'il expliquait que les esprits en étaient particulièrement imprégnés : « Les vestiges de ces croyances méprisées sont incrustés dans notre système de pensée comme des tessons dans un site archéologique. Comme nous sommes des êtres organiques, ces «vieilles histoires» sont imprégnées d'énergie, une énergie évoquée par les rites »<sup>27</sup>. Le mythe était à mon avis révélateur d'un certain état d'esprit, car comme l'expliquait Roger Caillois, le mythe du héros pouvait être interprété comme « la projection des conflits psychologiques »<sup>28</sup>. Le mythe permettait ainsi d'avoir accès à l'individu car, selon l'analyse de Roland Barthes, il était une parole, un système de

---

<sup>25</sup> Joseph Campbell, *The Hero with a Thousand Faces*, Pantheon Books, The Bollinger Series XVII, 1949, pp.3-4.

<sup>26</sup> Joseph Campbell, *La Puissance du mythe*, J'ai lu, Newage, 1991, p.47.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p.11.

<sup>28</sup> Roger Caillois, *Le Mythe et l'homme*, Gallimard, Folio Essais no 56, 1992, p.26.

communication<sup>29</sup>. Je complétais également ma réflexion sur le sujet grâce aux travaux de Gilbert Durand<sup>30</sup>, Pierre Brunel<sup>31</sup>, et Claude Levi-Strauss<sup>32</sup>.

En peaufinant ma connaissance de la période victorienne, force me fut de constater la grande importance des développements scientifiques dont les Victoriens furent les témoins. Outre leur quotidien qui fut transformé par les avancées technologiques produites par la révolution industrielle, ils furent confrontés à des chocs épistémologiques tels que ceux apportés par les théories de l'évolution. Il me semblait évident que les changements inhérents à ses découvertes, avaient très certainement laissé des traces dans les mentalités. Je ne pouvais donc pas laisser cet aspect de côté, d'autant que les références à ces changements sociaux provoqués par les apports de ces sciences dans le quotidien des Britanniques et donc dans leurs esprits, semblaient omniprésentes. A la suite des travaux de Michel Pierssens<sup>33</sup>, ceux de Michel Foucault<sup>34</sup> et de Michel Serres, dont l'ensemble des œuvres tournent autour de ce thème, je pensais que l'épistémocritique était un outil qui permettait d'approfondir ce sujet. Cette approche abordait les liens entre savoir et littérature, et notamment l'influence du premier sur la deuxième. C'est ce que soulignait Annie Escuret lorsqu'elle écrivait : « Même si l'on ne s'intéresse pas aux découvertes scientifiques du siècle dernier, on trouve des «traces» de ce changement des mentalités dans les œuvres littéraires de l'époque »<sup>35</sup>. Par ailleurs, sans pour autant faire une lecture psychologique de mon corpus, je constatais que mon travail gagnerait ponctuellement à aborder certains aspects sous l'angle freudien. Un exemple, parmi d'autres, m'incitait à cette démarche. Il s'agissait du constat, que je partageais avec Roland

---

<sup>29</sup> Roland Barthes, *Mythologies*, Seuil, Point Essais. No 10, 1992, p.193.

<sup>30</sup> Gilbert Durand, *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*, Dunod, 1992.

<sup>31</sup> Pierre Brunel, *Mythocritique. Théorie et parcours*, P.U.F, Ecriture, 1992.

<sup>32</sup> Claude Levi-Strauss, *Anthropologie structurale*, Plon, 1985.

<sup>33</sup> Michel Pierssens, *Savoirs à l'œuvre*, Presses Universitaires de Lille, 1990.

<sup>34</sup> Michel Foucault, *Les Mots et les choses*, Gallimard, Tel no 166, 1996.

<sup>35</sup> Annie Escuret, « Science et Fiction » in *H. G. Wells : Science et Fiction au XIXe siècle* Ouvrage collectif sous la direction d'A. Escuret, *Cahiers Victoriens et Edouardiens* N° 46, Octobre 1997, Montpellier, p.28.

Marx et Eric J. Hobsbawm que la société victorienne de la fin du siècle était une société angoissée<sup>36</sup>. Quelles en étaient les raisons? En quoi cela influait-il sur les mentalités victorienne ? Est-ce que cela était pertinent pour analyser le regard que ces victoriens portaient sur l'Afrique du Sud et la guerre qui s'y déroulait ? C'est ce que j'ai essayé de déterminer, notamment à travers un certain type de littérature : les romans fantastiques. J'estimais que cette étude socio-littéraire, pourrait m'amener à définir une approche qui convienne à la fois à l'étude d'un texte, mais qui permette aussi de faire un lien avec une lecture sociale. Pourquoi ces romans sont-ils particulièrement apparus à cette époque ? Dans quels courants de pensées s'inscrivent-ils ? Comment interpréter leur succès auprès du public? Que disent-ils de leurs auteurs et des individus qui les lisent ? A la suite des travaux de Georg Lukàcs<sup>37</sup> ou dans une certaine mesure ceux de Lucien Goldmann<sup>38</sup>, je pensais qu'il était possible d'avoir une lecture socio-textuelle d'œuvres écrites, qui me permette de cerner l'idéologie qui sous-tend le texte. Il ne s'agissait pas de résumer ce travail à une analyse des motivations d'un auteur à produire du sens, mais plutôt d'essayer de discerner dans quel courant de pensée il s'inscrivait et de savoir ce que lui et ses lecteurs développaient comme vision du monde. C'est ainsi que Claude Duchet définissait cette approche comme « l'étude du discours social - modes de pensée, phénomènes de mentalité collective, stéréotypes et présupposés- qui s'investit dans l'œuvre littéraire, y compris dans l'œuvre de fiction »<sup>39</sup>. Cette critique littéraire s'inscrivait bien, selon moi, dans le cadre d'une histoire des mentalités puisque les modes de pensées et phénomènes de mentalité collective étaient à analyser. Mais il me paraissait important également de n'utiliser que certains aspects de cette approche critique dans la mesure où il ne me semblait pas pertinent, par exemple, de concevoir l'auteur

---

<sup>36</sup> Voir Roland Marx, *Jack L'éventreur et les fantasmes victoriens* Editions Complexes, 1987 et Eric J. Hobsbawm, *L'ère des Empires (1875-1914)* Fayard, trad. de l'anglais par Jacqueline Carnaud et Jacqueline Lahana, 1989 (voir en particulier le chapitre VII intitulé « Who's Who ? Ou les inquiétudes de la bourgeoisie »).

<sup>37</sup> Georg Lukacs, *La Théorie du roman*, Gallimard, Tel. 1989.

<sup>38</sup> Lucien Goldman, *Pour une sociologie du roman*, Gallimard, Tel. N° 101. 1995.

<sup>39</sup> Claude Duchet, *Sociocritique*, Nathan Coll, Université Information Formation, Littérature française, 1979, p.8.

comme uniquement le produit d'une société et d'une époque, faisant fi de sa personnalité. Qu'il puisse y avoir influence d'une communauté, voire d'un groupe social, et que l'on puisse discerner cela dans l'œuvre littéraire, me paraissait indéniable, mais l'auteur était pour moi un acteur autonome de cet ensemble social. La notion de libre arbitre de l'individu est ainsi apparue dans ma problématique avec comme corollaire la question suivante : est-il possible de discerner ce qu'un individu perçoit consciemment de son comportement, de l'influence qu'il subit au plan de l'inconscient ? Cette réflexion m'a amené à m'intéresser à d'autres concepts fondamentaux pour comprendre un schéma de pensée.

Les stéréotypes, les présupposés et les préjugés me sont apparus comme indispensables à l'élaboration de ma grille critique. Gordon W. Allport m'a éclairé par sa réflexion sur la notion de stéréotype, que ce dernier soit positif ou non : « (...) [it] is an exaggerated belief associated with a category. Its function is to justify (rationalize) our conduct in relation to that category »<sup>40</sup>. Le stéréotype était donc un élément qui permettait à un individu de se déterminer par rapport à un groupe qui n'était pas le sien, en conformité avec les systèmes de représentation de sa communauté. Je me suis donc penché sur le stéréotype car il était la marque d'un mode de pensée détaché de toute objectivité : « The possession of stereotypes may interfere with even the simplest rational judgments »<sup>41</sup>. La réalité était appréhendée avec une vision des choses édictée par les images stéréotypées produites par le groupe. Si un individu laissait transparaître ce que l'on pouvait évaluer comme étant des stéréotypes dans ses propos, il livrait des informations sur son groupe d'origine. Il en va de même pour les préjugés que G. Allport définissait ainsi : « Ethnic prejudice is an antipathy based upon a faulty and inflexible generalization. It may be felt or expressed. It may be directed toward a group as a whole, or toward an individual because he

---

<sup>40</sup> Gordon W. Allport, *The Nature of Prejudice*, Doubleday Anchor Books, New York, 1958, p.187.

<sup>41</sup> *Ibid*, p.186.

is a member of that group »<sup>42</sup>. Ces constats effectués, il était inévitable que je croise les chemins menant à une réflexion sociologique de l'individu.

Je constatais rapidement que ce qui pouvait apparaître comme un travail de sociologue tel que l'entend Levi-Strauss, c'est-à-dire l'étude des formes sociales et leur évolution, était en fait aussi celui d'un historien puisque la population étudiée n'était pas contemporaine du sociologue désireux de l'étudier, mais vivait il y a plus d'un siècle. Ce postulat m'a amené à me pencher sur le débat entre sociologie et histoire, afin d'établir qu'il ne me semblait pas exister d'antinomie entre ces termes. Ainsi que je l'ai expliqué au préalable dans ce dossier de synthèse, il ne me semblait pas incompatible de penser que les membres d'une société pouvaient fonctionner à la fois sur des schémas récurrents propres à l'être humain depuis que *l'homo sapiens* existe (inconscient collectif), mais que le contexte dans lequel ils évoluaient induisait des réactions qui leur soient propres et que l'on ne trouvait pas nécessairement ailleurs (dans l'espace et dans le temps). Le débat entre les tenants d'une sociologie qui cherche à trouver des lois dans le fonctionnement de chaque période historique et les historiens qui ne voient qu'une suite de situations particulières semble ancien, mais n'est visiblement pas clos comme le soulignait Jean-Claude Ruano-Borbalan : « Mais pourquoi certains reviennent-ils régulièrement sur un débat du siècle dernier, alors qu'on estime depuis longtemps que les oppositions tranchées sont trop sommaires pour décrire les ressemblances et les différences entre les deux disciplines telles qu'elles existent ? »<sup>43</sup> Il expliquait que les deux disciplines des sciences humaines avaient du mal à coexister dans la mesure où chacune proposait une vision particulière d'un phénomène historique, qui *a priori* semblait incompatible avec l'autre. Au confluent de deux approches, l'historien Fernand Braudel avait

---

<sup>42</sup> *Ibid.*, p.10.

<sup>43</sup> J. C. Ruano-Borbalan, « Histoire et sociologie, les démêlés d'un vieux couple » in *Sciences Humaines* n° 29, Juin 1993, p.10.

essayé de lier les deux. Influencé par l'anthropologie structuraliste, il avait tenté de chercher des cadres permanents dans l'histoire de l'homme, au plan social, économique ou mental, tout en développant l'étude de la spécificité du groupe étudié. Ainsi, approuvait-il Philippe Ariès qui axait son histoire « sur une reconnaissance des différences entre les âges et les réalités sociales. Mais l'histoire n'est pas seulement la différence, le singulier, l'inédit - ce que l'on ne verra pas deux fois. Et d'ailleurs l'inédit n'est jamais vraiment inédit. Il cohabite avec le répété ou le régulier »<sup>44</sup>. Pour lui, les deux sciences étaient suffisamment vastes dans leur champ d'investigation pour pouvoir se retrouver en plusieurs points : « histoire et sociologie sont les seules sciences "globales", susceptibles d'étendre leur curiosité à n'importe quel aspect du social »<sup>45</sup>. A partir de mes premiers constats structurels, ma conception de l'histoire s'est naturellement rapprochée de celle prônée par F. Braudel. J'ai donc voulu suivre la ligne de l'Ecole des Annales de Marc Bloch et de Lucien Febvre, ainsi que les traces de F. Braudel, Georges Duby, Robert Mandrou, Philippe Ariès, Michel Vovelle, Marc Ferro ou encore Jacques Le Goff du côté français, mais également Christopher Saunders, Herman Giliomee, Edward Hallet Carr, Asa Briggs, John M. MacKenzie, E.P. Thompson, Keith Robbins, Peter Burke, Edward W. Saïd, Bernard Porter, Donal Lowry, Eric J. Hobsbawm etc. du côté anglophone. Tous s'inscrivent dans la dynamique d'une histoire globalisante qui essaye de prendre en compte toutes les activités et productions humaines, ainsi que les facteurs extérieurs afin d'étudier sur la « longue durée » les évolutions, les changements visibles ou imperceptibles, ou leur absence; c'est ainsi que J. LeGoff expliquait cette nouvelle histoire:

La plus féconde des perspectives définies par les pionniers de l'histoire nouvelle a été celle de la longue durée. L'histoire va plus ou moins vite, mais les forces profondes de l'histoire n'agissent et ne se laissent saisir que dans le temps long. Un système économique et social ne change que lentement. Marx l'avait compris qui, par le concept de mode de production, par la théorie du passage de

---

<sup>44</sup> Fernand Braudel, « Histoire et sociologie » in *Ecrits sur l'histoire*, Flammarion. 1991, p.102.

<sup>45</sup> Fernand Braudel, *op. cit.*, p.106.

l'esclavagisme au féodalisme puis au capitalisme, avait désigné comme formations essentielles de l'histoire des systèmes pluriséculaires. On peut les définir autrement, choisir comme mesure de l'histoire les mœurs ou les mentalités, distinguer des périodes selon les techniques, selon les formes énergétiques (...) <sup>46</sup>.

C'est par rapport à cette notion de "longue durée" que j'avais choisi de m'intéresser à l'analyse de l'origine des systèmes de représentations et des mentalités en présence pendant la guerre anglo-boer. Etudier ce conflit hors du contexte chronologique de l'histoire de l'Afrique du Sud relevait pour moi de l'aberration. Les attitudes pendant le conflit ne pouvaient être des manifestations spontanées, mais étaient au contraire issues d'un long mûrissement que l'on pourrait faire débiter aux tout premiers temps de la colonisation blanche de cette terre australe au 17<sup>e</sup> siècle. Après avoir, dans un premier temps, défini les mentalités il était impératif pour moi d'approfondir ce qu'était « l'histoire des mentalités », courant dans lequel je pensais de plus en plus que mon travail allait s'inscrire.

Georges Duby figure au nombre de ceux qui m'ont beaucoup apporté ; il expliquait en ces termes la démarche qui était la sienne à ses débuts :

De quoi s'agissait-il en effet ? De franchir le seuil contre quoi l'étude des sociétés du passé achoppe lorsqu'elle se limite à considérer les facteurs matériels, la production, les techniques, la population, les échanges. Nous sentions l'urgence de pousser au-delà, du côté de ces forces dont le siège n'est pas dans les choses, mais dans l'idée qu'on s'en fait et qui commandent en vérité de manière impérative l'organisation et le destin des groupes humains <sup>47</sup>.

Il ajoutait que, pour lui, l'historien devait essayer de voir le monde de l'individu dont il étudie les écrits avec les yeux de celui-ci : « Or, c'est à lui que je m'attache, retenant en premier lieu de ses paroles ce qu'elles révèlent de sa propre culture, de ses espérances, de ses craintes, de la façon dont il pense le monde, dont il se pense lui-même. L'image qu'il se fait de lui, voilà ce

---

<sup>46</sup> Jacques Le Goff (dir.), « L'histoire nouvelle » in *La Nouvelle Histoire*, Complexes, Historiques n° 47, 1988, p.54.

<sup>47</sup> Georges Duby, *L'Histoire continue*, Odile Jacob, 1991, p. 121.

que je cherche à reconstituer »<sup>48</sup>. Nous retrouvons ici les concepts d'image et de représentation que j'ai évoqués précédemment. Les images mentales étaient probablement ce qui pour moi correspondait le mieux à ce que je cherchais à découvrir dans les récits et autres documents, afin de comprendre le lieu et la période qui m'intéressait. Selon G. Boudé et H. Martin, « l'histoire des mentalités traite volontiers des modes de pensées des élites et des croyances populaires, des traditions religieuses et des coutumes civiles »<sup>49</sup>; pour Michel Vovelle il s'agissait de l'histoire des « visions du monde »<sup>50</sup>, définition à laquelle j'adhérais. Il m'apparaissait intéressant de constater, comme lui, que cette histoire s'attachait au décalage qui existait entre une certaine réalité et la représentation qui en était faite. Il m'importait donc de ne laisser à l'événementiel qu'une place réduite, comparée à l'importance de l'étude du quotidien et de l'anecdotique d'une société. Je me fixais alors comme objectif de recherche de ne m'intéresser à l'événementiel que dans la mesure où il avait une influence sur le quotidien; Philippe Ariès insistait sur ce point : « tout ce qui touche aux répétitions banales de l'existence devient trait essentiel de mentalité »<sup>51</sup>.

Dans cette quête d'autres éléments que ceux que retenait l'histoire autrefois (l'histoire « traité-bataille »), mon désir de m'intéresser au quotidien et à l'anecdotique me conduisit à réfléchir et définir un cadre conceptuel autour du corpus que je souhaitais étudier. L'historien britannique Asa Briggs me conforta dans mon choix d'un corpus relevant non de l'exceptionnel, mais au contraire du banal, du commun, du quotidien. Fortement influencé par les historiens et penseurs français (Marc Bloch, Fernand Braudel, Barthes et Baudrillard), C'est la notion « d'objet témoin » qui me séduisit dans sa démarche :

---

<sup>48</sup> *Ibid.*, p.137.

<sup>49</sup> G. Boudé et H. Martin, *Les Ecoles historiques*, Seuil, Points Histoire n° H 67. 1997, p.243.

<sup>50</sup> Michel Vovelle, *Idéologies et mentalités*, Gallimard, Folio Histoire n° 48, 1982, p.18.

<sup>51</sup> Philippe Ariès, « L'Histoire des mentalités » in *La Nouvelle histoire*, ouvrage collectif sous la direction de J. Le Goff, Complexe, Historiques. 1988, p.179.

My object in *Victorian Things* is to try to reconstruct 'the intelligible universe'- or, more properly, universes, for there was more than one- of the Victorians; and I never ignored the fact, though it is easy for collectors to do so, that the economic inability to transact was even more significant in Victorian Britain than the refusal to do so. In 1900/1901 only 17 percent of the population left enough property to be recorded in the probate records. I have concentrated, however, as French semiologists have done, on the things that were transacted, treating them as witnesses.<sup>52</sup>

Sur ce point, Jacques Le Goff soulignait l'immense diversité du corpus à laquelle s'attachait l'histoire des mentalités. Il montrait qu'ainsi, la matière sur laquelle pouvait s'appuyer l'historien était bien plus riche et bien plus vaste qu'on ne le pensait auparavant : il y avait « (...) une multiplicité de documents : écrits de toutes sortes, documents figurés, produits des fouilles archéologiques, documents oraux, etc. Une statistique, une courbe de prix, une photographie, un film, ou, pour un passé lointain, du pollen fossile, un outil, un ex-voto sont, pour l'histoire nouvelle, des documents de premier ordre »<sup>53</sup>. Ainsi je fus conduit à envisager les « témoins » laissés par les Victoriens. La difficulté à laquelle je me trouvais confronté était de savoir où trouver de tels objets et des renseignements les concernant. Le musée de la guerre anglo-boer de Bloemfontein ne contient pratiquement que des objets provenant d'Afrique du Sud (objets afrikaners ou laissés par des soldats britanniques) ; le National Army Museum de Londres n'abrite que des objets concernant les soldats. Ce n'était pas assez pour confirmer l'impression que j'avais que la société victorienne avait produit beaucoup de choses en rapport avec la guerre. Ma rencontre avec deux des plus grands collectionneurs d'objets concernant la guerre anglo-boer fut le révélateur que j'attendais. En Afrique du Sud j'entrais en contact avec le Dr Ryno Greenwall, l'auteur de *Artists & Illustrators of the Anglo-Boer War* par l'intermédiaire du *Southern Africa Postcard Research Group*, dont nous étions tous les deux membres, et qui avait concentré sa collection et son travail de recherche sur

---

<sup>52</sup> Asa Briggs, *Victorian Things*, Penguin Books, 1990, p.31.

<sup>53</sup> Jacques Le Goff, *op. cit.*, p.38.

l'iconographie (journaux, livres, gravures, cartes postales, tableaux etc.). Ce fut à Londres que je rencontrai celui qui est probablement le plus grand collectionneur au monde sur cette guerre : l'acteur britannique Kenneth Griffith (le truculent pasteur du *The Man Who Went Up a Hill and Came Down a Mountain*) qui possédait une maison à Londres de plusieurs étages totalement envahie d'objets relatifs à cette guerre. Les murs étaient couverts de tableaux, de gravures et de posters, il y avait des étagères remplies d'objets, d'autres de livres. Il possédait des tiroirs entiers de cartes postales et lettres de soldats et des meubles tels que des tables de style « bistrot » dont le pied commémorait la délivrance de la ville de Mafeking défendu par le Colonel Baden-Powell. Cette caverne d'Ali Baba me permit de prendre la mesure de l'engouement des Victoriens pour ce conflit colonial et confirma l'importance de prendre en compte un tel corpus afin de mieux saisir les phénomènes en jeu. Enfin, lors de l'un de mes voyages d'étude en Afrique du Sud j'ai pu acquérir un livre important dans ma démarche : *Boer War Memorabilia The collectors' Guide* de Pieter Oosthuizen. Il présentait une classification rigoureuse de tous les objets qu'il avait pu glaner lui-même pendant de nombreuses années de « chine » dans les brocantes et magasins d'antiquités permettant ainsi au lecteur d'avoir une vision globale de ce que l'on appelait dans les années 1950 des *Victoriana*. Ces éléments semblaient d'autant plus intéressants qu'ils constituaient un véritable phénomène de la société victorienne, mais dont on pouvait trouver des traces dans d'autres pays européens qui produisirent eux aussi ce type d'objet :

In Victorian England the population loved trinkets, tokens and curios. Every notable event was commemorated with the issue of a profusion of items, from silver statuettes of generals to Staffordshire figures, and from gold jewellery to celluloid label pins. This fad for commemoratives reached a peak during the celebrations of Queen Victoria's Diamond Jubilee in 1897 and from 1899 to 1902 during the Boer War. The Countries in

Europe in sympathy with the Boers reciprocated by issuing pro-Boer commemoratives and memorabilia.<sup>54</sup>

Je constatais effectivement la validité de cette assertion à la lecture d'un ouvrage français, publié à la suite de la venue en France du Président du Transvaal, Paul Kruger, alors en exil : *Le Président Krüger en France* de Henri Daragon dans la collection « l'Histoire par le bibelot » en 1901, en particulier grâce au sous-titre (Enthousiasme populaire- Discours- Réceptions- Industrie du bibelot- Chansons- cartes postales- musées). J'avais ainsi un ensemble d'éléments pour ma recherche, qui ne venait pas de sources « traditionnelles » (musée, archives, bibliothèques) pour le chercheur en sciences humaines. Il m'a semblé, à ce stade précoce de ma démarche, qu'il pouvait être intéressant de mettre en tension le monde de la recherche et celui des collectionneurs, associant ainsi deux de mes propres centres d'intérêt. Ma curiosité pour la période de l'Afrique coloniale et l'histoire militaire britannique qui date de mon enfance, et ma curiosité pour les objets s'y rapportant, m'avait conduit à collectionner des cartes postales, qualifiées de nos jours « d'anciennes » sur la guerre anglo-boer pendant mon adolescence. Je pensais qu'il s'agissait peut-être là d'un sujet d'études universitaire peu exploité. Je dois rendre hommage à Jean Sévry, qui lorsque je lui parlais de mon projet de recherche et de mon désir de le faire sous sa conduite mais devant mes réticences à utiliser un tel support ne sachant si cela était très universitaire, m'a au contraire encouragé à en faire un élément central de mon corpus. Devant cette vaste quantité d'objets, mon attention se porta sur ce qui m'était plus familier car plus facile d'accès : les *Ephemera*, c'est-à-dire tous les documents reproduits sur papier ou carton, qui comportaient un texte, ou une image, ou bien les deux. Les cartes postales étaient donc la source primaire que je voulais privilégier dans le domaine de l'iconographie, mais je m'aperçus bien vite que les artistes qui

---

<sup>54</sup> Pieter Oosthuizen, *Boer War Memorabilia. The Collectors' Guide*, The Alderman Press, Edmonton, 1987, p.XIV

produisaient ces cartes postales (que ce soit des gravures, sketches ou photos), vendaient leurs travaux aussi bien aux journaux qui les reproduisaient qu'aux éditeurs de livres pour la jeunesse qui faisaient de même, mais également à des industriels qui les imprimaient également sur des mouchoirs, des foulards, des jeux de cartes ou de sociétés, des publicités, des posters ou les faisaient passer parfois à la postérité sous forme de statuette, de broche ou de coupe-papier (ce fut le cas pour le dessin du célèbre peintre militaire britannique Catton Woodville représentant un soldat britannique blessé au front dans une attitude martiale, qui était une commande pour illustrer le poème de Kipling *The Absent Minded Beggar* (voir illustration en annexe ). Le texte était aussi important pour moi et donc tous les documents qui comportaient de l'iconographie et du texte entraient immédiatement dans mon corpus. A cela vinrent naturellement s'ajouter d'autres sources primaires, celles trouvées dans les archives, musées et bibliothèques d'Afrique du Sud et de Grande-Bretagne, c'est-à-dire les lettres et journaux intimes (ou de guerre) des gens ayant vécu le conflit de près ou de loin.

Les épreuves des concours de recrutement des enseignants français, ainsi que l'intérêt suscité par ce champ d'étude en général, comme le prouve l'apparition de certaines émissions télévisées comme *Arrêt sur image* (sur la chaîne n°5), montrent que l'analyse des représentations passe inévitablement aujourd'hui par celle des images et de l'iconographie produite par une société. L'analyse des pratiques culturelles et de la réception par les individus d'un groupe d'une culture visuelle ainsi que l'influence de celle-ci sur l'élaboration des représentations est donc de prime importance pour l'histoire moderne. L'étude des supports visuels, au même titre que l'étude (déjà plus ancienne) des discours prend depuis plusieurs années une place de plus en plus reconnue. Quelles sont les modalités de

l'élaboration de l'analyse iconique dans ce que Laurent Gervereau appelle une « forêt arborescente : le visuel »<sup>55</sup> est la question que je souhaite aborder à présent.

---

<sup>55</sup> Laurent Gervereau, *Histoire du visuel au XXe siècle*, Seuil, Points Histoire, 2003, p.27.

**Partie II : *Imago Mundi*,  
un monde en représentation**

L'amateur d'art qui contemple *La Jeune fille au turban* (ou *à la perle*) de Johannes Vermeer au musée Mauritshuis de La Haye admire la représentation d'une jeune femme par un peintre hollandais du 17<sup>e</sup> siècle. Mais que voit-il réellement ? Ce n'est pas une vraie jeune femme, ce n'est que la représentation picturale d'une jeune femme, comme le soulignait Magritte en son temps lorsqu'il rappelait « ceci n'est pas une pipe ». Le spectateur peut s'interroger sur son identité. Était-ce la fille ou la compagne d'un riche commanditaire qui aurait payé Vermeer pour faire son portrait, était-ce une servante, comme l'a imaginé l'auteur américain Tracy Chevalier dans son roman *Girl with a Pearl Earring* (HarperCollins Publishers 1999), un modèle rémunéré ou bien n'est-elle que le pur fruit de l'imagination du peintre ? Le mystère est l'un des attraits de ce tableau, et provient sans doute de l'absence de contexte entourant cette œuvre, laissant ainsi libre cours aux fantasmes des uns et des autres. Il découle de ce constat que sans contexte, une œuvre picturale ne peut exister qu'aux yeux d'un seul spectateur. Si les référents culturels peuvent se partager, il est toutefois peu probable que deux spectateurs voient le même tableau de la même manière, faisant dire aux dictons populaires que « les goûts et les couleurs ne se discutent pas » car « tous les goûts sont dans la nature ». Autrement dit, chaque individu possède son propre code de lecture d'une œuvre (picturale ou non), qui est basé sur sa culture (familiale, sociale) mais également sur la manière dont il appréhende le monde au travers du prisme, souvent déformant, de son développement psychique. Cette subtile alchimie est difficilement reproductible d'un individu à l'autre tant les paramètres qui entrent en ligne de compte pour l'élaboration de ces codes sont nombreux et complexes. La notion de représentation pose également un certain nombre

de questions épistémologiques intéressantes. On peut, par exemple, se demander quel est le lien entre « l'objet » représenté et sa représentation, c'est-à-dire entre « image » et réalité ? Le corollaire à cette interrogation est de savoir si la représentation est basée sur une ressemblance naturelle ou sur des conventions. Lorsque Vermeer peint sa *Jeune fille*, est-ce le reflet de ce qu'il voit car le modèle est devant lui, ou bien est-ce le reflet d'une image qu'il porte en lui ? Il est difficile de répondre à cette question. Toutefois, quelle que soit l'assertion, le constat va être le même, nous sommes toujours confrontés à une double représentation : celle que l'artiste se fait de son objet d'étude et le spectateur confronté à cette représentation. Si le spectateur n'a plus accès à l'objet d'étude comme c'est le cas de *La Jeune fille*, il ne lui reste que la représentation que l'artiste en a faite. Le spectateur sera alors en droit de se poser la question de la validité de cette représentation. Le lien qui s'établit entre le producteur de l'image et son récepteur va donc être basé sur la confiance ou sur la défiance. Mais si le spectateur reconnaît l'image du premier coup d'œil et lui accorde sa confiance quant à sa « fidélité » au modèle, cela ne signifie-t-il pas que l'image est stéréotypée ? Auquel cas nous pourrions parler d'archétypes visuels. Ceci nous amène à nous pencher sur la notion de convention. Quel est le pouvoir d'attraction de ce tableau, qu'est-ce qui le rend « réel » ? Les critiques d'art vont mettre en avant l'idée que la réussite d'une œuvre passe par la qualité de la maîtrise que l'artiste a des conventions qu'il a mises en place pour produire son œuvre. Dans l'exemple que j'ai pris, Vermeer a peint sa jeune fille sur un fond très sombre, presque noir, or dans son traité de peinture, Léonard de Vinci avait défini que si l'on place quelque chose sur un fond sombre, il paraît plus clair. De même, la tête légèrement inclinée de la jeune fille semble indiquer qu'elle est perdue dans ses pensées, ou encore, le fait qu'elle ait la bouche légèrement entrouverte est une convention qui incite le spectateur à penser que le personnage est sur le point de s'adresser à lui au-delà des limites du tableau, créant ainsi un

effet de réel<sup>56</sup>. Ces conventions sont au service du peintre afin que celui-ci délivre un message esthétique à son lecteur, la force de ce message est d'autant plus évidente que plusieurs siècles après sa création l'œuvre continue de susciter une émotion.

Mais ma démonstration ne saurait être aboutie si je n'abordais pas maintenant la question des intentions de l'artiste. Cette remarque qui peut paraître choquante, voire prétentieuse tant il est indéniablement hasardeux d'essayer de percer à jour les pensées de quelqu'un qui a vécu voilà plus de quatre cents ans, peut toutefois constituer un exercice intellectuel des plus stimulant. L'analyse des codes que l'artiste met en place en lien avec les conventions de son époque permet d'éclairer un tant soit peu ses motivations. De ce point de vue, le contexte dans lequel l'œuvre a été conçue est de prime importance. Si l'on examine la tenue de *La Jeune fille*, on constate qu'elle porte un turban bleu et un jaune. D'après Norbert Schneider, il s'agit d'un accessoire qui était déjà à la mode au 15<sup>e</sup> siècle comme en témoigne le tableau de Jan Van Eyck *L'Homme au turban rouge*<sup>57</sup>. Cet accessoire exotique aurait eu les faveurs des Européens suite aux guerres contre les Turcs, la fascination pour cet Orient mystérieux ne se démentant pas jusqu'au 19<sup>e</sup> siècle ; cela transparaît dans le tableau de Vermeer. De même, il est instructif de constater que la dénomination du tableau se fait sur un détail que l'on souhaite mettre en avant. Il est tour à tour intitulé *La Jeune fille au turban* ou *La Jeune fille à la perle*. S'il est difficile de savoir ce sur quoi l'artiste voulait mettre l'accent, force est de constater qu'il a, à de nombreuses reprises, mis en scène des femmes portant une perle en boucle d'oreille (avec le collier comme variante : cf. *La Femme au collier de perles* vers 1664). Les tableaux de Vermeer sont souvent basés sur le thème du vice et de la vertu. Ces femmes (dont ne semble pas faire partie *La Jeune fille*) sont souvent l'objet de sa critique

---

<sup>56</sup> Norbert Schneider, *Tout l'œuvre peint de Vermeer*, Taschen, 2001, p.69. Olivier Cena et Laurent Boudier, *Vermeer*, Télérama Hors-Série, février 1996.

<sup>57</sup> Norbert Schneider, *op. cit*, p.69.

implicite car elles portent les boucles d'oreilles et un collier en perle ainsi que des rubans. Pour Vermeer elles sont des modèles de vanité, se conformant ainsi aux conventions largement répandues de son temps. Ce qui me paraît intéressant ici, et que je développerai plus avant, est l'idée que « l'intention de l'artiste » ne transparaît pas de prime abord lorsque l'on observe son œuvre. Ce n'est que lorsque le spectateur met sa sagacité et son esprit critique en action qu'il peut percevoir (ou non) ce que l'artiste a voulu susciter en lui. Nous sommes au cœur de la réflexion aristotélicienne sur la *mimesis* et le rapport au réel. Le spectateur est confronté à une représentation, un objet distinct et autonome de son modèle. Cette « copie du réel » (selon Platon) ou « imitation du réel » (selon Aristote), et qu'aujourd'hui on nomme généralement « représentation » en faisant la distinction entre moyen de représentation, objet de représentation et mode de représentation, a été un élément crucial de mon travail sur l'analyse de l'image. La recherche que j'ai menée autour du concept de « propagande » se décline très bien dans le domaine de la rhétorique de l'image en particulier à la période victorienne en raison de l'explosion des moyens techniques de reproduction et d'impression des images et de l'apparition de nouveaux médias comme la carte postale. Le contexte de production de l'image s'est donc avéré un terrain d'investigation important, préalable indispensable à toute analyse de document. Les codes et les conventions d'un groupe, qui ont présidé à l'éducation de ses membres, leur donnent une vision du monde qui leur est commune. Toutefois, ce résultat normatif est ensuite nuancé par les influences extérieures que chaque individu recevra, mais également par son propre libre arbitre et sa capacité à résister à la pression du groupe. L'analyse donc du contexte socio-culturel de production d'un document iconographique, d'un côté, et de sa réception par un individu au sein d'une entité plus large, que par commodité je nomme « groupe », est à la base de mon travail de recherche. Une bonne illustration de ce que représente l'analyse de la réception d'une image est une campagne publicitaire parue en Grande-Bretagne dans les années 1980,

qui visait à montrer que les gens pouvaient avoir une vision biaisée des choses à cause du regard stéréotypé qu'ils portaient sur le monde. Un poster représentait une rue dans laquelle on voyait deux hommes courir l'un derrière l'autre. Le premier était un homme de couleur habillé d'un jean, d'une chemise et d'une veste en jean. A quelques mètres derrière lui on voyait un policier anglais (un *bobby*) en tenue, lui aussi en train de courir. La légende écrite en petit, et que l'on ne pouvait donc pas lire rapidement contrairement à un « gros titre » que l'on peut voir dans certaines publicités disait en substance : « que voyez-vous : un voleur noir poursuivi par un policier blanc ou deux policiers l'un en tenue civile et l'autre en uniforme poursuivant un voleur qui est hors du champ de la photo ? » Cette excellente publicité contre le racisme voulait montrer aux gens que leurs représentations étaient conditionnées par leurs codes culturels et que ces codes pouvaient éventuellement être changés. Cet exemple est pour moi une bonne manière de formuler une des préoccupations qui fut la mienne depuis le début de mon travail de doctorat. Beaucoup de gens considèrent qu'une photo, par exemple, doit, dans tous les cas, être un reflet fidèle de la réalité. Le manque de distance par rapport à l'objet visuel est la base du bon fonctionnement de la « propagande ». On se souvient, dans la période qui a précédé la chute du mur de Berlin des tentatives de manipulation mises en place pour accélérer le processus. Afin de montrer à quel point le président de la Roumanie, Nicolae Ceaucescu, était un tyran sanguinaire, des gens avaient déterré des cadavres dans le cimetière de Timisoara, et les avaient placés dans une fosse commune. Ils avaient ensuite fait venir la presse occidentale prétendant avoir fait cette découverte macabre. Les images insoutenables avaient eu l'effet escompté par les ennemis du pouvoir en suscitant la réprobation générale, avant que la machination ne soit découverte et le piège médiatique éventé. De ce point de vue, je partage la vision de l'historien britannique Francis Haskell lorsqu'il écrit :

Moins d'une trentaine d'années après son invention, le fait que la camera *puisse* mentir avait été reconnu et exploité ; mais bien que les innombrables déformations de la réalité par la photographie dont les propagandistes ont tiré parti au cours de ce siècle aient été dénoncées, bien que la photographie soit intrinsèquement non moins ambiguë que les autres catégories d'images, il est douteux que même aujourd'hui ces limitations aient été généralement reconnues, qu'il s'agisse de notre propre époque ou, à plus forte raison, de celles qui l'ont précédée<sup>58</sup>.

Comme le souligne cette citation, il m'est apparu que le comportement spontané d'êtres humains confrontés à l'horreur et leur promptitude à considérer les images manipulées comme reflet fidèle de la réalité est un invariant que l'on peut retrouver à toutes les époques. C'est à partir de ce constat que j'ai pu rédiger l'article que j'ai intitulé *In Front of the Cinematograph, an Anecdote from the Boer War*. L'apparition du cinéma seulement quatre ans avant le début de la guerre anglo-boer n'a pas manqué de provoquer des changements dans les sociétés occidentales. Ce nouveau médium ne pouvait que susciter l'intérêt de ceux désireux de promouvoir un certain message en manipulant l'opinion publique. La réception du message manipulateur est donc ce qui permet de comprendre le phénomène social des rapports de force entre idéologues et les gens ordinaires, et ce d'autant qu'il s'inscrit dans le temps d'angoisse qu'est celui d'une guerre :

Voilà la règle de base de l'information en temps de guerre. Aucune image n'a de valeur en soi. Chaque image porte le témoignage de ses conditions de réalisation. En cela, elles fournissent des éclairages divers et complémentaires. La reprise de modules à haute valeur propagandiste nous renseigne autant que le journaliste embarqué avec les troupes. Tout est information de guerre à condition de posséder la bonne légende. Qui a filmé-photographié ? Comment ? Pourquoi ? Dans quelles circonstances ? Le recoupement des angles de vues ne nous donne pas un film de guerre préétabli –qui appartient à la fiction–, mais approche des portions de réel. Chacun se forme un jugement par des entrées diverses<sup>59</sup>.

---

<sup>58</sup> Francis Haskell, *L'Historien et les images* traduit de l'anglais par Alain Tachet et Louis Évrard, Gallimard, 1995, p. 15

<sup>59</sup> Laurent Gerveraux *op.cit.*, pp.167-168 (chapitre « Les icônes ne parlent pas, guerre et photographie »).

Si j'ai pris l'exemple du cinéma pour commencer, c'est que peu de choses ont été écrites sur le thème de « guerre et cinéma » à la fin du 19<sup>e</sup> siècle, alors que c'est chose plus fréquente pour le 20<sup>e</sup> siècle, notamment depuis l'apparition de la télévision, et encore plus pour le 21<sup>e</sup> siècle. D'après Hélène Puiseux, la guerre anglo-boer, ne fut pas la première guerre « couverte » par le cinéma :

Le cinéma n'était pas né depuis deux ans qu'il avait déjà fort à faire avec la guerre, dans les studios ou dans les coulisses des batailles. Méliès lui a fait faire ses premières gammes avec la guerre hispano-américaine (1898), qu'il tourne en studio avec des effets spéciaux avant la lettre. À travers un aquarium plein d'algues et de poissons, placé en premier plan devant un morceau de bateau et un mannequin figurant un cadavre, il filme cinq bandes de vingt mètres, dont l'une est toujours visible, qui montrent l'explosion et les débris du cuirassé *Maine* dans le port de la Havane. Depuis un an déjà, son catalogue affiche ce type de compositions, *Épisodes de guerre*, *Massacres en Crète*, *Combat dans une rue aux Indes* et *Attaque d'un poste anglais*, malheureusement disparues. Il inaugure le faux reportage, au service du vraisemblable et ceci pour le plaisir de spectateurs, pour lesquels l'attrait du spectacle consiste à voir choses et gens bouger sur un écran<sup>60</sup>.

L'un des projets que j'envisage pour ma propre recherche, ou pour celle d'un éventuel doctorant, serait d'aller visualiser les films produits pendant la guerre anglo-boer au *British Film Institute* de Londres. Ce rapport de l'idéologue à sa « cible » je l'ai également décliné autour d'autres supports visuels comme les romans pour enfants, les journaux ou les cartes postales. Un travail plus spécifique sur le support publicitaire est certainement une piste que j'aimerais suivre, car le sujet demeure peu examiné malgré la prolifération d'ouvrages et d'articles qui furent publiés lors du centenaire de la guerre anglo-boer de 1999 à 2002.

Ces préalables établis, il me paraît opportun de me pencher sur une tentative de synthèse de ce qui relève des *visual studies* dans mon travail de recherche. L'un des points les plus pertinent que je souhaite mettre en avant à ce sujet, est que l'image, au même titre que les

---

<sup>60</sup> Hélène Puiseux, *Les Figures de la Guerre, Représentations et sensibilités 1839-1996*, Gallimard, 1997 p. 178.

représentations traduites en mot, sont aussi l'occasion pour un groupe de se définir par rapport à « l'Autre » : *In the history of visibility relations between symbolic images of the self and others, images of self-interest and of alien cultures are distorted into ideological confrontations between self-images and threatening images of enemies*<sup>61</sup>. Ainsi, mon attirance pour tout ce qui est iconographique m'avait amené à collecter divers supports de l'époque victorienne, comme je l'ai expliqué précédemment. Mes premiers travaux, portant essentiellement sur les cartes postales, avaient pour but à la fois de faire connaître l'Afrique du Sud aux « cartophiles », et la cartophilie à ceux qui s'intéressaient à l'Afrique du Sud. Petit à petit, il m'est apparu que la richesse iconique de la période victorienne était une source quasi inépuisable d'éléments d'analyse susceptibles de rendre compte de l'attrait des Victoriens pour ce type de document (certains parlent de *iconographical revolution* qui serait apparue au 19<sup>e</sup> siècle<sup>62</sup>). Là encore Francis Haskell m'a permis de mettre ce constat en perspective en soulignant la nécessité d'examiner, une fois de plus, le contexte dans lequel la production s'est faite :

Si le scepticisme moderne a de même encouragé les historiens à considérer les arts avec plus de bienveillance, les temps y ont été propices. La facilité des voyages, le nombre sans cesse croissant de musées et d'expositions, l'ouverture des demeures privées et des collections et, par-dessus tout, l'amélioration des techniques de reproduction photographiques ont facilité plus que jamais auparavant une connaissance directe des arts plastiques<sup>63</sup>.

La conjonction de plusieurs facteurs déterminants dans l'histoire de la Grande-Bretagne au 19<sup>e</sup> siècle m'a conforté dans l'idée qu'il était vraiment nécessaire d'appréhender la société dans sa globalité, tout en examinant ce que certains individus avaient à dire. Un travail de recherche sur l'iconographie ne pouvait donc pas se faire *in abstracto*, mais, bien au contraire

---

<sup>61</sup> Dirk J. Van Den Berg, "What is an Image and what is Image Power?" in *Image [&] Narrative* Online Magazine of Visual Narrative Issue 8. <http://www.imageandnarrative.be/issue08/dirkvandenbergh.htm>

<sup>62</sup> Renate Brosch, *op. cit.*, p.35.

<sup>63</sup> Francis Haskell, *op.cit.*, p.16.

devait prendre en compte un ensemble d'éléments disparates, mais pertinents pour une telle analyse. Je suis convaincu que l'émergence d'une nouvelle politique gouvernementale visant à promouvoir l'éducation pour une plus large majorité d'enfants dans les années 1870, les développements techniques de reproduction et d'impression des images, la promotion de l'Empire dans les dernières décennies du siècle, les chocs épistémologiques provoqués par les théories darwiniennes, suivis par la notion de darwinisme social, entre autres, sont au cœur de toute tentative pour analyser ce qui relève de l'image et des représentations dans cette société. C'est là que me semble résider l'un des attraits majeurs d'un travail dans ce champ. Les études visuelles vont, en effet, prendre en compte à la fois des modèles du monde relevant de l'image, mais également du texte. Mon travail veut s'inscrire ainsi auprès de celui de chercheurs qui examinent cet aspect de la période victorienne comme le souligne Renate Brosch :

Others like Katherine Grier and Thad Logan have explored Victorian cultural values through an investigation of objects displayed in the Victorian parlour. Even eating, one of the most basic and essential of human activities, can become the subject of iconographic analysis as Tobias Döring's most recent publication demonstrates<sup>64</sup>. The attempt to justify racism through "objective" criteria and visible difference has been effectively critiqued in studying (post)colonial visuality. The materials of the 'civilizing mission' demonstrate an immensely productive visual colonialism, ranging from maps, photographs and paintings to collections of indigenous arts and crafts. Scholars are constantly re-examining the beginnings of photography and film on the hypothesis offered by Crary<sup>65</sup> and Neil Harris<sup>66</sup> that the 19<sup>th</sup> century was the period which initiated the paradigm shift that led to today's pictorial turn<sup>67</sup>.

L'ouvrage de Julia Thomas: *Pictorial Victorians: The Inscription of Values in Word and Image* (Athens: Ohio University Press, 2004), souligne bien le lien que l'historien peut

---

<sup>64</sup> Tobias Döring, Markus Heide, and Susanne Mühleisen (eds), *Eating Culture: The Poetics and Politics of Food. Critical Interventions in Cultural Studies*, Heidelberg, Winter 2003.

<sup>65</sup> Jonathan Crary, *Suspensions of Perception: Attention, Spectacle, and Modern Culture*. Cambridge, Mass., MIT Press, 2000.

<sup>66</sup> Neil Harris, « Iconography and Intellectual History: the Half-tone Effect. » *New Directions in American Intellectual History*, (Eds), John Higham and Paul K. Conkin. Baltimore, 1979.

<sup>67</sup> Renate Brosch, « Visual Culture » in *The European English Messenger*, XIII/1, 2004, p.35.

dévoiler entre une production iconographique et les valeurs de la société qui les produit. C'est sur cette base que j'ai pu développer ma recherche dans le domaine visuel. Mais si le nombre de mes articles laisse à penser qu'il s'agit d'un aspect majeur de ma recherche, je considère qu'au contraire il s'agit d'un chantier que j'ai à peine défriché. Un de mes regrets est de ne pas avoir pris la peine de faire une recherche plus approfondie, et de ne pas avoir plus suivi les travaux effectués dans ce domaine, notamment dans les pays anglo-saxons, faute de temps. Le développement du formidable outil qu'est Internet m'a fait entrevoir la richesse de ce qui se faisait ailleurs : à titre d'exemple j'ai trouvé 4 750 000 entrées pour *Visual Studies* et 5 460 000 pour *Visual Culture*. Ceci me donne envie de poursuivre cette piste, d'autant que de très nombreuses universités anglophones disséminées dans le monde proposent un enseignement des *Visual Studies* ou *Visual Culture Studies* et publient plusieurs revues universitaires, en-ligne ou non, qui explorent ce champ : *In[]Visible Culture, An Electronic Journal for Visual Studies*, University of Rochester ; *Image [&] Narrative*, University of the Free State, Bloemfontein ; *Visual Studies*, publié par Routledge, edited by Darren Newbury, University of Central England, il s'agit de la revue de l'*International Visual Sociology Association* ; *Journal of Visual Literacy* ; *Visual Anthropology Review* ou encore *Enculturation*, revue internationale dirigée par Byron Hawk de George Mason University etc. L'intérêt de plus en plus marqué pour ce type d'études se traduit par des colloques qui permettent les rencontres fructueuses. Tout récemment encore j'ai malheureusement dû renoncer à faire une communication (pour cause de rédaction de dossier de synthèse) qui avait été acceptée par le comité scientifique du colloque *Image and Text, Image in Text* organisé à l'Université de Gand en Belgique par la *Research Society of Victorian Periodicals* (RSVP) le 9 et 10 juillet 2004. J'avais intitulé ma communication: *British Iconographic Representations of the Foe. Imperialist Rhetoric & the South African War 1899-1902*. Je pense que ce projet pourra certainement être mené à bien sous une autre forme et qu'il pourra bénéficier d'une

réflexion autour d'outils conceptuels sans cesse en évolution. En effet, force est de constater que nous sommes confrontés actuellement à un champ d'étude qui est en mutation :

One reaction to the critical deconstruction of art historiography's foundational framework or disciplinary discourse has been the transformation (some would rather say the dissipation) of the discipline into visual theory, visual anthropology, media studies and visual culture studies. Initiated by John Berger's *Ways of seeing* (1972), these new developments imply a massive expansion of the field of study, now embracing all of human visual culture –in its totality and in its multifarious specifics. The transformed discipline daily discovers new and often surprising connections with diverse special fields studying particular aspects of imagery, visualising processes, forms of visual representation, cultural expressions of “visuality” and the imperious hold of “scopic regimes”.<sup>68</sup>

Il me semble que des choses très intéressantes peuvent être faites à partir de bases théoriques que je souhaite examiner à l'avenir, afin de les utiliser pour analyser l'iconographie des supports publicitaires, les illustrations des romans pour la jeunesse (ainsi que leur couverture), les illustrations de journaux et enfin les cartes postales. La SIELEC (Société Internationale d'Études des Littératures Coloniales) m'a donné l'opportunité de promouvoir l'étude des cartes postales (la cartophilie) dans le milieu universitaire lors de son premier colloque en juin 2002 sur *Littérature & Colonies*. Ma communication, publiée dans le n°1 des cahiers de la Sielec intitulé '*Bon baiser de Mombasa*' *Cartes Postales et iconographie coloniale*, a été donc l'occasion pour moi de montrer que ce support visuel et populaire (s'il en est), est d'une grande importance pour la compréhension des mentalités européennes au 19<sup>e</sup> siècle. Je souhaite poursuivre dans cette voie, car si quelques tentatives apparaissent çà et là, comme l'utilisation des cartes « ethniques » (cf. Jennifer Yee, *Clichés de la femme exotique. Un regard sur la littérature coloniale française entre 1871 et 1914*, L'Harmattan, 2000), peu d'autres types de cartes postales ont fait l'objet de recherches importantes. Je considère ne pas avoir en effet moi-même exploité toute la richesse de ce corpus. J'ai examiné la caricature

---

<sup>68</sup> Dirk J. Van Den Berg *op.cit.*

dans les cartes postales de la guerre anglo-boer dans des articles comme « The Key to Ladysmith », « The Anti-British Postcards of the Anglo-Boer War », « A Present from the Queen » ou « Le Président Kruger, l'homme le plus représenté en cartes postales », « Les procédés de déconstruction de l'adversaire », au sein de l'E.I.R.I.S. (Equipe Interdisciplinaire de Recherche sur l'Image Satirique, Université de Brest) et bien entendu dans ma thèse de doctorat, mais d'autres types de cartes postales mériteraient des études plus approfondies, comme le traitement des photos prises en Afrique du Sud, les photos montages et les photos prises dans des studios en Europe. De même, un champ que j'ai volontairement laissé de côté dans ma thèse de doctorat est l'image du noir sud-africain dans les cartes postales de la guerre anglo-boer ; ce travail pourrait se prolonger par une même étude hors du cadre de la guerre.

Dans le but de diversifier mes recherches et d'œuvrer modestement pour la promotion des études cartophiles, je désire m'intéresser de plus près à d'autres domaines relevant de l'iconographie coloniale, qui dépassent le cadre de la guerre anglo-boer, concernent l'Afrique du Sud, mais également la Rhodésie, la Namibie et peut-être, en collaboration avec d'autres personnes intéressées par ce thème, l'Afrique sub-saharienne en général. L'un de mes projets serait d'essayer d'établir des liens avec les personnes désireuses de travailler dans le domaine de l'iconographie coloniale. Au confluent de l'étude iconique et des *media studies* le réseau que j'envisage de développer permettrait sans doute de mettre sur pied un colloque sur « images de l'Empire et du Commonwealth » dont l'un des axes serait de faire une étude comparative entre les différents pays (colonies, protectorat ou pays du Commonwealth). Dans le même ordre d'idée, un travail comparatiste pourrait se faire autour de l'impact du darwinisme social dans les colonies britanniques. Un exemple qui peut illustrer ces deux projets est le travail qu'effectue un collègue de l'Université de Newcastle (New South Wales) en Australie, Ross Woodrow dont la thèse soutenue à l'Université de Sydney en 1994, portait sur : « Darwinism and Images of Race in the Australian Popular Press (1850-1900) ». Son

travail sur *Race and Gender*, par exemple, est un des nombreux thèmes qui pourrait fédérer des chercheurs dans le champ de l'iconographie coloniale.

Au-delà du médium qu'est la carte postale et de l'analyse de tous ses aspects (rapport texte, légende et image ou texte manuscrit produit par l'expéditeur et image (voir p.152 *Les Afrikaners et la guerre anglo-boer*), il est un autre type d'image dont j'aimerais prolonger l'examen. Il s'agit de la photo. Là aussi le 19<sup>e</sup> siècle a vu l'apparition et le développement phénoménal de la photo en même temps que celui du cinéma (rappelons que les appareils portables Kodak sont apparus à cette période). Une masse importante de photos fut prise par les soldats et officiers britanniques qui bien souvent constituèrent leur propre album souvenir, sorte de carnets de campagne illustrés. Beaucoup de ces albums se trouvent dans les musées et archives (notamment au *National Army Museum* de Londres, mais également dans les musées militaires locaux en Grande-Bretagne et en Afrique du Sud). A la lecture, récente, d'articles sur l'utilisation de la photographie comme document historique, j'ai perçu l'intérêt de me pencher à nouveau sur ce corpus. Elizabeth Mangini, entre autres, a mis en avant l'importance de comprendre pourquoi la photographie fascine tant les gens au point de leur faire perdre tout esprit critique et leur fait oublier qu'elle peut tricher<sup>69</sup>. Elle rappelle que la photographie communique avec le spectateur sous deux modes : la dénotation et la connotation. L'image de quelqu'un dénote une personne prise en photo à un moment donné. La connotation, permet au spectateur de contextualiser ce qu'il voit grâce à ses propres référents. On ne peut appréhender la photographie dans sa globalité que lorsqu'il y a rencontre entre la dénotation et la connotation. Ces deux modes doivent donc être analysés de manière concomitante. Mais le danger, comme l'explique Winfred Noth, est que le contexte peut ne pas être connu du spectateur ou qu'il peut être incomplet : *The argument of contextual incompleteness was first*

---

<sup>69</sup> Elizabeth Mangini, "Real Lies, True Fakes and Supermodels", in *Invisible Culture An Electronic Journal for Visual Culture*, 2004 [http://www.rochester.edu/in\\_visible\\_culture/Issue\\_7/Mangini/mangini.html](http://www.rochester.edu/in_visible_culture/Issue_7/Mangini/mangini.html)

*exposed by Gombrich*<sup>70</sup>. In his view, pictures alone can never function like true or false statements. Only when a picture is accompanied by a caption or label can the resulting text-picture message convey a true or false proposition<sup>71</sup>. J'oppose à cet argument les photos montages qui à mon sens sont des photos "qui mentent" au sens où elles présentent une réalité qui n'est pas celle des photographes qui ont pris différentes photos, mais celle du monteur désireux de promouvoir « sa réalité » en associant des photos disparates comme si elles ne faisaient qu'une (ou en « effaçant » des personnages comme c'est le cas de la célèbre photo où l'on voit Lénine s'adressant à la foule et de laquelle Trotski disparaît une fois Staline au pouvoir). De manière très judicieuse, Noth délimite plusieurs zones d'analyses :

*The question of truth or lie in pictures has a semantic, a syntactic, and a pragmatic aspect. From a semantic point of view, a true picture must be one which corresponds to the facts it depicts. From a syntactic point of view, it must be one which represents an object and conveys a predication about this object, and from the pragmatic point of view there must be an intention to deceive on the part of the addresser of the pictorial message.*<sup>72</sup>

J'adhère à cette démarche qui consiste à distinguer les différents points de vue de l'analyste de la photographie afin d'essayer de mettre en place une grille de lecture plus précise. A ce propos, l'étude du regard que le spectateur porte sur l'objet dans les *visual studies* est un aspect important de la recherche actuelle<sup>73</sup>, et mérite certainement d'être plus exploité. Le lien peut-être fait également avec le photojournalisme et son évolution. Quel doit être le sujet d'un photographe (et d'un photographe de guerre en particulier) ? Quel doit être le rôle de ce journaliste et de sa présence au côté des troupes ? La question est apparue clairement lorsque les troupes américaines en tenue camouflage ont débarqué sur les plages somaliennes, prêtes

---

<sup>70</sup> Ernst H. Gombrich, *Art and Illusion*, London, Phaidon, 1960, pp.58-59.

<sup>71</sup> Winfred Noth, "Can Pictures Lie?" in *The Semiotic Review of Books* Volume 6 (2) <http://www.chass.utoronto.ca/epc/srb/srb/pictures.html>

<sup>72</sup> Winfred Noth, *op.cit.*

<sup>73</sup> voir à ce sujet : David Blakesley et Collin Brooke, « Visual Rhetoric » in *Enculturation*, vol.3, n°2 Fall 2001 [http://enculturation.gmu.edu/3\\_2/introduction.html](http://enculturation.gmu.edu/3_2/introduction.html) ainsi que Dirk J. Van Den Berg, *op. cit.*

au combat, mais qui en guise d'ennemi n'ont trouvé sur la plage que les journalistes occidentaux venus faire leur travail. Dona Schwartz (*School of Journalism and Mass Communication, University of Minnesota*) explique que quel que soit le sujet du reporter, ce qui importe est qu'il doit raconter une histoire :

Utilizing these strategies allows the photojournalist to produce a dramatic visual narrative. The fact that Kobre employs comparisons from entertainment media – television and film – warrants note. By invoking these comparisons, Kobre implicitly frames news photographs within the domain of narrative fiction. Like a good movie or television show, photojournalism benefits from conflicts, excitement, action, and emotion. Pictures exhibiting these qualities are assumed to satisfy reader's visual appetites.<sup>74</sup>

C'est donc la mise en scène du sujet photographié qui doit faire l'objet de l'attention de ceux désireux d'analyser l'image, mais ce qui est important, une fois de plus, est que la photographie est produite dans un contexte très particulier qui lui est propre et qu'il faut connaître si l'on veut comprendre le document :

Photojournalists operate within a conceptual framework and within an institutional context that determines what subjects warrant attention. Conventions of framing, composition, lighting, and color or tonal value guide the translation of newsworthy subjects into the two-dimensional photographic image. But the representational devices employed by photojournalists are designed to be transparent. If an image is dramatic, it is the subject that appears to produce the drama, not the representational skill of the photographer. In their careful crafting of images, photojournalists ascribe to a formal code of naturalism, preserving the objective aura cast around the photographic image.<sup>75</sup>

Si l'on prend comme base de départ du photojournalisme, le lancement du journal *Illustrated London News* en mai 1842, comme cela est communément accepté<sup>76</sup>, on se rend compte de l'intérêt que peut revêtir ce champ pour ma recherche. Là aussi l'évolution de la photo tout au

---

<sup>74</sup> Dona Schwartz, "To Tell the Truth : Codes of Objectivity in Photojournalism" in *Communication*, n°13, 1992, [http://sjmc.cla.umn.edu/faculty/schwartz/contents/To\\_tell\\_the\\_truth/to\\_tell\\_the\\_truth.html](http://sjmc.cla.umn.edu/faculty/schwartz/contents/To_tell_the_truth/to_tell_the_truth.html)

<sup>75</sup> *Ibid.*

<sup>76</sup> Dona Schwartz, *Photographs as facts, op.cit.*

long du 19<sup>e</sup> siècle peut apporter un éclairage nouveau à une société victorienne « fin de siècle ». Pour conclure cette réflexion sur mon intérêt renouvelé pour la photographie, je souhaite évoquer l'article le plus stimulant que j'ai pu lire récemment sur ce sujet : *Pierced Memories On the Rhetoric of a Bayoneted Photograph*<sup>77</sup>. L'auteur Hanno Hardt, de l'Université d'Iowa et de celle de Ljubljana met en tension la photographie avec la notion de mémoire dont il sera question plus avant dans le présent dossier de synthèse. Son parti pris concernant la photographie est, à mon avis, un moyen efficace d'aborder son analyse, il explique que la photographie est un produit culturel lié à la mémoire :

This essay reflects on the relationship of photographs, history, and memory based on a found and mutilated photo album. Photographs provide opportunities for disrupting and restructuring history with their attraction to memory; they privilege the subjective, creative power of the personal explanation and provide an emotional and even ideological grounding for memory. Photographs as manifestations of memory assist in the process of understanding the present<sup>78</sup>.

La photo témoignage est aussi la photo souvenir, celle qui permet de remettre une histoire en mémoire ; elle constitue donc la mémoire visuelle d'un individu ou bien celle d'un groupe culturel. Réfléchissant sur la nature de l'homme et son désir de contrôler la mémoire, l'auteur de l'article se penche sur l'acte commis par un soldat qui a transpercé de sa baïonnette les affaires et l'album de famille de sa tante pendant le second conflit mondial. Pour lui, essayer de détruire l'album revient à essayer de détruire la mémoire et de faire disparaître le passé :

Violence to memory is painful and irreversible. The attempt to destroy the visual links to the past reveals more than the savagery of the attacker; since the act of saving a photograph signifies a strong interest in the textuality of memory and the presence of tradition, the photograph encourages a perception of a powerful source of maintaining and reinforcing a sense of rootedness. The deliberate and blinding stab of the bayonet into the body of the photo album derives from an intense antagonism not only against a

---

<sup>77</sup> Actes du colloque *On the Lookout, or Visual Rhetorics and Rhetorical Visions* (Sunday, November 22, 1998) organisé par la *National Communication Association Convention* à New York <http://www.indiana.edu/~rhetid/hardt.htm>

<sup>78</sup> Hanno Hardt, "Pierced Memories. On the Rhetoric of a Bayoneted Photograph". 1998, <http://www.indiana.edu/~rhetid/hardt.htm>

physical representation of the enemy but also against a potential of memory and the idea of history as a subjective construction of the past.<sup>79</sup>

S'attaquer à l'image qui sert de référent mémoriel est donc l'un des points sur lesquels les dictateurs vont se focaliser. A l'instar des pharaons qui faisaient gratter le visage de leurs prédécesseurs sur les murs des temples (temple d'Edfou), Staline a fait disparaître ses opposants des photos officielles. L'un des points importants de l'article est que la mémoire, comme la photographie, a une fonction non négligeable dans l'élaboration d'une réalité sociale et culturelle : « [...] *memory is an imagetext, a mental storage and retrieval system with intersubjective qualities involving the other as a social or cultural context* »<sup>80</sup>. L'auteur développe ensuite un argumentaire très convainquant autour de l'idée que les photographies sont associées aux notions d'images et d'imagination qui elles-mêmes sont liées à l'idée de mémoire. L'individu va donc opérer un processus de construction et de reconstruction d'une réalité à partir des images qui lui sont présentées. J'ajoute à cela que le processus de reconstruction à partir de la photographie est sujet à manipulation dans la mesure où l'individu n'a que l'image comme seul référent (mis à part sa culture, qui comme nous l'avons vu va induire un point de vue). Le lien entre image et imagination (certains vont même jusqu'à souligner que l'anagramme d'image est « magie ») est une problématique qui m'intéresse particulièrement dans la mesure où les images mentales sont étroitement liées aux modes de pensées et aux mentalités d'un groupe. Ce qu'un témoin voit ou croit voir peut aussi relever de ce qu'il a envie de voir. Un historien des mentalités ne peut laisser cette approche de côté: «*The idea of memory is particularly emphasized by social and cultural historians*

---

<sup>79</sup> *Ibid.*

<sup>80</sup> Hanno Hardt, *op.cit.*

*who discuss its role in the construction of history and of the image –or the imagined- as an expression about the past»<sup>81</sup>.*

L'une des prérogatives de l'enseignant-chercheur est de nourrir ses enseignements du fruit de ses découvertes, comme c'est le cas pour Ross Woodrow en Australie, responsable d'un enseignement de licence intitulé *Analysis of the Visual Image*. Ainsi que je l'ai précisé en introduction, à l'occasion du passage au L.M.D. dans mon université, la possibilité nous est offerte, à mes collègues et à moi, de proposer aux étudiants diverses opportunités de s'initier à l'étude des documents « visuels ». Conscient de l'importance d'une solide formation dans ce domaine (notamment par rapport aux sujets sur le cinéma en civilisation aux concours et l'épreuve de synthèse que j'enseigne en Capes), le département de l'Université de Provence a souhaité mettre en place de nouveaux enseignements relevant de ce champ. L'un de ceux-là, que je coordonne, s'intitule « Images et Textes ». Il est obligatoire pour les étudiants de deuxième année de la Licence. Le descriptif en est le suivant :

Cet enseignement a pour vocation d'inciter les étudiants à avoir une attitude critique face à différents supports visuels, et à avoir une vision globale de l'image dans l'espace et le temps. Les étudiants seront sensibilisés à la notion de document iconographique produit par et dans un contexte particulier et à la notion de manipulation par l'image : l'idée est de faire comprendre qu'une lecture de l'image n'est jamais innocente et que l'on doit passer d'une « consommation passive » d'image à leur analyse active et critique<sup>82</sup>.

On remarquera que les préoccupations qui président à l'élaboration de cet enseignement correspondent à un aspect de ma recherche. Plusieurs collègues partageront avec moi les cours magistraux et les travaux dirigés de ce nouvel enseignement dans lequel l'étudiant sera amené à réfléchir à la notion d'image (qu'elle soit sous forme de peinture, de photo, de cinéma, de publicité, de caricature, etc.). Dans l'option de première année intitulée « textes

---

<sup>81</sup> *Ibid.*

<sup>82</sup> Plaquette des enseignements du Département d'Études du Monde Anglophone de l'université de Provence Aix-Marseille I. Disponible en ligne et sur papier à la rentrée universitaire 2004-2005.

croisés », mes collègues et moi allons aborder le Commonwealth avec comme grille de lecture les *Cultural Studies*. L'idée est que les étudiants puissent découvrir d'autres aspects du monde « anglophone » au travers de documents différents. Ils sortent ainsi des cadres bien établis de la « Littérature » britannique et américaine et de la civilisation. Les pays au programme pour cette année sont l'Inde, l'Australie et l'Afrique du Sud, mais il pourra y avoir des changements à l'avenir afin que l'on puisse aussi inclure la Caraïbe, le Canada, la Nouvelle Zélande etc. Nous travaillerons sur les images et les représentations de ces pays. Le dernier nouvel enseignement dont je vais avoir la charge à la rentrée est une option de licence qui va porter sur *l'Empire britannique -1879-1902- constitution et représentations*. Il me semble opportun de mettre en avant d'emblée auprès des étudiants l'idée que travailler sur les images du passé est un exercice périlleux comme le souligne la citation suivante :

Néanmoins, il s'est révélé difficile de scruter les images dans l'espoir d'entrer en contact avec le passé ; c'est une méthode où pièges et fausses pistes abondent. On n'a trop souvent consulté les représentations, démarche en apparence spontanée et immédiate, que pour compléter ce que les textes avaient déjà appris. Il y eut, certes, de nombreuses civilisations qui n'ont laissé que d'autres archives que ce qui est visible, sensible, mesurable et, même pour les autres, il est apparu à certaines époques qu'on avait une meilleure chance de comprendre le passé en regardant qu'en lisant : mais on oublie souvent à quel point la survie de la plupart des objets ou représentations résulte d'un processus capricieux et susceptible d'égarer le jugement. De plus, on ne sait vraiment voir qu'en passant par des phases d'apprentissage complexes [...]<sup>83</sup>.

Ce type d'approche d'une société nécessite donc prudence et un investissement dans une formation adéquate qui ne peut être superficielle. La récompense est un plaisir renouvelé à travailler sur un corpus original, rarement établi, donc non figé, et qui bénéficie régulièrement de nouveaux éclairages.

L'image est ainsi un champ d'étude en pleine expansion qui est un paramètre indispensable de la compréhension d'un groupe. Régis Debray, par exemple, explique que les

---

<sup>83</sup> Francis Haskell, *L'Historien et les images*, traduit de l'anglais par Alain Tachet et Louis Évrard, Gallimard, 1995, p.14.

images sont « les codes invisibles du visible, qui définissent très naïvement et pour chaque époque un certain état du monde, c'est-à-dire une culture »<sup>84</sup>. Les historiens se sont naturellement intéressés au corpus iconographique, même si le phénomène est récent :

Le statut des images dans les discours historiques a changé. D'un statut d'illustration des textes, où les images ne viennent qu'en regard des textes, afin de les confirmer ou de les égayer, elles sont passées en une dizaine d'années au statut, infiniment supérieur, d'objet central des discours, au croisement de l'histoire sociale et de l'histoire des mentalités, sources presque uniques de ce qu'on pourrait nommer une « nouvelle histoire des représentations »<sup>85</sup>.

Cette importance était perceptible à la fin des années 1970, et depuis, l'iconographie occupe une place de choix comme l'explique Michel Vovelle, en disant qu'elle est « une source relativement privilégiée de l'histoire des mentalités »<sup>86</sup>. C'est certainement dans le monde anglo-saxon que ce type d'étude a pris son essor. Le développement de l'image dans la société avait bien sûr fait l'objet d'études au préalable. Citons entre autre Gustave LeBon qui dans son ouvrage *La Psychologie des foules*, publié en 1895, soulignait déjà que les images influaient grandement sur le comportement humain et que c'était même un moteur des actions des hommes. Il stipulait aussi que les masses n'étaient pas capables de distinguer entre ce qui était réel et ce qui ne l'était pas. Cette théorie, que d'aucuns pourraient penser d'actualité à l'aube du 21<sup>e</sup> siècle, met en avant les liens qui unissent les producteurs d'iconographie et ceux qui en « consomment ». Je ne reviendrai pas sur l'examen que j'avais effectué lors de mon travail de doctorat sur les penseurs qui ont théorisé une « rhétorique de l'image » comme Barthes, Eco, Eliade, mais je désire prolonger l'examen de la question et faire un point plus récent. Les notions que l'on rencontre le plus fréquemment dans les pays

---

<sup>84</sup> Régis Debray, *Vie et mort de l'image Une histoire du regard en Occident*, Gallimard, Coll. Folio-Essais no 261, 1992, p.18.

<sup>85</sup> Jean-René Louvet, "Du proche au lointain : les images en histoire" in *Image et histoire*, Actes du colloque Paris-Censier. Mai 1986, Publisud, Coll. Sources Travaux Historiques, 1987, p.23.

<sup>86</sup> Michel Vovelle, *op.cit.*, p.59.

anglo-saxons comportent généralement le terme *visual* : *visual rhetoric*, *visual sociology*, *visual anthropology*, *visual literacy*. L'apposition de termes désignant des domaines plus classiques comme la sociologie ou l'anthropologie laisse à penser que les études visuelles ont été intégrées à des champs d'études afin de fonctionner au sein d'une entité préexistante. Certes les outils conceptuels de ces domaines vont nourrir le nouveau corpus, mais vont probablement aussi l'appauvrir car il n'y aura que peu d'interaction avec d'autres parcours. C'est pour cela que je préfère la terminologie de *visual studies* ou bien *visual culture studies*, que l'on retrouve le plus fréquemment, en particulier dans les descriptifs des cursus universitaires. Emanation des *Cultural Studies*, le terme *Visual culture* est apparu en 1972 aux Etats-Unis. Petit à petit, le concept s'est répandu dans les universités américaines et a pris de plus en plus d'ampleur. Dans les années 1990, elle devient une discipline à part entière dans les universités. James Elkins précise les influences de ce courant:

In general terms, it would be fair to say visual culture is less Marxist, further from the kind of analysis that might be aimed at social action, more haunted by art history, and more in debt to Roland Barthes and Walter Benjamin than the original English cultural studies. It is also, as in the work of Janet Wolff, closer to sociology in the European sense—that is unquantified and culturally-oriented sociology. In those and other respects visual culture is “a narrower area of cultural studies,” as Douglas Crimp puts it. Visual culture is oriented toward the visual, although the extent of that interest is an ongoing subject of debate<sup>87</sup>.

Les livres de référence dans ce domaine sont apparus dès le milieu des années 1990 : *Visual Culture*, sous la direction de Michael Ann Holly, Keith Moxey, et Norman Bryson, Honover, Wesleyan University Press (1994); *Victorian Literature & the Victorian Visual Imagination*, sous la direction de Carol J. Christ and John O. Jordan, Berkeley, University of California Press 1995; *Visual Culture* Chris Jenks (ed.), London, Routledge 1995 ; *In/Different Spaces : Place and Memory in Visual Culture* Victor Burgin, Berkeley, University of California Press (1996); *Art, Design, and Visual Culture* Malcolm Barnard, New York, St Martin's (1998)

---

<sup>87</sup> James Elkins: *What is Visual Studies?*, [www.jameselkins.com/worksinprogress.html](http://www.jameselkins.com/worksinprogress.html).

*Visual Culture Reader* Nicholas Mirzoeff, London, Routledge (1999); *Feminist Visual Culture*, Edinburgh, Edinburgh University Press, sous la direction de Fiona Carson et Claire Pjaczkowska; *Practices of Looking: An Introduction to Visual Culture* Marita Sturken and Lisa Cartwright, Oxford, Oxford University Press (2001). Les *Visual Studies* sont plus récents. Ils sont apparus en 1995 probablement en partie par réaction au champ des *visual culture studies* qui selon l'Université de Californie avait une image ternie<sup>88</sup>. Aujourd'hui il semble que les deux termes continuent de cohabiter, la différence entre les deux étant mince si ce n'est que les *Visual Studies* semblent englober toutes les « images » sans restriction et paraît donc plus globalisant.

Une des spécificités de mon travail est d'examiner les productions d'une société tout particulièrement dans un contexte de guerre (pour des raisons que j'évoquerai dans le chapitre suivant). Les représentations visuelles de la guerre sont une des caractéristiques des préoccupations de l'homme depuis la nuit des temps. Se mettre en scène dans l'acte viril et guerrier du combat a toujours été l'apanage de l'*homo furiosus*, ainsi que Gaston Bouthoul définit l'homme en guerre<sup>89</sup>. Les grottes préhistoriques montraient déjà des hommes s'attaquant les uns les autres (combat d'archers, peinture rupestre de l'époque néolithique, abri de Los Dogues, Espagne), et peu de sociétés n'ont pas illustré les exploits guerriers de leurs combattants. Ces représentations peuvent probablement être considérées comme les premières manifestations d'une volonté idéologique qu'aujourd'hui on rangerait sous le vocable de propagande. De ce fait il est possible de ne pas limiter l'activité guerrière à la seule attaque de l'ennemi, mais d'avoir une vision plus globale de la société sur le pied de guerre comme le souligne Laurent Gervereau :

---

<sup>88</sup> James Elkins, *ibid.*

<sup>89</sup> Gaston Bouthoul, *Sauver la guerre*, Grasset, 1961, « Première partie : Homo Furiosus » p.7.

[...] la guerre est un temps géopolitique incluant la diplomatie, le combat singulier ou les agissements des civils. La tactique et la stratégie. Carl von Clausewitz avait déjà analysé dans son essai *De la guerre* que : «le territoire avec son espace et sa population [...] fait aussi partie intégrante des facteurs agissant sur la guerre ». Le théâtre d'opérations n'est pas le champ de bataille, il est aussi bien culturel qu'économique. Dans ce cadre, il existe bien une guerre des images. Cette guerre est celle du choix, de l'angle de vue et de diffusion<sup>90</sup>.

C'est en cela que l'image de la guerre est pour moi d'un intérêt particulier car la manière dont une société se met en scène dans un contexte de guerre dit beaucoup de choses d'elle. De plus, les référents culturels, s'inscrivent dans une continuité (ou s'en démarquent), il est donc probant, à mon avis d'examiner les influences subies par une société dans la mesure où les images restent au-delà des périodes qui les ont vus naître :

Images transcend historical periods by living on beyond their time of inception, and joining others from a different temporal origin; they are not objects to judge or evaluate, images are active players in the game of establishing and changing values. They are capable of changing values, and creating identities, they are objects of surplus values and therefore at the interface of social conflicts<sup>91</sup>.

Les images guerrières peuvent indéniablement faire partie du panthéon iconique identitaire d'une nation. Si l'on admet comme postulat de base que si des hordes de jeunes écoliers d'une même nation viennent régulièrement, et à tour de rôle, observer un document qui a valeur historique, c'est que ledit document est une icône identitaire que l'école de cette nation se doit de promouvoir au niveau pédagogique. Les deux exemples les plus probants qui me viennent à l'esprit sont d'un côté l'image des nombreux bus de jeunes britanniques qui lors d'un séjour en France viennent admirer la tapisserie de Bayeux, et d'un autre les jeunes écoliers afrikaners, examinant la frise narrante l'épopée de leurs ancêtres confrontés aux peuplades autochtones sud-africaines au *Voortrekker Monument* de Pretoria. La couverture médiatique d'un conflit intéresse donc les chercheurs désireux de savoir comment fonctionne une société en temps de

---

<sup>90</sup> Laurent Gervereau *op. cit.*, p.167.

<sup>91</sup> Renate Brosch, *op.cit.* p.39.

guerre. Un certains nombres d'études (notamment aux Etats-Unis) se sont penchées sur les conflits récents, en particulier ceux dans lesquels les troupes américaines ont été engagées (Guerre du Golfe, guerre en Somalie, guerre contre la Serbie, guerre en Afghanistan et bien entendu guerre en Irak). Un exemple parmi d'autres est un article qui souligne que chaque guerre a sa spécificité et qu'il est bon de mettre le mécanisme rhétorique à nu :

It is the assumption of this study that a standard ideology of war provides the central frame, or deep structure, within which the coverage of the Persian Gulf conflict was presented by the media. The objective of this study is to deconstruct this framing and analyze it in terms of its visual presentation. In addition, the study will attempt to determine to what extent criticism of the war coverage as bloodless or overly patriotic is confirmed by an analysis of the war photos. A number of articles and studies have looked at war coverage – specifically the Cold War, the Vietnam War, and the Gulf War – in terms of themes, rhetoric and ideological framing. In previous studies, themes of a “clean, effective technological war”, as well as the human misery of war, man’s inhumanity to man, and good versus evil were identified with World War II, the Korean War, and Vietnam. Critics have called attention to the entertainment dimension embedded in the Gulf War coverage suggesting that this war was presented more as a game or a drama than as a dangerous conflict.<sup>92</sup>

Un des sous-thèmes générés par ce champ d'étude qui m'intéresse concerne la mort. Les représentations de la mort et la mise en scène de la mort du guerrier est un thème qui transcende les périodes, il me paraît également fort éclairant pour comprendre le fonctionnement des victoriens dans leur relation à la mort qu'illustre admirablement bien le poème *In Memoriam* de A. Tennysson. Une piste intéressante serait de mettre le résultat de ces recherches en perspective par rapport à d'autres guerres qui elles aussi montrent la mort des soldats de manière explicite (guerre de Crimée, de Sécession, 1ere guerre mondiale) afin de mieux comprendre pourquoi aujourd'hui la guerre est montrée, mais la mort est cachée (voir John Taylor, *Body Horror : Photojournalism, Catastrophe, and War*, NewYork University Press, 1998). Ces images ont une importance indéniable dans le contexte d'une guerre. Elles servent à la fois à montrer à quel point la guerre est horrible, l'ennemi barbare, et les soldats

---

<sup>92</sup> Sandra E. Moriarty et David Shaw, “An Antiseptic War? A Study of Images from the Persian Gulf” in *Visual Communication Quarterly*, 2, (Spring, 1995, pp.4-8.

courageux d'affronter tant de difficultés. L'image de la mort en temps de guerre est également quelque chose qui marque profondément et durablement une société. Je rejoins en cela Paul Martin Lester, Professeur de communication à California State University :

Since the war with Iraq all kinds of images have been added to our mind's eye with some hitting us hard: The American flag over the sculpted face of Iraqi dictator Saddam Hussein, the dishevelled appearance after the capture of Hussein Himself, the mutilated and burned bodies hanging from a bridge in Fallujah, the sickening murder of Nicholas Berg captured on video, and the torture of Iraqi prisoners by US military personnel. But unlike computer hard-drives, we cannot easily erase horrific pictures from war, nor should we<sup>93</sup>.

Mais ce qui me paraît surtout intéressant est que les photos de guerre, toutes traumatisantes soient-elles, sont en fait des outils, utilisés volontairement ou non afin de provoquer une réaction (de rejet ou d'adhésion). Divers travaux soulignent l'effet identitaire de l'exposition des horreurs de guerre comme ceux de J.T.H. Connor et Michael G. Rhode dans leur article *Shooting Soldiers : Civil War Medical Images, Memory, and Identity in America*<sup>94</sup>, qui montrent que les photos de soldats blessés et amputés pendant la guerre de Sécession ont servi de base pour élaborer les notions d'histoire, de guerre et d'identité américaine pendant et après la guerre. C'est ainsi que le concept de guerre visible ou invisible est apparu dans les propos des chercheurs de ce domaine. Que voit-on d'une guerre ? Qu'est-ce qui est autorisé par les militaires ? Qu'est-ce qui relève de l'auto-censure journalistique ? Etc. Laurent Gervereau problématise efficacement ce point :

« Guerre invisible », pas seulement à cause des temps de pose ou de la censure, mais également à cause de l'*optique*. La guerre se révèle être, dès l'origine, une réalité *prismatique*. Autant le dessin, le croquis même peuvent rassembler des éléments, extrapoler, souligner, sélectionner, autant la photographie prend ce qui se trouve devant l'appareil, de façon étale, uniforme. Elle excelle dans la compilation romantique des

---

<sup>93</sup> Paul Martin Lester, *Living with Pornography: An Essay of Exactly 1,000 Words*, [http://commfaculty.fullerton.edu/lester/writings/1000\\_pictures.html](http://commfaculty.fullerton.edu/lester/writings/1000_pictures.html) 2004.

<sup>94</sup> J.T.H. Connor, Michael G. Rhode, *Shooting Soldiers : "Civil War Medical Images, Memory and Identity in America"* in Lucy Curzon (ed.) *Visual Culture and National Identity* n° de la revue *Invisible Culture An Electronic Journal of Visual Culture*, Issue 5, 2003, [http://www.rochester.edu/in\\_visible\\_culture/Issue5/introduction.html](http://www.rochester.edu/in_visible_culture/Issue5/introduction.html)

restes, poétique des ruines comme le fera Sophie Riestelhueber lors de la guerre du Golfe. A cet égard, les photographies de la guerre de Crimée indiquent bien que la guerre se narre, s'illustre (avec une conjonction symbolique propre aux artistes), mais ne se *montre* pas<sup>95</sup>.

Les représentations de la guerre sont un aspect particulier de l'examen que l'historien ou le sociologue peuvent et doivent faire d'un groupe culturel s'ils veulent examiner les productions dans un contexte anxigène et donc révélateur des tensions qui agitent le psychisme des membres du groupe. C'est dans cet esprit, je pense, qu'un colloque a été organisé conjointement par les Universités de Pau et Bordeaux, intitulé *Media Representation in the English-Speaking World of Twentieth Century War* en novembre 2000. Le résumé de cadrage du projet illustre l'intérêt pour ce type d'approche :

Malgré le caractère quasi-universel des deux conflits majeurs du XXe siècle, l'expérience du combat ou les témoignages des combattants restent -surtout aujourd'hui- limités à un nombre plus ou moins réduit de personnes. La réalité de la guerre ne peut donc s'appréhender pour la majorité des citoyens que par l'intermédiaire d'une représentation plus ou moins fidèle. Est-il d'ailleurs tout simplement possible de « représenter » la guerre ? L'entreprise n'est-elle pas perdue d'avance ? La guerre aujourd'hui est ainsi, pour la majorité, une « guerre des médias », souvent en fort décalage par rapport à la « vraie » guerre. Peut-on mesurer et caractériser ce décalage ? Les enjeux de la guerre, par définition « polémiques », ont souvent donné lieu à des campagnes de propagande : propagande dirigée contre l'ennemi, mais aussi propagande destinée à assurer l'adhésion du peuple et à maintenir son moral. Aujourd'hui, les pays démocratiques rechignent à qualifier de « propagande » leur effort d'information ou de communication à l'intention de leurs propres citoyens. Comment la propagande ou la « communication » ont-elles fonctionné au 20<sup>ème</sup> siècle ? Comment l'opinion publique a-t-elle été « manipulée » ? Y a-t-il eu de la « désinformation ». Enfin, même avec le recul, les interprétations que proposent les historiens de telle ou telle guerre évoluent considérablement au fil du temps. Il est important d'étudier ces évolutions<sup>96</sup>.

La notion d'évolution de l'outil de propagande est un point central de l'étude de ce type de champ. Que ce soient les gouvernements eux-mêmes ou bien les états-majors, toutes les guerres récentes ont été examinées à la loupe, y compris par des pays ne participant pas, afin de

---

<sup>95</sup> Laurent Gervereau, *op. cit.*, p.145.

<sup>96</sup> <http://www.univ-pau.fr/crecib/representingwar.html#Franais>

tirer des leçons pour les futurs conflits (plusieurs attachés militaires étaient présents en tant qu'observateurs pendant la guerre anglo-boer, du côté britannique, comme du côté boer). Les services de presse, ou de communication des diverses armées ont donc œuvré pour l'amélioration de discours à tenir à la population civile (pour preuve l'évolution de la censure militaire dans l'armée britannique). C'est pour cela que la présence de l'historien britannique Kenneth O. Morgan au colloque dont je viens de faire mention parlant des représentations de la guerre anglo-boer, en préambule de l'examen d'autres conflits comme les guerre mondiales, le Vietnam, les Malouines (1982), le Golfe (1991) et le Kosovo (1999), est des plus stimulant. Outre ma contribution personnelle à ce champ d'étude, je suis chargé de la coordination d'un numéro de *Cahiers Victoriens et Edouardiens* (no 66 octobre 2007) que j'ai intitulé *Studies in Victorian Representations of War*. J'envisage d'accepter des articles portant aussi bien sur la littérature, sur la civilisation, que sur les arts. Mon ambition est d'essayer de définir, si cela est possible, une typologie des représentations de la guerre, de tenter de voir si il y a une cohérence interne à la société britannique de cette époque, et bien sûr s'il y a évolution tout au long du règne de Victoria. Ce projet en complétera un que je souhaite mener à bien dans les années à venir (et dont je parlerai plus avant dans le présent dossier de synthèse) qui est d'examiner la notion de guerre dans un cadre plus conceptuel chez les « penseurs » victoriens.

L'iconographie, les représentations, les images sont donc des termes que j'utilise souvent dans ma recherche et qui, à mon sens, doivent constituer un axe très enrichissant de mes futurs travaux et, j'espère, de ceux des futurs doctorants que je pourrai encadrer.

## **Partie III**

### **Où il est question de guerre et d'empire**

La succession des nombreuses guerres auxquelles la plupart des pays occidentaux se sont soumis lors des 150 dernières années n'incite pas le grand public à l'examen attentif du fonctionnement de chacune d'elles. Au contraire et bien loin d'enthousiasmer les foules, elles rebutent le public en raison même de leur nature et suscitent l'ennui par leur récurrence. Le souvenir de la première et de la deuxième guerre mondiale est toutefois vivace le 11 novembre ou le 8 mai, ou exceptionnellement comme cette année avec l'anniversaire du débarquement en Normandie, le 6 juin. Depuis peu, la France s'autorise enfin à se pencher sur un passé douloureux en Algérie, même si les résistances sont fortes et les débats animés. Mais si l'histoire militaire intéresse ponctuellement le public, le déploiement des troupes britanniques en Irak, pour n'évoquer que la plus récente des guerres dans laquelle les troupes de Sa Majesté furent impliquées, met régulièrement la guerre au-devant de la scène médiatique en Grande-Bretagne comme ailleurs. La question que ne manquent pas de se poser les personnes qui ne sont pas familiarisées avec le milieu universitaire, mais s'intéressent aux thèmes de ma recherche, est de savoir en quoi l'étude de la guerre anglo-boer peut apporter quelque chose à la recherche. Difficile est la réponse à cette question. Si nous, universitaires, sommes tous convaincus de l'importance de participer au développement intellectuel du pays, et, par le truchement de notre réflexion, de parfaire la formation de nos étudiants, il est visible que ces arguments n'obtiennent pas toujours le résultat que nous escomptons auprès de gens qui sont généralement inféodés à l'idéologie de la déesse productivité à laquelle nous confronte quotidiennement notre société de consommation. L'actualité récente m'a toutefois permis de fourbir mes armes rhétoriques afin de résister aux accusations de non-productivité économique. A l'occasion de la rédaction d'une communication pour le colloque de Michel Prum, Marie-Claude Barbier et Bénédicte Deschamps (*Killing the Other*, Paris, janvier 2004), j'ai constaté que la guerre anglo-boer

était toujours présente dans les médias britanniques. Il ne s'agissait pas simplement des restes de l'abondante production qui a vu le jour pendant le centenaire de la guerre (1999-2002), mais des rappels plus ou moins heureux des liens entre l'Afrique du Sud et le gouvernement britannique. Je citerai trois exemples dont le dénominateur commun est la célèbre phrase du leader de l'opposition Henry Campbell-Bannerman (qui n'était pas encore Premier Ministre) prononcée pendant la guerre anglo-boer, après une rencontre avec Emily Hobhouse qui lui racontait les horreurs qu'elle avait rencontrées dans les camps de concentration britanniques, en Afrique du Sud. Son commentaire sans appel fut *methods of barbarism* (voir mon article n° 24 *Violence Coloniale...*). Le premier document est une lettre ouverte à Tony Blair datée du 4 janvier 1999 de la main de J.A. Marais, qui se définissait comme le leader du *NHP of South Africa*. Dans cette lettre, l'auteur souhaite obtenir de Tony Blair ce qu'il n'a pu obtenir de son prédécesseur John Major, à savoir une demande de pardon officiel de la Grande-Bretagne pour les crimes commis en Afrique du Sud. Dans son argumentaire J.A. Marais cite des personnes vivant pendant la guerre et des historiens qui, plus récemment, évoquaient le conflit :

General Smuts wrote in a report to President Kruger: "The war gradually deteriorates in an attempt to massacre the Afrikaner people", and he quoted the words of Lord Milner: "The Afrikanerdom must be exterminated". This was what made Sir Henry Campbell-Bannerman ask: "when is war not a war?" And he rejoined, "When it is carried on by methods of barbarism, as in South Africa". Although it was never acknowledged on the British side, this constituted genocide. And in 1991 Richard Crompton, lecturer and fellow of Sir Edmund Hall, Oxford, writing in *World Link* stated: "Ethnic cleansing is a dirty business, but it is not a new one. It has been practiced after a number of major political upheavals. In the Boer War the British Army used precisely this tactic, giving birth, incidentally, to the phrase concentration camp".<sup>97</sup>

La demande d'excuses publiques liée à la visite de Tony Blair en Afrique du Sud est intéressante dans la mesure où elle souligne que, pour beaucoup d'Afrikaners les blessures du

---

<sup>97</sup> <http://www.hnp.org.za/English/Blair/t990104.htm>

passé ne sont pas refermées et que le devoir de mémoire s'impose à certains aujourd'hui dans une Afrique du Sud multiraciale. Cette composante me paraît importante pour comprendre l'Afrique du Sud d'aujourd'hui, comme je l'évoquerai à nouveau plus avant dans ce dossier. Mais Tony Blair, s'il était sollicité en tant que représentant du gouvernement britannique en déplacement à l'étranger, fut aussi interpellé plus personnellement sur le même thème à cause de sa position concernant l'intervention militaire de son pays en Irak. Le journal *The Guardian*, du samedi 12 avril 2003, rapporte l'échange entre Mark Seddon (rédacteur en chef de *Tribune* et membre du comité exécutif du *Labour Party*) et Kenneth Morgan (membre du parti travailliste et historien d'Oxford) pour savoir ce que peuvent faire les opposants à Tony Blair. L'article, intitulé « *Should I stay or should I go* », était axé sur la guerre en Irak. Kenneth Morgan exprimait son point de vue sur le conflit :

Yes, the Anglo-American invasion of Iraq has shocked our party members. Yes, it is a shameful policy, contrary to morality and international law, justified via a series of dud prospectuses, violently implementing the geopolitical global strategy of a far-right US government, undermining the UN, destabilising the Middle East and alienation the entire Muslim world. Last week I saw how, even in a moderate Muslim country like Tunisia, the rubble and weeping children of Baghdad and Basra do not play well on TV. I would also emphasise the disastrous impact of our war on relations with Europe.<sup>98</sup>

Ce type de réflexion met en avant deux aspects de la guerre qui m'intéressent: le rôle et l'importance des media, ainsi que l'effet de ces derniers sur l'opinion publique des pays non anglo-saxons. Une comparaison sur ces points entre la guerre anglo-boer et la guerre en Irak pourrait éclairer une analyse des média dans un contexte de guerre. Mais revenons à mon propos. Plus loin dans l'article Lord Morgan fait une contre-proposition à Mark Seddon concernant sa proposition de « refondre » le *Labour Party* :

---

<sup>98</sup> Kenneth Morgan: <http://politics.guardian.co.uk/print/0%2C3858%2C4646531-107979%2C00.html>

The other alternative would be a reconstructed popular front, forcing a rightwing New Labour leadership to move on or move out. As a historian, I reflect on the South African War 100 years ago when the liberal leader, Campbell-Bannerman (with whom Tony Blair once compared himself!) spoke out bravely against the “methods of barbarism” used in British Concentration camps during the equally unjust war. He enlisted not only younger Liberals such as David Lloyd George, but, crucially, the labour movement; the Irish, Scots and Welsh; religious dissent; disenfranchised women; and the progressive intelligentsia. The radical landslide of 1906 resulted-and, unlike Labour’s in 1997, it led to years of social and democratic reform. Should we be thinking not just of “refounding Labour” but of a wider remobilisation of those radical and socialist forces once nobly united against Thatcherism, but now in despair?<sup>99</sup>

La réputation de Lord Morgan comme historien lui donne un atout majeur pour citer l’Histoire afin d’éclairer le présent. Des comparaisons de ce type, même si elles sont un peu hasardeuses, ont le mérite de donner des référents concernant des précédents. Mais il est tout aussi intéressant de constater que l’on peut utiliser les mêmes références historiques à toute autre fin. C’est le cas pour le troisième document que je souhaite évoquer à présent. Il s’agit d’un article du journaliste Roy Hattersley paru également dans *The Guardian* du lundi 10 mars 2003. Intitulé: *To save his life, Kennedy has to risk it*, l’article porte sur le leader des *Liberal Democrats* britanniques Charles Kennedy qui avait critiqué l’attitude des troupes britanniques en Irak:

There is, however, one prime ministerial parallel which Kennedy might ponder to his advantage. Last week he was accused – without much justification- of criticising our troops while they were on active service. One of his liberal predecessors, Sir Henry Campbell-Bannerman, attacked the conduct of British soldiers under fire. Lord Roberts and General Kitchener were confining Boer women and children in what came to be called concentration camps. Sir Henry claimed that the war in South Africa was being “carried on by methods of barbarism”.<sup>100</sup>

La critique de la manière dont la guerre est menée à l’étranger est un des arguments de base pour attaquer un gouvernement qui s’est lancé dans une entreprise guerrière, cela depuis au moins le 19<sup>e</sup> siècle. Le parallèle entre la guerre anglo-boer et celle en Irak est intéressant,

<sup>99</sup> Kenneth Morgan : *op.cit.*

<sup>100</sup> Roy Hattersley, <http://www.guardian.co.uk/Columnists/Column/0%2C5673%2C911092%2C00.html>

notamment dans l'avenir que la population va réserver à l'homme politique qui a le courage de critiquer la conduite de la guerre de son propre pays comme l'explique l'auteur de l'article :

The jingoistic press went wild and stated, as fact that the British people would never give power to a man who had traduced our gallant lads in khaki. Three years later Campbell-Bannerman was prime minister. I no more suggest that Mr Kennedy will find himself in No10 in 2006 than I claim that he would use such violent language about the soldiers of the Queen. But to fulfil what he believes to be his destiny, he has to behave boldly, say what he believes and gamble that his boldness, as well as his beliefs, appeal to the British people.<sup>101</sup>

Il est un fait que l'utilisation de ce genre de citation peut se décliner *ad infinitum* tant la notion de barbarie est commune et comprise par l'ensemble de l'humanité<sup>102</sup>.

Cette longue entrée en matière sur l'intérêt de l'étude d'une guerre ne vise pas à montrer que la guerre anglo-boer est d'une actualité brûlante sur le front de la diplomatie internationale du 21<sup>e</sup> siècle, ni que son étude est vitale pour la compréhension du monde actuel (quoique...). Il me paraît plus probant, au-delà de l'anecdote de la citation de Campbell-Bannerman, de montrer que l'analyse d'une guerre (en fait l'analyse d'une société en guerre) a sa place dans les études de langue anglaise au même titre que d'autres champs plus traditionnels. S'il est un fait admis que la plupart des sociétés humaines ont un rapport plus ou moins fort à la guerre (à l'exception des Inuits qui paraît-il ne la connaissent pas), l'étude de ces sociétés en temps de guerre est restée marginale pendant très longtemps. Ce désintérêt était très probablement lié au peu d'attrait que suscitait une période douloureuse pour une société ou un groupe culturel, mais également à une histoire militaire figée dans sa

---

<sup>101</sup> Roy Hattersley, *op.cit.*

<sup>102</sup> On notera à titre d'exemple la diatribe anti-Sharon faite à la Chambre des Communes par le député juif Gerald Kaufman le mardi 16 avril, 2002: « *In 1901, Henry Campbell-Bannerman asked, « When is a war not a war? » Talking about the British Government and the Boer War, his answer was, « when it is carried on by methods of barbarism. » Sharon has ordered his troops to use methods of barbarism against the Palestinians »* [www.deiryassin.org/gkaufman.html](http://www.deiryassin.org/gkaufman.html).

méthodologie qui ne prenait en compte que les fameux « traités-batailles » ou bien qui se penchait avec révérence sur les grands stratèges et ce qui faisait leur génie militaire. Fort heureusement l'Ecole des Annales a aussi fait des émules dans le domaine de l'Histoire militaire. Dans les années 1960, l'Histoire sociale et l'Histoire militaire se sont rencontrées (Marc Bloch avait déjà pavé le chemin en traitant de la première et seconde guerre mondiale dans deux ouvrages<sup>103</sup>, suivi en Angleterre par Arthur Marwick *The Deluge : British Society and the First World War*, 1965). L'idée à laquelle j'adhère totalement est qu'il ne s'agit pas d'étudier la relation d'une société (ou d'un groupe en cas de guerre civile) à la guerre, mais d'étudier plus globalement la « société EN guerre ». Cette démarche qui veut examiner toutes les composantes de la société ou du groupe, permet de prendre le moindre facteur social en compte. L'intérêt concernant un travail sur une société en guerre est que l'on va pouvoir aborder la culture dite populaire, comme je l'ai fait pour ma thèse et dans la plupart de mes articles. C'est sur cet aspect culturel que de plus en plus de travaux sont effectués actuellement comme ceux de Paul Fussel qui explore ce thème pour la première guerre mondiale (*The Great War and Modern Memory*, 1975) et pour la seconde (*Wartime. Understanding and Behavior in the Second World War*, 1989). Il explique, ce qui est maintenant communément reconnu, que la littérature juvénile victorienne et édouardienne a induit le sentiment de sacrifice chez les jeunes hommes qui partiront dans les tranchées en 1914 :

The language is that which two generations of readers had been accustomed to associate with the quiet action of personal control and Christian self-abnegation (« sacrifice »), as well as with more violent actions of aggression and defence. The tutors in this special diction had been the boys' books of George Alfred Henty; the male-romances of Rider Haggard; the poems of Robert Bridges; and especially the Arthurian poems of Tennyson and the pseudo-medieval romances of William Morris.<sup>104</sup>

---

<sup>103</sup> Marc Bloch, *Écrits de guerre, 1914-1918*, Armand Colin, 1997, et *L'Étrange défaite. Témoignage écrit en 1940*, Société des Éditions Franc-tireur, 1946.

<sup>104</sup> Paul Fussel, *The Great War in Modern Memory*, Oxford University Press, 1977, p.21.

Un autre ouvrage important, que j'évoquerai sous peu, est *Culture et Impérialisme* d'Edward W. Saïd qui met en tension les empires européens et leur culture, soulignant par-là, la pérennité de l'influence des discours sur les motivations profondes des gens. Un autre thème de recherche qui a émergé de cette rencontre entre histoire sociale et militaire est l'examen du rôle et du point de vue des femmes en temps de guerre. A ma connaissance peu de recherches ont été menées sur les femmes et la guerre anglo-boer, alors que c'est le cas pour d'autres guerres : *Men, Women and Warfare* de Martin van Creveld (2001) et Joshua Goldstein, *War and Gender* (2001). C'est un des aspects que je souhaite mettre en avant pour ma recherche future, la réflexion dans ce domaine me semble prometteuse. La troisième école de chercheurs en histoire militaire est la plus récente. Apparue dans les années 1970 avec par exemple *The Face of Battle* de John Keegan (1976), dont l'objectif est de recentrer l'analyse sur l'expérience individuelle du soldat pendant la bataille. Le but est d'essayer de cerner les motivations des soldats confrontés à des situations anxiogènes. C'est dans ce type de recherche que la psychologie a trouvé une place prépondérante, comme le montrent les travaux de Gaston Bouthoul (dont je reparlerai) ou Claude Barrois (*Psychanalyse du guerrier*, 1988). Ce domaine est vivace comme en témoignent les colloques et revues qui se succèdent sur des sujets voisins, pour ne citer que les plus récents : *War and Psychoanalysis* (numéro de la revue *Umbr(a) A Journal of the Unconscious* à paraître en 2004) ou bien *Psychological Interpretation of War*, colloque qui s'est tenu à New York en janvier 2004. Actuellement l'intérêt marqué pour l'étude des combattants se porte sur les combats des deux guerres mondiales probablement parce qu'ils sont de plus en plus rares et que le devoir de mémoire est en vogue en Europe en ce moment. Citons à titre d'exemple *La Guerre censurée Une histoire des combattants européens de 14-18* de Frédéric Rousseau (1999), les nombreux ouvrages de Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker dont *14-18 retrouver la guerre* (2000), Joanna Bourke, *An Intimate History of Killing* (2000) ou encore Niall

Ferguson *The Pity of War* (1998). En ce qui concerne la guerre anglo-boer on trouvera l'ouvrage de référence du spécialiste des soldats boers Fransjohan Pretorius, *Life on Commando during the Anglo-Boer War 1899-1902* (1999) et du côté britannique *Absent-minded Beggars Volunteers in the Boer War* de Will Bennett (1999). Des sources primaires continuent à être mises à la disposition du public par l'édition de carnets de campagne des soldats britanniques. Si je cite ces exemples, c'est pour montrer que des travaux stimulants sont faits dans le domaine des sciences humaines et de la guerre. Je considère que mon travail s'inscrit à l'interface des deux écoles que j'ai mentionnées précédemment : celle qui s'intéresse à la société en guerre et celle qui travaille sur le ressenti des combattants. Il me semble qu'il est dommageable de séparer les deux, le soldat, qu'il soit boer ou britannique, est un élément essentiel de la société en guerre et donc doit être étudié à l'aune des réactions de cette société. C'est ainsi que les échanges épistolaires entre les soldats et leurs familles restées en Grande-Bretagne sont remarquables car ils permettent de prendre la mesure des discordances entre ce que la propagande tente de faire croire et la réalité dont peuvent témoigner les soldats. C'est cette idée qui m'a incité à écrire l'article no 11 *Tommy and the Press during the Anglo-Boer War*. De même, l'analyse du lien entre le gouvernement qui met en marche la machine de guerre de son pays et sa population est vitale pour la compréhension de certains phénomènes militaires obscurs comme la défaite d'un Goliath face à un David :

Le lecteur non averti trouvera peut-être académique la discussion portant sur la nature exacte de la guerre. À la vérité, cette question est essentielle car les défaites américaine au Vietnam et soviétique en Afghanistan sont issues de l'incompréhension – et de nulle autre cause – dont elle a fait l'objet. En effet, ce ne sont pas des facteurs d'ordre matériel qui furent en cause dans ces deux conflits mais un effondrement du moral.<sup>105</sup>

---

<sup>105</sup> Martin Van Creveld, *La Transformation de la guerre*, Editions du Rocher, Collection L'Art de la Guerre, traduit de l'anglais par Jérôme Bodin, p.11.

La tendance actuelle dans laquelle je m'inscris est donc de considérer le fait de guerre comme une entité complète qui va prendre en compte à la fois les données factuelles de la société étudiée (démographie, taux de chômage, économie conditions de vie etc.), mais également les contingences humaines (sociales, culturelles, psychologiques). Je rejoins en cela Peter Browning: « *The benefit of this wider history of warfare is that it widens the scope of the subject, placing the battlefield in its broader context. Military history is an important aspect of modern history, central to the development of all modern societies. The specifics of warfare will always fascinate some. The development of warfare in history should interest all* »<sup>106</sup>. Ainsi, l'une des composantes de l'intérêt pour l'étude de la guerre au 19<sup>e</sup> siècle est, à mon avis, que les changements dans la société entraînent des changements dans les modes opératoires de la guerre. L'industrialisation est au coeur de ces changements:

*The wars of the mid nineteenth century saw major changes in both the conduct and context of war. In the early 1850s, after almost four decades of peace between the European great powers, major war seemed a thing of the past. The role of an army was as much that of maintaining internal security as it was of going to war with other countries. During those decades the infrequent wars which did take place were usually fought against lesser powers using weapons and tactics which had changed little for several generations. By the early 1870s, after two decades of occasional war between several of the great powers, war seemed a central feature of modern life. Those wars were fought using more powerful and deadly weapons, which required new tactics and strategies. They used new forms of communication. They also involved the public more directly. The societies fighting the wars were changing. They were becoming industrial, class-based and literate, materialistic, secular and nationalistic. Governments could not ignore these changes.*<sup>107</sup>

C'est en cela que je considère que la guerre anglo-boer est une guerre de transition entre les conflits d'autrefois (la guerre fut appelée *The Last of the Gentlemen's War*) et les guerres modernes qui annoncent les conflits mondiaux, si l'on fait exception de la guerre de Sécession. La citation précédente met également l'accent sur l'investissement plus important

---

<sup>106</sup> Peter Browning, *The Changing Nature of Warfare The Development of Land Warfare from 1792 to 1945*, Cambridge University Press, 2002, p.183

<sup>107</sup> Peter Browning, *op.cit*, p.91

des membres non combattants de la société dans l'effort de guerre, prenant pour exemple la société victorienne en Grande-Bretagne. La donne est différente toutefois s'il s'agit des Britanniques vivant en sécurité dans la colonie du Cap qui fut très peu touchée par la guerre ou ceux vivant en territoires boer au début du conflit et qui ont dû s'exiler ou bien sont restés sur place au risque de subir la dureté de leurs ennemis ou les affres des combats. On comprend que lorsqu'il s'agit d'analyser le point de vue britannique sur le conflit il convient de tenir compte de ces disparités géographiques. En ce qui concerne les Afrikaners, le même problème se présente si l'on examine le cas des Boers vivants dans les républiques sœurs (Transvaal et Etat Libre d'Orange), c'est-à-dire au cœur des hostilités, et ceux vivant en territoires britanniques (Natal et Colonie du Cap) et qui devaient allégeance à la Reine d'Angleterre, mais étaient sollicités par les commandos des États voisins pour se joindre à eux. Je rajouterai également ceux que les Boers considéraient comme des traîtres et qui avaient rejoint des unités mobiles britanniques afin de poursuivre d'autres Boers ou encore les couples mixtes britanniques et boers dont les enfants avaient parfois du mal à vivre la situation cornélienne qui était la leur. C'est au regard de tous ces différents points de vue que ma recherche porte sur des sociétés, des groupes multiformes et leur interaction en temps de guerre. Le travail envisagé doit être minutieux et ne peut certainement pas être exhaustif, tant une analyse de ce type est quasiment sans fin. La citation suivante illustre bien, à mon avis, la complexité d'une telle approche globalisante :

Parler de la guerre dans le contexte des sociétés dites traditionnelles, c'est parler de l'identité collective, des relations hommes-femmes, du cycle de vie, des groupes et des classes d'âge, de l'initiation, de la personne et du destin individuel, de la mort, de l'espace, de l'environnement naturel, des travaux et des jours, des ressources et des biens, mais aussi des institutions, du pouvoir, du prestige, des valeurs aussi bien éthiques qu'esthétiques, c'est opérer une plongée dans les rituels et les mythes tout autant que dans la technologie si ce n'est, à l'instar de la sociobiologie, dans les régimes alimentaires. C'est, en ce sens, reconstruire la quasi-totalité d'un univers

culturel à partir d'un point de départ pourtant marqué *a priori* du sceau de l'exception.<sup>108</sup>

Si l'auteur parle des sociétés dites « traditionnelles », il me semble que l'on peut également appliquer son constat à d'autres types de groupes, comme ceux que j'étudie.

L'un des éléments clefs de ma recherche, ainsi que je l'ai déjà exprimé, porte sur l'individu. En effet, c'est une évidence que de dire que chaque individu est unique. Si bien souvent les comportements individuels rejoignent ceux du groupe afin de fonctionner et de s'exprimer à l'unisson, c'est que des forces intérieures le poussent à agir ainsi. Les écrits qui font partie de mon corpus sont écrits par des individus et non une collectivité. De ce point de vue, partir de l'individu afin d'appréhender ensuite le groupe me semble être la démarche la plus édifiante pour ma recherche. C'est là que je m'appuie sur la psychologie sociale comme grille de lecture. A l'instar de Gérard Hoffman, je pense que cette grille est inévitable dans l'étude d'un conflit car les moteurs de la psychologie sont en permanence en action pendant une guerre (peur, jalousie, lâcheté, amour, etc.) :

S'il est un domaine où le rôle de l'influence sur les masses a été appliqué dans les faits, c'est bien celui de la guerre, où l'arme psychologique a été souvent employée à des fins militaires. D'emblée, il faut distinguer entre l'action psychologique et la guerre psychologique. La première vise à influencer son propre camp et à le protéger contre les agressions psychologiques de l'adversaire ; la seconde se propose, par tout un ensemble de moyens, de briser le moral de l'ennemi. Au passage il convient d'observer que cette distinction n'existe pas dans les pays anglo-saxons, pourtant créateurs de la dénomination de *Psychological Warfare*. En vérité, la dimension psychologique est consubstantielle à toute forme de conflit, quelle que soit l'époque.<sup>109</sup>

L'approche épistémologique qui à mon avis rend le mieux compte de tous les aspects de l'histoire militaire qui m'intéressent est la « polémologie » telle que définie par son

---

<sup>108</sup> Michel Izard, « Histoire militaire et anthropologie politique. A propos de la conquête du bassin des Volta (Afrique du L'Ouest) » in Laurent Henninger (dir.) *Histoire militaire et sciences humaines* Editions Complexe, 1999, p.44.

<sup>109</sup> Gérard Hoffman, « Psychologie sociale et histoire militaire : un couple sans histoire ? » in Laurent Henninger (dir.) *Histoire militaire et sciences humaines*, Editions Complexe, 1999 p.20.

concepteur l'historien Gaston Bouthoul, à savoir comme une « sociologie des guerres »<sup>110</sup>. Partant de l'idée que toute société comporte des tensions internes, ce dernier pose comme postulat qu'à un moment donné ces tensions entraînent un passage à l'acte de guerre des membres de la communauté : « La problématique majeure de la polémologie se situe, à notre avis, dans la recherche des facteurs qui suscitent l'agressivité collective. Dans quelles circonstances et suivant quels modèles concrets cette agressivité est-elle portée au niveau critique, celui où elle revêt un aspect sacrificiel et sacralisé à la fois, et où elle exige des hécatombes ritualisées »<sup>111</sup>. Il ajoute immédiatement qu'il faut distinguer l'agressivité individuelle de l'agressivité collective qui est un phénomène de masses, de nature strictement sociologique<sup>112</sup>. Il souligne également que si l'individu n'est pas toujours conscient d'être agressif individuellement, il l'est rarement lorsque le groupe est lui aussi agressif. De plus les causes de cette agressivité ne sont pas perceptibles par le groupe car elles résultent de tensions internes au groupe, dont la source n'est pas nécessairement identifiable ou comprise. Ce thème de l'agressivité du groupe est devenu, depuis, un champ d'étude fructueux qui permet de mieux saisir les fonctionnements internes d'un groupe. Peter Gay a écrit un remarquable ouvrage sur ce thème à l'époque victorienne, *La Culture de la haine*, dont le sous-titre est *Hypocrisies et fantasmes de la bourgeoisie de Victoria à Freud*. En écho à d'autres travaux sur ce sujet comme l'ouvrage de Roland Marx, *Jack l'éventreur ou les fantasmes victoriens* (Editions Complexe, 1987) Peter Gay, souligne que l'interrogation des gens au 19<sup>e</sup> siècle sur la nature de l'homme et sa dualité (je pense à *The Picture of Dorian Grey* d'Oscar Wilde, *The Strange Case of Doctor Jekyll and Mister Hyde* de Robert L. Stevenson et dans une moindre mesure *Dracula* de Bram Stoker) ne cesse de les obséder et

---

<sup>110</sup> Gaston Bouthoul *Traité de Polémologie Sociologie des guerres*, Bibliothèque Scientifique Payot, 1991. Voir également *Le Phénomène de guerre*, Payot, 1962. ; *Sauver la guerre*, Grasset, 1961 ; *Avoir la paix*, Grasset, 1967.

<sup>111</sup> Gaston Bouthoul, *L'Infanticide différé*, Hachette Collection Guerre et Paix, 1970, p.16

<sup>112</sup> *Ibid.*, p.17.

que parfois les avancés épistémologiques viennent à point nommé pour répondre à leurs questions existentielles :

La grande majorité des bons chrétiens du XIX<sup>e</sup> siècle était fermement convaincue que l'être humain était mauvais par nature. Pour eux, l'emprise qu'exerçaient sur l'homme les appétits, la sensualité, l'agressivité et le mensonge était incontestable. Quant aux non-croyants, ce furent les idées de Spencer et de Darwin qui leur apportèrent la preuve irréfragable – tant sur le plan philosophique que scientifique – que l'agressivité de l'homme avait un caractère aussi fondamental qu'irréductible.<sup>113</sup>

Il explique ensuite qu'il était reconnu à la fin du 19<sup>e</sup> siècle que la peur de nouveauté nourrissait la violence qui se manifestait sur des victimes expiatoires (les juifs, les Quakers, les Albigeois, les Vaudois, les Mormons et autres Arméniens)<sup>114</sup>. Le concept de bouc émissaire m'a toujours paru intéressant en résonance avec mon travail. J'ai souvent remarqué que le Boer incarnait ce rôle pour une société victorienne passablement « névrosée », si ce terme peut être appliqué à une collectivité. J'ai le sentiment que là aussi ma démonstration n'est pas tout à fait aboutie et que je peux encore explorer cette piste afin d'en rendre compte de manière plus affinée. Sur ce point Gaston Bouthoul théorise bien le mécanisme du bouc émissaire conduisant à la guerre (comme René Girard le fait dans un cadre plus général) :

A notre avis la propension pour un peuple de s'enflammer pour une guerre, ou tout au moins de l'accepter avec bonne volonté, provient essentiellement de ces équilibres démo-économiques internes. Mais pour passer aux actes, cette pression structurelle (qui n'est pas exclusivement démographique, mais résulte d'un ensemble de forces) a besoin de s'institutionnaliser doublement. Il faut tout d'abord que cette agressivité potentielle soit polarisée et canalisée contre un ennemi désigné. Rien n'est plus simple : chaque nation dispose d'un large éventail d'ennemis héréditaires, c'est-à-dire de voisins et rivaux proches ou lointains avec lesquels, à travers l'histoire, on s'est plus ou moins copieusement massacré. Chacun dispose de vieux griefs récents ou séculaires et de vieux comptes à régler que l'on peut toujours ranimer comme des tisons couvant sous la cendre. Il y a partout des frontières « chaudes » qui sont les sillons sanglants de guerres passées (...).<sup>115</sup>

---

<sup>113</sup> Peter Gay, *La Culture de la haine Hypocrisies et fantasmes de la bourgeoisie de Victoria à Freud*, traduit de l'américain par Jean-Pierre Lenôtre, Collection Civilisations et Mentalités Plon, 1997, p.9

<sup>114</sup> *Ibid.*, p.10.

<sup>115</sup> Gaston Bouthoul, *op.cit.*, pp.149-150

Pour G. Bouthoul c'est en termes psychanalytiques que la fonction du bouc émissaire prend toute sa dimension (alors que pour R. Girard, c'est plutôt l'aspect mythique et religieux qui prévaut<sup>116</sup>). En effet, il explique que c'est sur celui qui incarne le bouc émissaire pour nous que nous projetons inconsciemment nos démons intérieurs, nos mauvaises pensées et nos mauvaises actions. C'est l'ennemi qui doit ainsi assumer nos sentiments de culpabilité. « La conclusion est qu'en le détruisant ou en le chassant il emporte avec lui à la fois nos péchés et nos fautes. Par son sacrifice, nous sommes à la fois régénérés et libérés de nos responsabilités et de nos deuils »<sup>117</sup>. Il est un fait que la forme la plus forte du bouc émissaire est visible lorsque l'agressivité du groupe se tourne vers une partie de sa propre population (c'est le cas des guerres civiles). Les maux du groupe sont donc projetés sur certains éléments, ce qui selon moi, explique la haine des Afrikaners pour ceux qu'ils appellent les *Joiners*, qu'en une autre guerre on aurait appelés les « collabos » et pour lesquels la haine perdure de nos jours et se transmet de générations en générations (voir mon article no 17 '*United we Stand, Divided we Fall' La communauté afrikaner, du Grand Trek à la guerre anglo-boer 1834-1902*). L'ensemble de ma recherche va donc examiner les comportements individuels à l'aune du fonctionnement psychique humain. Les membres d'un groupe s'inscrivent dans une lignée et sont sujets à des fonctionnements archétypaux :

Des complexes et des prototypes de raisonnements représentant l'expérience des générations passées reviennent alors en mémoire. C'est à travers eux que se produit suivant des schémas éprouvés la transformation de l'agressivité diffuse en inimitié agissante. Il s'y ajoute les archétypes au sens de Jung qui constituent à la fois un système de références et de suggestions exemplaires. L'histoire met à notre disposition un immense réservoir à la fois d'archétypes et de griefs<sup>118</sup>.

Si la psychologie et la psychanalyse me paraissent des grilles importantes pour la compréhension des phénomènes à la fois individuels et collectifs, c'est que cela me semble

---

<sup>116</sup> René Girard, *Le Bouc émissaire*, Grasset, Livre de Poche, Biblio Essais, 1982.

<sup>117</sup> Gaston Bouthoul, *op.cit.*, p.133.

<sup>118</sup> Gaston Bouthoul, *op.cit.*, p.132.

avoir été l'une des préoccupations des victoriens. La femme de Robert Louis Stevenson a déclaré, après le décès de son mari, que l'idée du Docteur Jekyll et de son *alter ego* Mister Hyde était venue à son mari à la suite de la lecture d'un article sur la psychanalyse, alors émergente. Le schéma quasi identique de la quête de soi et de la compréhension (à défaut de la domination) de la « bête en soi », que l'on trouve chez Dorian Gray, me paraît révélateur des préoccupations de l'époque. Le succès de ces deux romans écrits à peu d'années d'écart et les raisons de leurs succès (alors inconscientes si j'ose dire), m'ont amené à penser que l'être et son « double monstrueux » pouvaient expliquer bien des comportements. Le Boer, colonisateur protestant comme le Britannique, pouvait se voir également comme un Janus africain, un être unique aux deux visages, le Boer servant de Mister Hyde au Dr Jekyll britannique. De même le noir incarne dans les écrits victoriens cette dualité de l'être. Il peut être l'*alter ego* du colonisateur britannique s'il est noble guerrier (voir l'examen que je fais des personnages de Curtis et d'Ignosi dans « Le sauvage blanc dans la littérature juvénile victorienne : l'eugénisme de H. Rider Haggard », (article n°22), ou même s'il est un monstre hideux et sanguinaire. C'est la dichotomie sur laquelle je me suis maintes fois penché du barbare et du civilisé. L'idée de base est celle du transfert. La pulsion belligène vient de ce que nous transférons sur un ennemi ce qui est en nous et nous déstabilise. Nous mettons ainsi un visage à notre angoisse et nous pensons la détruire en détruisant cet ennemi. C'est en cela aussi que j'apprécie fortement les travaux de Gaston Bouthoul car ce dernier montre que la guerre n'est pas, comme beaucoup le pensent, un moyen de parvenir à ses fins, mais c'est une fin en soi. C'est l'acte de tuer et de détruire qui, en fait, est un moyen collectif de parvenir à calmer les angoisses viscérales du groupe. Ainsi en parallèle d'une étude de l'individu, l'historien va également se pencher sur le groupe afin d'analyser ses différences structurelles et psychiques :

L'agressivité collective (qui obéit à d'autres lois et d'autres probabilités que l'agressivité individuelle) naît de variations et de déséquilibres structurels surtout démo-

économiques. Durables, ils suscitent dans l'inconscient des membres du groupe des réactions analogues, faites d'impressions accumulées. Ainsi la surpopulation ou au contraire la dépopulation, la disette ou l'abondance sont ressenties par tous à travers la multitude des circonstances qui en résultent dans la vie quotidienne. Il se dégage peu à peu de cette nébuleuse d'impressions accumulées, des courants de pensées, le sentiment de malaises et de besoins. Ils sont comme la résultante des impressions individuelles. Elle compose l'état d'âme dominant.<sup>119</sup>

C'est ainsi que se cristallisent petit à petit les inquiétudes du groupe qui potentialisent son agressivité latente. Le groupe inconsciemment se met à envisager la violence comme une solution. La nuit de la St Barthélemy et les Michelades sont un exemple de cette irruption quasi imprévisible de l'agressivité libérée inopinément, ou encore les inquiétudes des populations européennes des années 1920 qui se tournent à nouveau vers la violence (anti-juive cette fois) comme remède à leurs maux. Il résulte de ce type d'approche que la guerre joue un rôle prépondérant au sein des sociétés, et explique la récurrence de ses apparitions, ainsi que l'impossibilité structurelle et fondamentale à l'annihiler. Georges Bataille expliquait qu'elle était inhérente à l'être humain et qu'il fallait composer avec. Il l'appelait la « part maudite de l'être humain »<sup>120</sup>.

Je souhaite dans les années à venir, orienter ma recherche aussi bien dans le domaine de la guerre, que dans celui de la « racialisation » de l'être, mais aussi dans le domaine religieux vers un type d'étude qui prend en compte les comportements et les motivations des individus au sein d'un groupe. L'analyse de la violence, de l'agressivité, des pulsions de meurtre, des peurs (j'exploiterai certainement plus avant les travaux de Delumeau) et des réactions à ces comportements, le pacifisme par exemple, me stimule intellectuellement et m'incite à emprunter cette voie. Dans l'introduction à ce dossier j'ai mentionné les questions qui sont le moteur de ma recherche, l'une d'elles était de savoir comment un groupe peut basculer dans un comportement « que la morale réprouve », se précipitant dans une guerre ou bien instaurant

---

<sup>119</sup> Gaston Bouthoul, *op.cit.*, p.141.

<sup>120</sup> Georges Bataille, *La Part maudite*, Editions de Minuit, 1967.

un régime tel que celui de l'apartheid. Mes travaux à venir me permettront peut-être de trouver une réponse à cette question, mais l'une des réponses réside certainement dans cette citation de Gaston Bouthoul :

Les guerres produisent leurs effets dans plusieurs domaines à la fois, notamment sur les plans ethnique, économique, politique et psychologique. Mais aucun de ceux-là ne présente la constance et la spécificité de l'homicide organisé. Car, au point de vue aussi bien politique que moral, religieux, juridique et psychologique, le critère du passage de la paix à la guerre, c'est la licéité de l'homicide<sup>121</sup>.

Cette notion de la « licéité de l'homicide » est, j'en suis convaincu, au cœur de ma problématique. Comment un homme peut-il supporter d'en tuer un autre ? Comment peut-il sublimer cette mort ? Comment la propagande de son pays va-t-elle banaliser cette mort ? Comment ce soldat peut-il continuer son activité guerrière, tout en étant en accord avec ses valeurs sociales et/ou ses principes religieux ? Voilà une réflexion stimulante pour l'avenir. L'approche polémologique de mon corpus se veut une approche scientifique, si l'on admet qu'une telle chose est possible dans le domaine des « sciences humaines ». La méthode employée va consister à étudier les facteurs, la genèse, la maturation et l'explosion des conflits armés, mais également d'examiner ces facteurs, les décrire, les comparer et en rendre compte. Ce travail s'inscrit bien entendu aussi dans l'histoire des mentalités qui permet, à mon avis, d'examiner une époque en profondeur, car sans cela, l'essentiel ne serait pas perçu :

L'importance des mentalités concerne surtout la motivation des guerres. Chaque époque et chaque civilisation croient à certains motifs qui, eux seuls, rendent la guerre juste, respectable ou acceptable. Ceux qui de nos jours sourient de pitié en évoquant les hommes qui se sont massacrés pour une phrase de Saint Augustin ou de Mahomet, sont prêts à mourir pour une phrase de Marx, de Jefferson ou de Mao Tsé-Toung.<sup>122</sup>

Mais l'analyse des motivations profondes et inconscientes de la guerre doit aussi être complétée par une analyse de l'attrait que revêt la guerre dans l'imaginaire collectif d'une

---

<sup>121</sup> Gaston Bouthoul, *op.cit.*, p.29.

<sup>122</sup> *Ibid.*, p.19.

génération donnée au sein d'un groupe donné. Appréhender la guerre ne se fait pas de la même manière selon la tranche d'âge à laquelle on appartient, d'où mon désir de poursuivre ma recherche sur la manipulation des jeunes victoriens. Les guerres de « papa » ou celles de « grand papa » ne sont pas celles que l'on imagine. C'est en substance ce que disait l'historien américain George L. Mosse lorsqu'il écrivait à propos de la première guerre mondiale :

Par le mythe qui l'auréolait, la guerre fut sacralisée mais, en même temps, elle fit l'objet d'une entreprise de banalisation qui l'associait aux problèmes de la vie quotidienne, au théâtre populaire, au tourisme des champs de batailles. On put la déformer et la manipuler à volonté. Si les anciens combattants regrettèrent ce phénomène, les plus jeunes y furent particulièrement sensibles. Néanmoins, la banalisation de la guerre eut moins d'effets sur la religion civique du nationalisme que sa sacralisation.<sup>123</sup>

La guerre est sacralisée, elle est manipulée, adaptée et se conçoit comme un projet de société car la guerre, dans beaucoup de sociétés, est fondatrice d'identité, comme le souligne Pierre Chuvin :

Le groupe qui se considère engagé dans un combat solidaire pour sa survie se soude, prend conscience d'intérêts communs, de valeurs communes. Ou bien il se disloque sous la poussée d'un autre groupe plus sûr de son « droit », mieux uni. Aussi les peuples en quête d'épopée nationale choisissent-ils presque toujours pour thème une guerre ou des épreuves terribles mais dont l'issue triomphale explique la gloire présente de la nation et si possible justifie par les souvenirs d'un passé lointain le choix de ses amis et de ses ennemis.<sup>124</sup>

La valeur fédératrice de la guerre au sein d'un groupe est étudiée depuis longtemps. La cohésion du groupe tient à sa capacité à adhérer à une union sacrée, quelles que soient les divergences, les pacifistes sont alors considérés comme des traîtres ainsi qu'en ont témoigné les débordements verbaux excessifs de certains Américains au début de la guerre contre l'Irak, désireux de museler toute force qui s'opposerait à la guerre. Si le phénomène est classique il n'est pas nouveau et l'anniversaire de la guerre de Crimée a été l'occasion de

---

<sup>123</sup> George L. Mosse, *De la Grande Guerre au totalitarisme La brutalisation des sociétés européennes*, traduit de l'américain par Edith Magyar Hachette, 1999, p.12

<sup>124</sup> Pierre Chuvin, « Les Héros maudits de Troie » in no Spécial de *L'Histoire* intitulé *Les Hommes et la guerre Héroïsme et barbarie*, n°267 juillet/août 2002, p.20.

redécouvrir le propos de Richard Cobden qui écrivait sept ans après la fin de la guerre: « *I was so convinced of the utter uselessness of raising one's voice in opposition to a war when it has once begun, that I made up my mind that, so long as I was in political life, should a war again break out between England and a great Power, I would never open my mouth upon the subject from the time the first gun was fired until the peace was made* »<sup>125</sup>. Il est donc intéressant de mesurer l'intensité des réactions d'un groupe face à ce qui se démarque de la majorité belliciste. La virulence de certaines réactions face aux pacifistes au début de la guerre en Irak, n'a pas manqué d'évoquer pour moi les déboires des pacifistes britanniques face au *jingoism* dominateur de la société britannique pendant la guerre anglo-boer. C'est aussi l'une des pistes que je souhaite poursuivre au travers de la résistance des Églises (non-conformistes) et des Quakers en particulier (j'aborderai ceci de manière un peu plus approfondie dans la section suivante du présent dossier). Mais si l'on parle d'une guerre fondatrice d'identité et de cohésion sociale et qui détourne la population du marasme, souvent économique, dans lequel elle se trouve (comme ce fut le cas pour la guerre des Malouines en 1982), il faut également faire état de l'aspect culturel de la société qui se précipite avec enthousiasme ou pas dans la guerre, car la guerre participe à la définition d'une époque. C'est dans cet esprit que j'ai essayé de travailler sur la culture dite populaire afin de mieux appréhender la notion de guerre. Je n'ai pas terminé cette recherche et pense pouvoir faire quelques découvertes nouvelles en termes de corpus. Si j'ai volontairement laissé la presse britannique de côté c'est essentiellement dû au fait que mon corpus était déjà tellement vaste lors de la rédaction de ma thèse, que l'analyse de journaux m'a paru être une recherche de doctorat à elle toute seule. J'envisage toutefois sur une plus petite échelle de travailler par exemple sur les 6 volumes que le *Times* a publiés sur, le conflit après la guerre. Ces volumes sont en fait une réécriture de la guerre (avec un peu de recul par rapport aux événements) et

---

<sup>125</sup> Cité par Geoffrey Wheatcroft, "How Generals help the Pacifists", *The New Statesman*, 10 mai 1999.

ne fonctionnent pas sur le même mode que l'analyse des articles publiés quotidiennement pendant un conflit, comme l'a fait Michael Parsons pour une autre guerre<sup>126</sup>. Mais le projet le plus important pour moi dans le domaine de l'analyse de la guerre est certainement celui que je souhaite mener à bien autour du cadre conceptuel dans lequel les victoriens ont formalisé leur acception du terme guerre. Comment les penseurs victoriens ont-ils codifié leur représentation de la guerre ? (Le numéro des *Cahiers victoriens et édouardiens* que je vais coordonner en 2007 sur les représentations victoriennes de la guerre sera l'occasion pour moi de faire le point sur ce thème), Comment la pensée sur ce sujet a-t-elle été influencée par les Églises et les avancées scientifiques ? Est-ce que l'on trouve des traces de cette (ces) pensée(s) dans la culture populaire ? Voilà un chantier à mon avis fécond, pour lequel je désire m'investir à l'avenir. En guise de conclusion sur cette partie, je veux évoquer l'état de la recherche actuelle dans ce domaine. Si l'on considère que l'organisation de colloques dans un domaine est signe de vitalité, alors je pense que l'histoire culturelle des guerres l'est effectivement. Un exemple parmi d'autres est le colloque *Barbarisation et humanisation de la guerre* organisé à Lyon par l'ENS LSH les 14 et 15 mars 2003. Les membres de ce colloque se sont penchés sur les liens depuis le Moyen-Age entre une conscience accrue de la barbarisation croissante des conflits d'un côté et des tentatives pour humaniser la guerre de l'autre. Ils ont également essayé de définir divers concepts du 16<sup>e</sup> et 17<sup>e</sup> siècle concernant la guerre (droit des gens, définitions de la barbarie, lois de la guerre et de la paix universelle etc.), mais également de voir : « (...) si la barbarisation qui fait florès au fil du long XIX<sup>e</sup> siècle et du bref XX<sup>e</sup> siècle jusqu'aux derniers conflits en ex-Yougoslavie ou en Afrique, n'est pas, plutôt que l'origine et la justification, le pendant d'une tentative toujours plus forte de fixer les règles à la destruction et au droit de donner la mort que s'arrogent les États en

---

<sup>126</sup> Michael Parsons, « Le *Times* et la guerre des Malouines- aspects du discours de la guerre », <http://www.univ-pau.fr/~parsons/thes-som.html>

guerre »<sup>127</sup>. Autre exemple, du 7 au 10 avril 2004 les *American Popular Culture Associations* ont proposé un colloque sur *Public and Private Representations of War, the Ironic Gap in Between* ; St Catherine College a organisé un colloque à Oxford du 24 au 26 juillet 2003 sur le thème *War and the Virtual War : the challenges to communities* dont le but était le suivant : « *to provide a challenging forum for the examination and evaluation of the nature, purpose and experience of war, and its impacts on all aspects of communities across the world* »<sup>128</sup>. Quant à l'Université d'Ottawa, et plus particulièrement son département de sociologie et d'anthropologie, elle a porté son attention sur le lien entre le corps humain et le contexte de guerre : *The Body at war : somatic cartographies of western warfare in the nineteenth and twentieth centuries* les 25 et 26 juin 2004. Il y en a d'autres dont il serait fastidieux de dresser ici la liste, mais, en tout état de cause, je pense pouvoir dire que le colloque que j'organise à Montpellier (*Les discours religieux et la guerre dans le monde britannique* du 25 au 27 novembre 2004) et celui d'Aix (*Les sermons de guerre*, 17 au 19 novembre 2005) participent de ce champ d'étude.

Le corollaire à la guerre dans la période victorienne est bien entendu l'Empire. Les deux termes de guerre et d'Empire sont concomitants et il est difficile d'examiner l'un en laissant l'autre de côté. A la fin de la guerre anglo-boer, Kipling, qui avait abreuvé le public de ses vers tout au long du conflit, ponctuait la fin des hostilités d'un poème très critique à l'égard de la manière dont la guerre avait été menée. Les derniers vers de *The Lesson*, furent souvent repris à titre d'illustration de ce que ce conflit avait été chèrement payé par la Grande-Bretagne et que l'avertissement de Kipling aurait dû être écouté, mais en fait ne le fut pas :

*Then let us develop this marvellous asset which we alone command,  
And which, it may subsequently transpire, will be worth as much as the Rand.*

---

<sup>127</sup> <http://www.ens-lsh.fr/recherche/colloque/barbar.htm>

<sup>128</sup> [http://doc-iep.univ-lyon2.fr/wwi/article.php3?id\\_article=187](http://doc-iep.univ-lyon2.fr/wwi/article.php3?id_article=187)

*Let us approach this pivotal fact in a humble yet hopeful mood-  
We have had no end of a lesson. It will do us no end of good!*

*It was our fault, and our very great fault – and now we must turn it to use.  
We have forty million reasons for failure, but not a single excuse.  
So the more we work and the less we talk the better results we shall get.  
We have had an Imperial Lesson. It may make us an Empire yet!*

On le sait, le vœu de Kipling ne se réalisa pas, bien au contraire, le 20e siècle vit l'Empire couler sous les vagues que Britannia avait gouvernées pendant longtemps. Les historiens n'en continuèrent pas moins de s'intéresser à l'Empire, mais de manière différente, au fur et à mesure que le processus de décolonisation amorcé avec l'indépendance indienne prenait place. Les années 1960 virent un revirement de point de vue autour de l'idée que l'Empire n'était pas une panacée et qu'il n'avait pas apporté que des bienfaits. L'emphase était mise par les historiens britanniques sur une révision de la politique britannique à l'égard de l'Empire, en portant notamment un regard plus critique sur cette dernière, et en insistant tout particulièrement sur la colonisation et sur l'émergence du Commonwealth. Depuis la plupart des historiens ne se sont plus intéressés à la politique impérialiste de la Grande-Bretagne. A présent, l'accent est mis sur les populations qui ont subi l'impérialisme européen et les résultats que cela a entraînés pour la société. La littérature a donné l'exemple avec les écrivains des anciennes colonies qui ont réagi, avec tout un courant littéraire dit « postcolonial » et qui à divers niveaux a évoqué les suites de la décolonisation et de la quête d'identité de ces peuples. Des ouvrages tels que *The Empire Writes back*<sup>129</sup> (1989) ou encore celui d'Edward. W. Saïd *Culture and Imperialism*<sup>130</sup> (1993) ont imprimé une vision moins euro-centrée et ont influencé nombre de domaines dont celui de l'histoire de l'Empire. Pour les historiens de l'Empire, l'important était de ne pas paraître cautionner la vision d'un

---

<sup>129</sup> Bill Ashcroft, Gareth Griffiths, Helen Tiffin, *The Empire Writes Back. Theory and Practice in Post-colonial Literatures*, Routledge, 1989.

<sup>130</sup> Edward. W. Saïd , *Culture and Imperialism*, New York, Knopf/Random House, 1993.

Empire sans défaut, totalement bénéfique pour les populations concernées. De là une vision négative a émergé, mettant en avant les méfaits de l'Empire. A présent la question qui se pose souvent est de savoir à quel point l'impérialisme a influé durablement sur la vie des gens qui le subissaient, particulièrement en Asie et en Afrique. C'est par exemple ce que se propose d'examiner le colloque *Critical Perspectives on Empire and Imperialism : Past and Present* organisé par le département d'histoire de l'Université d'Exeter les 24 et 25 septembre 2004.

Un extrait de l'appel à communication donne une idée de ce dont il s'agit :

In the academic world, the last two decades or so have seen a shift in focus from a rather narrow concentration on economics and politics towards approaches that include all aspects of social life, particularly those of culture and identity. This has added to a more complex understanding of the historical and present relations between metropolises and (former) colonies, and has particularly shed new light on movements of resistance and opposition to empire and imperialism.<sup>131</sup>

Une autre tendance actuelle autour de ce champ d'étude émane du désir de réinscrire l'impérialisme britannique dans une analyse de la société britannique dans son ensemble. Si les considérations d'ordre économique sont intéressantes (elles vont jusqu'à dire que l'Empire ne fut pas une « bonne affaire commerciale »<sup>132</sup>), je me suis plus intéressé à d'autres aspects de ce courant d'historiens de l'Empire. Les travaux les plus cités dans ce domaine me sont familiers : ce sont ceux de la collection *Studies in Imperialism* publiée par l'Université de Manchester sous la houlette de John M. MacKenzie. Je travaille régulièrement depuis le début de ma thèse de doctorat sur certains des 25 livres de la série comme : *Imperialism and Popular Culture* ; *Popular Imperialism and the Military, 1850-1950* ; *Imperialism and Juvenile Literature* ; *Propaganda and Empire* ; *Empire and Sexuality* ; *'At Duty's Call' A study in Obsolete Patriotism* ; *Images of the Army The Military in British Art, 1815-1914* etc.<sup>133</sup>. L'un des récents ouvrages de la collection est de prime importance pour moi car il traite de la

---

<sup>131</sup> Call for Papers <http://hsozkult.geschichte.hu-berlin.de/termine/id=2789>

<sup>132</sup> Voir Lance E. Davis, Robert A. Huttenback, *Mammon and the Pursuit of Empire: The Political Economy of British Imperialism*, Cambridge University Press, 1986.

<sup>133</sup> Pour la liste complète voir ma bibliographie.

guerre anglo-boer et des nouvelles perspectives la concernant : *The South African War Reappraised* publié en 2000 (dont il sera à nouveau question dans la section V du présent dossier de synthèse). Il me paraît opportun de mentionner que le responsable de cet ouvrage collectif est Donal Lowry de Oxford Brooks University, et que j'ai l'honneur de le recevoir en tant que communicant à mon colloque sur *Les discours religieux et la guerre dans le monde britannique* en novembre à Montpellier lors duquel il parlera de « 'Rendering Unto Caesar?' Catholics in Britain and Ireland and the South African war ». Je souhaite, à cette occasion établir des jalons pour de futures collaborations, avec lui ainsi qu'avec d'autres intervenants, cela va sans dire.

Ce courant d'un impérialisme « populaire » auquel j'adhère veut montrer que l'Empire ne fut pas qu'un mouvement élitiste, qui fournissait un terrain de sport pour les aristocrates, et un terrain de profit pour la *middle class*, mais que toutes les couches de la société étaient partie prenante à bien des titres. C'est en cela que j'apprécie les travaux de Bernard Porter, Professeur émérite de l'Université de Newcastle que j'ai eu le plaisir de rencontrer lors d'un colloque à Paris en janvier 2004, car lui aussi travaille sur l'aspect culturel de l'Empire, comme le souligne le sous-titre de son dernier ouvrage à paraître : *The Absent-Minded Imperialists. Empire, Society & Culture in Britain* (Oxford University Press 2004)<sup>134</sup>. Son approche est très enrichissante pour moi car sa très grande connaissance du corpus de l'Empire lui permet d'avoir une vision globale de la relation de la société britannique à son empire. Il met efficacement en perspective comment s'inscrit la propagande dans le paysage social britannique de la fin du 19<sup>e</sup> siècle :

Hence the deluge of Imperial propaganda that was directed at the population at large in this period; which has been taken as proof of the extent and depth of imperial feeling among that population, on the grounds that it must have been overwhelmed by it, but

---

<sup>134</sup> On peut également consulter d'autres ouvrages de lui : *The Lion's Share : Short History of British Imperialism 1850-1995* (régulièrement réédité chez Longman depuis 1984, la dernière en date est pour 2004) et *Britannia's Burden*, Oxford University Press 1994.

could also of course be taken to indicate the opposite: if the people were so soundly imperially, why bother to propagandise them so much<sup>135</sup>.

De même Edward W. Saïd m'a également beaucoup apporté par sa vision « décentrée » de l'Empire (il se définit comme « arabe chrétien protestant » qui appartient « aux deux côtés de la fracture impériale »<sup>136</sup>), mais également parce qu'il met fortement l'accent sur ce qui est pour lui un oubli de la part des historiens de l'Empire, à savoir les liens solides qu'il faut établir entre l'impérialisme et la culture des protagonistes de cette histoire et notamment le roman :

Puisque ce livre porte exclusivement sur les empires occidentaux modernes des XIXe et XXe siècles, j'y suis surtout attentif à une forme culturelle : le roman. J'estime que ce genre littéraire a joué un rôle immense dans la constitution des attitudes, des références et des expériences impériales. Non que seul le roman ait compté, mais je vois en lui l'objet esthétique dont le lien aux sociétés expansionnistes britannique et française est particulièrement intéressant à étudier. Le prototype du roman réaliste est *Robinson Crusoe* : s'il campe un Européen qui se taille une lointaine seigneurie sur une île non européenne, ce n'est sûrement pas par hasard.<sup>137</sup>

Sa vision du monde me paraît pertinente lorsqu'il écrit : « les nations elles-mêmes *sont* des narrations. Le pouvoir de raconter ou d'empêcher d'autres récits de prendre forme et d'apparaître est de la plus haute importance pour la culture comme pour l'impérialisme, et constitue l'un des grands liens entre les deux »<sup>138</sup>. Son propos est de montrer comment la culture en vient à être associée, sur un ton souvent belliqueux, à la nation. Elle est le support qui va marquer les différences et qui va véhiculer stéréotypes et idées reçues. Sa méthode de travail, que j'ai essayé d'appliquer à d'autres supports que le roman, me semble efficace :

Ma méthode consiste à se concentrer autant que possible sur des œuvres individuelles ; à les lire d'abord comme de grands produits de l'imagination créatrice ou théorique ; puis à montrer en quoi elles participent de la relation entre culture et impérialisme. Je ne crois pas que les auteurs soient mécaniquement déterminés par l'idéologie, l'appartenance de classe ou l'évolution économique. Mais ils sont ancrés en profondeur

---

<sup>135</sup> Bernard Porter, *Empire? What Empire? Imperialism and British National Identity*, National Europe Centre Paper no 46, Australian National University 5 November 2002. p.14 [www.anu.edu.au/NEC/porter1.pdf](http://www.anu.edu.au/NEC/porter1.pdf)

<sup>136</sup> Edward W. Saïd, *op. cit.*, p.31.

<sup>137</sup> *Ibid.*, p.13.

<sup>138</sup> *Ibid.*

dans l'histoire de leur société, ils façonnent cette histoire et sont modelés par elle, ainsi que par leur vécu social, à divers degrés. La culture et ses formes esthétiques viennent de l'expérience historique – c'est d'ailleurs l'un des thèmes principaux de ce livre.<sup>139</sup>

E.W. Saïd montre, de manière convaincante, qu'une société est profondément ancrée dans sa culture et que cette culture est elle-même en phase avec l'histoire et le contexte dans lequel cette société évolue. Le sujet de l'histoire peut donc devenir, intentionnellement ou non, un reflet de cette histoire et du comportement des protagonistes. C'est sous cet angle que la culture doit être examinée :

Conrad est si conscient de situer le récit de Marlow au sein d'un moment narratif qu'il nous permet en même temps de prendre conscience que l'impérialisme, bien loin d'englober sa propre histoire, est circonscrit par une histoire plus large, qui se trouve juste à l'extérieur du cercle étroit où se serrent les Européens sur le pont du *Nellie*. Or nul ne semblait encore habiter cet espace, que Conrad a donc laissé vide.<sup>140</sup>

Certaines autres recherches me semblent également stimulantes car elles participent de cette réflexion sur l'Empire, mais elles osent aussi une comparaison avec l'actualité. Niall Ferguson, qui est l'un des historiens de l'Empire les plus en vue en ce moment, explique que selon lui il y a deux types de recherches actuellement sur ce sujet : les historiens qui mettent en avant les conséquences négatives de l'impérialisme pour les colonisés et ceux qui mettent en avant les conséquences négatives pour les colonisateurs<sup>141</sup>. Il souligne par-là que les notions d'Empire et d'Impérialisme ne sont pas des termes faciles à manier et que divers types d'idéologies s'affrontent autour de ces notions. J'ajouterai que cela rend cette recherche passionnante de par les débats qu'elle suscite. Je parlais de courage aussi de sa part car il n'hésite pas à mettre le débat en perspective et à essayer une entreprise bien difficile, qui est de savoir si l'on peut tirer des leçons de cette période coloniale pour avoir une grille de lecture applicable à l'actualité. Il cite un discours du Premier Ministre britannique, Tony Blair à la

---

<sup>139</sup> *Ibid* p.25.

<sup>140</sup> *Ibid*. p.63.

<sup>141</sup> Niall Ferguson, *Empire How Britain Made the Modern World* Penguin Books, 2004 p.XVII.

suite des attentats du 11 septembre 2001 et constate qu'il y a des ressemblances entre la rhétorique qu'il emploie et celle d'un de ses prédécesseurs, Gladstone, afin d'éradiquer les « mauvais gouvernements » au 19<sup>e</sup> siècle :

Nor do the resemblances end there. When the British went to war against the dervishes in the Sudan in the 1880s and 1890s, they had no doubt that they were bringing 'justice' to a rogue regime. The Mahdi was in many ways a Victorian Osama bin Laden, a renegade Islamic fundamentalist whose murder of General Gordon was '9/11' in miniature. The battle of Omdurman was the prototype for the kinds of war the US has been fighting since 1990, against Iraq, against Serbia, against the Taliban. Just as the US Air Force bombed Serbia in 1999 in the name of 'human rights', so the Royal Navy conducted raids on the West African coast in the 1840s and even threatened Brazil with war as part of the campaign to end slave trade. And when Mr Blair justifies intervention against 'bad' regimes by promising aid and investment in return, he is unconsciously echoing the Gladstonian Liberals, who rationalized their military occupation of Egypt in 1881 in much the same way. Even the widespread feminist disdain for the Taliban regime's treatment of women recalls the way the British administration in India strove to stamp out the customs of 'sati' and female infanticide.<sup>142</sup>

Gageons que la recherche sur la guerre et sur l'impérialisme a encore de beaux jours devant elle.

---

<sup>142</sup> *Ibid.*, p.374-375.

**Partie IV : Dieu et Darwin,  
l'Afrique du Sud un terrain idéologique...**

On se souvient que Freud, dans un texte de 1917, a mis en avant l'idée selon laquelle le darwinisme était l'un des trois grands traumatismes vécu par l'homme, au même titre que la révolution copernicienne et la révolution psychanalytique. Avec Copernic, l'homme est invité à se débarrasser de son héliocentrisme ; avec Darwin il perd son statut de création divine immuable, mais devient une espèce comme bien d'autres et à ce titre il peut disparaître ; enfin avec Freud, il découvre qu'il est agi par une force dont il ne soupçonne même pas l'existence, son inconscient, et n'est donc pas maître de son destin. Cette révolution darwinienne est en effet le cataclysme épistémologique qui secoua les fondements sur lesquels les sociétés du 19<sup>e</sup> siècle reposaient. Des siècles de certitudes volèrent en éclats, au point qu'aujourd'hui encore, certains n'admettent pas la validité des théories de l'évolution de Charles Darwin. Les résistances les plus vives furent imputables au conservatisme de certains intellectuels, et bien entendu aux sphères religieuses. Il est un fait que balayer des siècles de convictions rassurantes sur l'origine de l'homme comme créature créée et protégée par un dieu omniscient et omnipotent, par la simple publication d'un ouvrage, avait de quoi susciter de vives réactions. Peter Gay souligne à quel point la période postérieure à la publication de l'ouvrage de Darwin *Les Origines de l'espèce au moyen de la sélection naturelle* (1859) fut source d'angoisse et d'agressivité. Il explique que les victoriens avaient du mal à comprendre leur époque et que l'avenir était une chose difficile à se représenter. Ils s'engagèrent donc dans des débats interminables et stériles car dominés par l'émotion plus que par la réflexion. Les polémiques furent vives :

L'un des débats les plus significatifs de l'époque consista à déterminer si le bellicisme, qui se voyait légitimé par l'un ou par l'autre des arguments en présence, était véritablement nécessaire ou simplement justifiable. Les écrits polémiques, tout spécialement dans le domaine sensible de la religion, eurent largement recours à des titres traduisant l'agressivité la plus extrême. C'est ainsi qu'Andrew Dikson White intitula son essai sans concession *Histoire de la guerre entre la religion et la science*, et John William Draper, le sien, *Histoire du conflit opposant la religion et la science*. Lors

du XIXe siècle, les plus enragés des polémistes, que le débat porta sur le problème de la religion ou sur d'autres points de désaccord, s'accordèrent le droit de traiter leurs adversaires avec la plus extrême sévérité.<sup>143</sup>

Il semble donc que le débat entre les tenants des théories de l'évolution et ceux qui préféraient se référer à la religion ait fait rage. Mon propos n'est pas de faire état de ce débat en Grande-Bretagne et à plus forte raison en Afrique du Sud, mais d'examiner les incidences de la réflexion sur la place du religieux dans la vie des hommes et la promotion des théories de l'évolution et de ses conséquences (darwinisme sociale), sur les représentations de l'Afrique du Sud et de ses habitants. Il ne s'agit donc pas ici d'analyser les oppositions entre « Dieu » et « Darwin » sur le terrain idéologique dans un contexte colonial, mais plutôt d'essayer de voir pourquoi les différentes personnes qui s'expriment emploient l'une ou l'autre (ou les deux) grilles de lecture du monde. Cette analyse va porter essentiellement sur le fondement de ma recherche, à savoir un contexte d'oppositions fortes entre les êtres humains. J'entends par là mettre en avant le fait que ce qui m'intéresse dans ces deux sphères du religieux et du scientifique réside dans les actions individuelles en contexte belligène (soit de guerre, comme la guerre anglo-boer, soit de conflit qui s'apparente plus à une guerre civile comme ce fut le cas pendant l'apartheid).

Ma démarche à l'égard du fait religieux est partie du constat qu'il s'agissait d'un aspect de ma thèse que j'avais négligé plus ou moins consciemment. Peut-être par timidité intellectuelle, par peur d'investir un champ parfois mal perçu en France depuis l'apparition d'une laïcité forte, ou par manque de temps et d'espace, j'avais occulté ce qui s'est depuis avéré non seulement indispensable à la bonne compréhension du fonctionnement des sociétés sud-africaines, mais encore très enrichissant et stimulant à titre personnel. Faire fi de l'importance de la religion en Afrique du Sud me paraît être une hérésie (si j'ose dire) et une

---

<sup>143</sup> Peter Gray, *op.cit.* p.44.

fraude intellectuelle dont le résultat ne peut-être qu'une méconnaissance des tensions qui agitent les sud-africains depuis l'arrivée des premiers colons. Si l'on prend l'exemple de la guerre anglo-boer, force est de constater que l'on est face à la confrontation de deux peuples protestants (anglicans et réformés), et qu'à ce titre, leur opposition induit nécessairement des problématiques théologiques. En ce qui concerne mon travail sur la période de l'apartheid, nul n'a besoin d'une grande connaissance du pays pour savoir que la *Nedertuitse Gereformeerde Kerk* (NGK) a été très proche du gouvernement (D.F.Malan, élu à la tête de l'État en 1948 et instaurateur de l'apartheid était un ancien pasteur de la NGK), jusqu'en 1994. De plus j'ai constaté à plusieurs reprises que des personnes travaillant ou écrivant sur l'Afrique du Sud se contentaient d'approximations ou avaient recours à des simplifications parfois grossières lorsqu'elles évoquaient le «calvinisme afrikaner» et l'utilisation de l'ancien testament par les Afrikaners comme «vision du monde». Il m'est apparu qu'à l'interface du théologique et de l'historique, un civilisationniste de la sphère britannique pouvait certainement contribuer à apporter quelques éclaircissements.

Dans son ouvrage sur le religieux (*Le Feu sacré, fonction du religieux*, Fayard, 2003) Régis Debray prend symboliquement à partie le grand théoricien militaire Carl Von Clausewitz en soulignant que ce dernier n'a pas pris en compte le religieux dans toute sa théorie sur l'art de la guerre. En parlant de lui, R. Debray écrit : « Il ne pouvait s'imaginer que la guerre redevienne ce qu'elle n'a cessé d'être que pendant un bref intervalle : *la continuation de la théologie par d'autres moyens* <sup>144</sup>». Cette phrase provocatrice (en fait un détournement de la célèbre phrase de Clausewitz qui est que la guerre est la continuation de la *politique* par d'autres moyens) vise à illustrer l'idée selon laquelle les conflits et les religions selon R. Debray font bon ménage et ce depuis la nuit des temps. Il va toutefois nuancer son propos en situant la véritable fonction du religieux dans la guerre :

---

<sup>144</sup> Régis Debray, *Le Feu sacré, fonction du religieux*, Fayard, 2003, p.107.

L'imbrication du divin et du sanglant ne date pas d'hier, et même si une théologie de l'éminence est grosse d'une politique de prépotence, rien ne sert d'incriminer l'Absolu comme criminel de guerre. Ce sont les hommes qui font la guerre des dieux. Si les cultes monothéistes ont pu alimenter ici et là le feu sacré, aucune religion en particulier ne l'a inventé. Et l'athéisme militant n'a jamais été synonyme de paix. Osons-nous l'avouer : la « barbarie » tient à la nature même, celle de l'*Homo religiosus*, animal dénaturé, affligé de ce mal incurable qui porte le nom euphorisant de culture.<sup>145</sup>

L'*Homo religiosus* peut donc devenir *Homo furiosus* et porter la destruction au nom de Dieu qui pourtant prône de s'aimer les uns les autres. Le paradoxe n'a pas manqué d'être relevé, d'autant que l'histoire n'est pas récente. A l'instar de Régis Debray, Georges Minois fait ce même rappel qui pourtant devrait constituer un truisme, et qui, pour cette raison, est fort révélateur du fonctionnement du psychisme humain apte à réduire les responsabilités et accuser d'une manière très vague la « Religion » :

Ce que les théologiens, la hiérarchie, les fidèles de l'Église comprennent de plus en plus, à des rythmes différents, c'est qu'il n'y a pas de politique chrétienne, pas d'économie chrétienne, pas de guerres chrétiennes. Il y a des chrétiens qui font de la politique, de l'économie ou la guerre. Ce retour à l'individu est fondamental et indispensable. C'est le retour à l'esprit authentique du christianisme. Ce ne sont pas les idées ou les nations qui s'affrontent, ce sont des hommes, animés par des idées, des idéologies, des imaginations, c'est-à-dire des illusions. Ce n'est pas au niveau des institutions et des textes que se situe la guerre ou la paix, car ces institutions et ces textes dépendent entièrement des hommes qui les appliquent ; « C'est dans le cœur des hommes que naissent les guerres », disait Paul VI.<sup>146</sup>

Si j'ai tenu à inclure cette citation, en dépit de sa nature redondante par rapport à la précédente, c'est parce qu'elle met l'accent sur l'individu, de la même manière que j'essaie de le faire dans ma recherche. Georges Brassens nous rappelait en son temps qu'on pouvait effectivement mourir pour des idées, mais qu'il fallait que ce soit de « mort lente », soulignant ainsi que ce ne sont pas les idées qui tuent, mais les hommes qui se revendiquent d'elles. Travailler sur le religieux et la guerre n'est pas travailler sur une guerre que l'on pourrait définir comme « religieuse », voire « sainte », ou bien qui pourrait être « juste » ou

---

<sup>145</sup> *Ibid.*, p.93.

<sup>146</sup> Georges Minois, *L'Église et la guerre De la Bible à l'ère atomique*, Fayard, 1994, p.463-464.

« injuste », c'est évaluer comment l'homme (et sa société) perçoit, nomme et de fait justifie la guerre qu'il entreprend. Je reviens ainsi par ce biais à l'examen de l'individu dans son fonctionnement psychologique. Toutes les guerres qui sont dites « religieuses » (ou qui se revendiquent avant tout des religions, qu'elles soient mono ou polythéistes), ne doivent donc pas faire craindre des flots de sang, comme le souligne Pierre Crépon :

Cela veut-il dire pour autant que le « retour du religieux » signifie le retour à la barbarie ? Je ne le pense pas. L'analyse de ces conflits met la plupart du temps en évidence, à côté d'autres raisons, l'importance que revêt le refoulement de l'identité culturelle des peuples, identité qui intègre une expression religieuse. La manifestation violente des sentiments religieux devient alors un moyen de lutte contre l'oppression, la volonté de retrouver son identité. Plus largement, je crois qu'à trop vouloir ignorer la dimension spirituelle des êtres et des peuples, l'idéologie rationaliste, le capitalisme et le totalitarisme ont joué avec le feu. Nous en découvrons le résultat : un fanatisme exacerbé qui trahit un besoin de spiritualité ne parvenant pas à se réaliser.<sup>147</sup>

On arrive ainsi à ma conception de l'étude du « religieux » dans une société en guerre, qui est l'analyse de l'utilisation d'idées, de concepts et d'abstractions (la croyance en une entité d'essence divine) par des individus à des fins personnelles (se justifier, se rassurer, se réaliser) mais également examiner ce que les croyances induisent comme débats personnels (comment les soldats chrétiens arrivent à supporter la contradiction de leur foi et de l'acte de brûler une ferme par exemple, ou bien pour les membres de la NGK d'accepter la théologie de l'apartheid). C'est en cela que ce type d'étude permet, à mon avis, de rendre compte plus généralement du fonctionnement d'un individu. Pour beaucoup de gens inscrits dans une société et une époque, il y a une pensée (consciente ou inconsciente) politique, une pensée idéologique, une pensée culturelle et souvent une pensée spirituelle. Toutes ces pensées ne sont pas dissociables à proprement parler, mais pour en rendre compte, la solution de facilité pour l'historien est de les étudier séparément (en sachant que les interactions seront inévitables). C'est parce que je vais étudier le fonctionnement du mythe, du projet politique et du discours

---

<sup>147</sup> Pierre Crépon, *Les Religions et la guerre*, Albin Michel Espaces Libres, 1991, pp.6 et 7.

religieux, même séparément, qu'à l'arrivée je parviendrai, dans la mesure de ce qui est possible, à esquisser les principaux traits caractéristiques du fonctionnement psychique d'un Afrikaner. Le revers du bouclier, (si j'ose dire) est qu'il m'incombe ensuite de voir s'il partage ce fonctionnement avec tous, beaucoup, quelques-uns ou avec aucun membre de sa communauté (le pasteur Beyers Naudé fut bien seul à s'opposer à l'apartheid au sein de la NGK). Ce recentrage sur l'individu au sein de la communauté est vital, me semble-t-il, pour battre en brèche des raccourcis que certains empruntent afin de fustiger des notions au lieu de s'en prendre aux responsables humains. Donald A. Wells par exemple en 1967 écrivait: « [...] *with the exception of Islam, no religion has produced as much war in the short space of a few centuries as has Christianity* »<sup>148</sup>. On constate que c'est la religion qui est mise sur la sellette et non les êtres humains. Des études plus récentes posent les choses avec, à mon avis, davantage de clairvoyance :

Une première remarque s'impose : l'histoire comparative de l'Europe chrétienne et des autres continents montre que le christianisme n'a probablement été ni facteur de guerre ni un facteur de paix. La fréquence des guerres est sensiblement égale dans toutes les régions du monde, quelles que soient les religions et les civilisations. Même constatation dans le temps : on se bat en Europe autant avant et après le triomphe du christianisme. Avec ou sans Église, les guerres auraient lieu. Ce qui semblerait confirmer l'analyse des polémologues d'après lesquels on fait la guerre pour faire la guerre.<sup>149</sup>

La guerre, qu'elle soit faite au nom de la patrie, des droits de l'homme, de la civilisation ou de Dieu, reste toujours, à mon avis, un moyen de calmer ses inquiétudes : « La violence, spirituelle ou physique, est une réponse à l'angoisse »<sup>150</sup>. Régis Debray tient lui aussi le même discours, et emporte l'adhésion:

Au vu des fondamentalistes impériaux lanceurs de missile, et des fous de Dieu poseurs de bombes, la question revient : la religion porte-t-elle la guerre comme le nuage porte la pluie ? Elle dissuade de nous demander si ce n'est pas la guerre qui porte la religion

---

<sup>148</sup> Donad A. Wells, *The War Myth*, Pegasus, New York, 1967, p.129.

<sup>149</sup> Georges Minois, *op.cit.*, p.457.

<sup>150</sup> *Ibid*, p.457.

comme un cumulus, l'orage. Et si la prière était née de la peur au ventre, et l'anxieux *raptus* du sacré, de la chair de poule ? Clément d'Alexandrie n'en concevait nulle honte quand il rappelait aux Grecs, au III<sup>e</sup> s., que « Les premiers croyants ne sont pas allés à Dieu, ils ont fui vers Dieu »<sup>151</sup>.

D'aucuns seraient peut-être tentés de penser à la phrase de Marx en l'adaptant pour exprimer l'idée qu'en cas de guerre, la religion est l'opium des soldats, car elle les soulage s'ils sont en débats face aux contradictions qu'ils perçoivent pour accommoder leur foi à leur activité guerrière. Ce fut le cas au concile de Winchester en 1076 qui dut prendre en compte les attermolements des guerriers de Guillaume le Conquérant qui avaient participé à la bataille d'Hastings dix années plus tôt, car ils étaient tourmentés par le souvenir des Saxons qu'ils avaient occis sur le champ de bataille. Pour aider ces guerriers et leur offrir l'absolution, il fut décidé que les pénitences dépendraient du nombre d'ennemis tués et de la certitude que l'on avait d'avoir tué son adversaire ou non (la pénitence n'était pas la même pour un archer qui ne savait pas si sa flèche avait été mortelle, que pour un cavalier ou un fantassin se battant à la lance et l'épée). Soulager les consciences est donc le maître-mot:

Religion has been a convenient weapon for a variety of causes. In its organizational and institutional manifestations it serves commonly as a holy medal to ward off twinges of conscience. Most of the social, political, and economic institutions of culture have known the value of religious sanction, and most of them have called upon religion in time of need to bless what would otherwise have been repellent as to inhuman to deserve to be supported.<sup>152</sup>

Cette remarque m'amène à un autre point central de ma problématique qui est que la représentante de la « religion », l'Église, est bien souvent indissociable de l'État et de la nation, et cela depuis longtemps :

Le pacifisme affirmé de la morale évangélique et la non-violence héroïque des premiers martyrs ne survécurent pas longtemps au mariage de l'Église et de l'État. La victoire éclatante pour le christianisme que fut, de prime abord, la conversion de l'empereur Constantin se solda en définitive par une transformation radicale et rapide de tout ce qui

---

<sup>151</sup> Régis Debray, *op.cit.*, p.109.

<sup>152</sup> Donad A. Wells, *op. cit.*, p.137

contribuait à faire la grandeur morale de l'Église. Associé à l'État, et qui plus est, à l'État autoritaire de l'empire romain, l'Église fut prise dans l'engrenage infernal de la justification théologique des actions commises par le pouvoir temporel.<sup>153</sup>

La problématique de la guerre juste (*bellum justum*) est intéressante de ce point de vue, car elle est le catalyseur de toutes les tentatives des théoriciens (pas uniquement théologiens) chrétiens pour être en accord avec les Écritures et leur message de paix (comme le dit Jacques Le Goff « il fallait pour les chrétiens christianiser les guerres »<sup>154</sup>). Nous sommes donc à ce moment à l'interface du discours religieux et politique, comme le souligne Hubert Bost :

L'argument religieux est très souvent un vernis idéologique grâce auquel on explique aux combattants des deux côtés qu'un combat est juste. La religion est un puissant ferment et un grand réservoir pour ce genre d'arguments. Aujourd'hui encore, quand un homme politique parle du combat du bien contre le mal, c'est à l'évidence un discours religieux, une référence à l'apocalypse.<sup>155</sup>

Cette théorie de la guerre juste théorisée d'abord par Augustin puis Thomas D'Aquin a été souvent étudiée et analysée, elle a été (avec des fluctuations à certaines époques) et est encore, l'argument essentiel sur lequel les dirigeants qui partent en guerre mettent l'accent afin de convaincre leur opinion publique de la justesse de leur cause :

Not all interventions, not even all just interventions, are carried out by democratic states, and so not all interventions are debated by citizens. The case here is the same as it is with wars generally. The language of just war theory is used almost everywhere these days, by legitimate and illegitimate rulers alike; it is hard to imagine a military intervention that isn't defended by the leaders who initiate it with reference to the issues I have just worked through. But only in democratic states are citizens able to join the argument, freely and critically.<sup>156</sup>

---

<sup>153</sup> Pierre Crépon, *op.cit.* p.80.

<sup>154</sup> Entretien avec Jacques Le Goff « Et le christianisme inventa la *guerre juste* » in revue *L'Histoire* n°267 Juillet-août 2002, numéro sur « Les Hommes et la guerre. Héroïsme et barbarie » p.32.

<sup>155</sup> Hubert Bost, Propos recueillis par E. Humbert, *Le Cep* n°446, octobre 2002, p.9.

<sup>156</sup> Michael Walzer, *Just and Unjust Wars*, Basic Books, third edition, 2000, p.XVI

Les croisades sont un des nombreux exemples où l'Église et l'État furent étroitement associés dans une entreprise guerrière dont le prétexte était religieux, mais les vrais motifs politiques. De même, l'invasion du Languedoc par les troupes de Simon de Monfort, sous couvert de détruire la prétendue « hérésie » cathare, n'était en fait qu'une guerre de conquête de plus. Les Réformateurs abordèrent bien sûr la question. Luther concilia guerre et message chrétien en distinguant ce qui relevait de la sphère séculaire et de la sphère spirituelle. Selon lui la guerre était licite dans la sphère séculaire (et même regardé avec bienveillance par Dieu), mais illicite dans la sphère spirituelle. Jean Calvin reprit le même concept et renforça l'idée que si un État était amené à faire la guerre, l'Église se devait de lui apporter son soutien :

As it is sometimes necessary for kings and states to take up arms in order to execute public vengeance, the reason assigned furnishes us with the means of estimating how far the wars which are thus undertaken are lawful. For if power has been given them to maintain the tranquillity of their subjects, repress the seditious movements of the turbulent, assist those who are violently oppressed, and animadvert on crimes, can they rise it more opportunely than in repressing the fury of him who disturbs both the ease of individuals and the common tranquillity of all; who excites seditious tumult, and perpetrates acts of violent oppression and gross wrongs? If it becomes them to be the guardians and maintainers of the laws, they must repress the attempts of all alike by whose criminal conduct the discipline of the laws is impaired. Nay, if they justly punish those robbers whose injuries have been inflicted only on a few, will they allow the whole country to be robbed and devastated with impunity? Since it makes no difference whether it is by a king or by the lowest of the people that a hostile and devastating inroad is made into a district over which they have no authority, all alike are to be regarded and punished as robbers. Natural equity and duty, therefore, demand that princes be armed not only to repress private crimes by judicial inflictions, but to defend the subjects committed to their guardianship whenever they are hostilely assailed. Such even the Holy Spirit, in many passages of Scripture, declares to be lawful.<sup>157</sup>

---

<sup>157</sup> Jean Calvin, *Institutes of the Christian Religion*, translated by Henry Beveridge (1599) printed by Arnold Hatfield for Bonham Norton, Book IV chapter 10 paragraph 11. *On the right of the government to wage war.* <http://www.thevine.net/~douglas/calvin/>

Lorsque l'on connaît l'importance de la structure sociale et d'une structure gouvernante forte pour Jean Calvin, il paraît évident que, pour lui, la guerre pouvait et devait donc servir la communauté. Cette longue démonstration permettra au lecteur, je l'espère, de mieux comprendre combien tous ces éléments sont indispensables en tant qu'arrière-plan théorique à ma recherche. La relation des Afrikaners, pour la plupart fervents calvinistes, à l'État, est avant tout basée sur le respect et l'acceptation de ses décisions ; cette caractéristique me paraît plus importante que l'évocation de l'Ancien Testament, qui est souvent l'argument avancé pour tenter d'expliquer leur comportement. Je pense qu'il s'agit d'une clef importante afin d'appréhender leur mécanisme psychique. De même la guerre anglo-boer s'inscrit parfaitement dans le cas de « légitime défense » que Calvin évoque dans la citation précédente. En vertu de ces principes, les Afrikaners ont combattu les Xhosas, les Matabélés, les Zoulous, puis les Britanniques, et ils ont instauré l'apartheid. De même, c'est à l'aune du discours de Luther réinvesti par les aumôniers militaires britanniques que les soldats anglicans ou non-conformistes de l'armée de la reine Victoria, du moins les plus croyants d'entre eux, ont pu intervenir militairement en Afrique du Sud.

Le projet que j'ai évoqué dans la partie précédente, dont l'objectif est de définir le ou les concepts de la guerre tels que les penseurs victoriens ont pu l'élaborer, s'inscrit harmonieusement dans le champ de l'étude religieuse. Chaque époque a ses propres fonctionnements et ses propres référents qui, si on parvient à analyser, éclairent une fois de plus le chercheur sur la communauté qu'il étudie à cette période :

Etudier l'histoire des rapports entre l'Église et la guerre, ce n'est pas seulement rechercher si l'Église fut un facteur de conflits ou de paix, mais aussi retrouver dans la spiritualité chrétienne les éléments qui ont pu favoriser l'agressivité guerrière ou au contraire les tendances pacifiques. A cet égard, les notions de combat spirituel et de martyre sanglant sont éminemment ambiguës, puisqu'elles peuvent conduire aussi bien à l'exaltation de la guerre sainte qu'au pacifisme intégral.<sup>158</sup>

---

<sup>158</sup> Georges Minois, *op.cit.*, p.10.

Le 19<sup>e</sup> siècle est le témoin de l'évolution de l'Église et de la guerre en ce sens qu'un peu partout les nationalismes émergent et la nation devient une sorte d'entité divine que l'on vénère sur le même mode qu'un dieu. Puisque la nation est la valeur suprême, toute guerre dans laquelle la nation s'engage est donc fondamentalement une guerre juste. La guerre, qu'elle soit coloniale ou non, devient un vecteur de diffusion de l'idée de nation au sein de la population du pays :

Presque partout, pourtant, l'école, la conscription obligatoire et l'édification nationaliste par la guerre ou les épopées coloniales vont assurer la diffusion d'une forme renouvelée d'allégeance à l'État-Nation. Mieux vaut même placer la guerre en premier lieu ; en effet, la chronologie de l'apprentissage du national-civisme n'a pas correspondu à la succession des phases de la vie humaine puisque les paysans analphabètes se sont retrouvés enrégimentés bien avant que leurs enfants n'entendent en classe la bonne parole nationale.<sup>159</sup>

La période victorienne voit en Grande-Bretagne, comme un peu partout en Europe une forte collusion entre « Dieu » et la « nation », un soutien quasi indéfectible qui va de ce fait promouvoir une exportation de la guerre sous des prétextes religio-nationalistes. Cette coopération du « sabre » et du « goupillon » va s'exprimer pleinement au 19<sup>e</sup> siècle sous diverses formes : guerre civile aux Etats-Unis où des chrétiens affrontent des chrétiens, guerre de type « européen » comme la guerre de Crimée où des Protestants (Britanniques) s'associent à des Catholiques (Français) contre des Orthodoxes (Russes) ; guerre de rébellion comme la révolte des Cipayes en Inde (Protestants britanniques contre Musulmans indiens) ou guerres coloniales comme la reprise de Karthoum et du Soudan au Mahdi (musulman) par les Britanniques (chrétiens) ou encore la guerre anglo-boer opposant britanniques (anglicans et non-conformistes) aux Afrikaners (réformés). Georges Minois explique que c'est sous couvert d'explications « religieuses » que les arguments explicatifs d'événements violents furent mis en perspective par le clergé britannique lors de la révolte des Cipayes :

---

<sup>159</sup> Guy Hermet, *Histoire des nations et du nationalisme en Europe*, Editions du Seuil, 1996, p.102.

C'est pourquoi, le 7 octobre 1857, un « jour d'humiliation nationale » est marqué dans les églises anglicanes et la plupart des lieux de culte non conformistes ; les prédicateurs montrent que la nation est punie pour ses péchés. Pour le doyen Trench, à Westminster Abbey, ce péché est le commerce de l'opium ; pour le révérend Spurgeon, qui s'exprime devant 23564 fidèles au Crystal Palace, c'est la tolérance de la prostitution et les spectacles indécentes. Pour tous, la faute principale repose sur la Compagnie des Indes, qui a négligé l'œuvre d'évangélisation. L'Inde est présentée comme un champ de bataille entre Dieu et Satan, les Anglais étant les soldats de Dieu. Sur les 137 sermons rapportés par les journaux de l'époque, 117 établissent la comparaison avec les guerres de l'Ancien Testament.<sup>160</sup>

La référence à l'humiliation nationale est intéressante car elle souligne l'importance qu'il y a à analyser les liens entre Église et Nation en Grande-Bretagne. Je me propose d'approfondir à l'avenir cette question en l'articulant notamment avec mon projet de recherche sur la conception que les intellectuels britanniques se faisaient de la guerre, car j'ai le sentiment de ne pas avoir assez détaillé les mécanismes du nationalisme britannique jusqu'à présent. L'examen des origines profondes des guerres est à chercher dans la réception positive par la population de l'incitation à la guerre promulguée par le ou les dirigeants de la nation. J'ai montré que les angoisses collectives d'un groupe pouvaient être une source majeure d'un déchaînement de violence communautaire qui permettrait d'exporter la guerre contre un bouc émissaire. Je ne pense pas que l'on puisse réduire l'origine d'un conflit uniquement aux tensions internes de la société. Ce serait désigner les membres du groupe comme seuls responsables de l'entrée en guerre. Il me paraît plus réaliste de dire que c'est l'adéquation entre les aspirations d'un (ou des) dirigeant(s) belliciste(s) et celles de son peuple qui forme le cocktail détonnant qui entraîne la recherche d'un *causus belli*. Le constat que la société va mal peut constituer la motivation première du dirigeant à conduire les forces vives de la nation vers un exutoire salvateur, comme ce fut le cas pour certaines croisades qui étaient l'occasion de donner de l'activité guerrière aux barons en mal de combats et toujours prompts à en découdre. Cela peut aussi être de manière plus machiavélique une opportunité

---

<sup>160</sup> Georges Minois, *op.cit.*, p.370.

pour un dirigeant de détourner la colère des membres du groupe insatisfaits de la manière dont leur société est gérée, ainsi que les historiens s'accordent à analyser la guerre des Malouines (1982) :

La réponse s'inscrit en partie dans ce procédé classique des dirigeants aux abois qui détournent l'attention du peuple en recourant à des guerres d'agression déguisées en légitime défense. [...]. Le mécanisme belliciste ne tend pas de façon intentionnelle à galvaniser l'ardeur nationale du peuple. Mais il prend aussitôt figure d'expédient miraculeux. La guerre est « fonctionnelle ». Elle n'offre pas seulement un dérivatif aux difficultés intérieures d'un régime menacé. A l'évidence, elle constitue également le moyen le plus propre à lui attacher des citoyens néophytes, à la condition bien sûr qu'elle soit victorieuse, totale, agressive, cruelle, compromettante pour l'ensemble d'une population transformée en complice de ceux qui l'ont déclenchée. Seul ce traitement de choc est capable d'engendrer d'un coup la solidarité d'un peuple avec des gouvernants mal installés, bien plus que ne pourraient le faire les discours sur leurs liens des plus abstraits dans une nation en paix ou sur la non moins nationale mais impalpable doctrine de la souveraineté dont les effets rassembleurs ne jouent qu'à très long terme. L'urgence prévaut, donc la guerre qui rend les responsables du nouvel État intouchables sous peine de trahison.<sup>161</sup>

Mon travail à venir sur le nationalisme britannique devra donc aussi porter sur la situation politique de la Grande-Bretagne à la fin du 19<sup>e</sup> siècle afin de voir s'il n'y a pas là matière à analyse. La communauté est agie par les gouvernants et la réceptivité de celle-ci au message idéologique diffusé par les dirigeants ne peut s'interpréter qu'au regard de la situation sociale, politique, idéologique et religieuse, l'association de tous ces paramètres étant la condition *sine qua non* de la réussite de l'entreprise de la « lecture » d'une société.

Travailler sur des discours religieux qui se basent souvent sur les textes bibliques ou sur des textes fondateurs (écrits d'Augustin, Luther, Calvin etc., ou les diverses confessions de fois qui régissent les Églises, notamment protestantes) conduit à aborder un corpus que l'on ne peut analyser en aucune manière comme on le ferait de textes plus traditionnels. Un préalable nécessaire est qu'il faut des outils conceptuels pour pouvoir appréhender en toute quiétude un tel corpus. Il ne s'agit pas pour moi d'entamer des études de théologie

---

<sup>161</sup> Guy Hermet, *op.cit*, pp.103-104.

(protestante, cela va sans dire), mes activités professionnelles ne m'en laissent pas le loisir, mais de faire mon possible pour combler mes lacunes dans le domaine et d'œuvrer régulièrement pour parfaire ma formation. J'ai la chance d'avoir dans la ville où je réside la Faculté de théologie Protestante de Montpellier, l'équivalent de celle de Paris et celle de Strasbourg (au détail juridique prêt que celle de Strasbourg est d'État, en vertu du concordat dont bénéficient les institutions alsaciennes). Outre une formidable bibliothèque qui possède un impressionnant nombre d'ouvrages de référence et un fond digne des grandes bibliothèques, il y a aussi des ressources humaines toujours disposées à rendre service. Je citerai à titre d'exemple Hubert Bost, professeur d'histoire de la théologie, Jean-Daniel Causse, professeur d'éthique et de théologie systématique qui a accepté de faire une communication sur la notion de guerre chez les Réformateurs à l'occasion du colloque que j'organise en novembre sur les discours religieux et la guerre (dont une journée se tiendra à la faculté de théologie), Marc Boss, chargé de l'enseignement sur la dogmatique et la théologie systématique, et le doyen, Jean-François Zorn, spécialiste de missiologie et de l'Afrique du Sud. En ce qui concerne les réformés sud-africains, je peux toujours compter sur le professeur Pieter Coertzen de la faculté de théologie de l'Université de Stellenbosch, spécialiste de l'histoire de la théologie avec lequel j'entretiens une correspondance depuis des années et que j'ai rencontré en mars à l'occasion de sa participation au colloque organisé par le centre Elisabéthain du département d'anglais de l'université Montpellier III (Marie-Christine Munoz, Anne Dunan) sur les *Huguenots dans les Îles britanniques et les colonies américaines 1550-1790*). Le professeur Dolf Britz est lui à la faculté de théologie de l'Université de Bloemfontein. Il travaille sur la NGK pendant la guerre anglo-boer. Outre les nombreux échanges épistolaires que nous avons eus, j'aurai le plaisir de le rencontrer lui aussi en novembre au colloque sur les discours religieux, durant lequel il communiquera sur les camps de concentration britanniques pendant la guerre anglo-boer. J'ajouterai à cette liste

deux théologiens catholiques, Pierre Bourdin de l'Université Catholique de Lille et Philippe Denis de la faculté de théologie de l'Université de Pietermaritzburg (spécialiste de l'oralité chez les zoulous). Ainsi toutes mes lectures dans le domaine théologique sont complétées par les réponses que ces théologiens apportent à mes questions.

Le dernier point important à évoquer dans l'exégèse de ma démarche dans le domaine des études religieuses est le lien conceptuel entre l'histoire et la théologie. Je me baserai pour cela sur les réflexions de deux théologiens, l'un jésuite, l'autre réformé, qui à mon avis rendent bien compte de la manière dont je perçois mon approche. Michel de Certeau, historien jésuite qui a occupé une chaire d'« anthropologie historique des croyances » à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales a beaucoup travaillé sur les textes mystiques de la Renaissance à l'âge classique. Dans *L'Écriture de l'histoire* il explique sa conception de l'histoire religieuse en ces termes : « L'histoire religieuse est le champ d'une confrontation entre l'historiographie et l'archéologie dont elle a partiellement pris la place. Secondairement, elle permet d'analyser la relation qu'entretient l'histoire avec l'idéologie dont elle doit rendre compte en termes de production »<sup>162</sup>. Le champ d'étude qu'il nomme « histoire religieuse » relève donc, selon lui, de l'historiographie (qu'il définit comme « écriture » et « histoire ») lorsqu'elle rencontre l'archéologie, mais aussi de son lien avec l'idéologie. Son discours implique la convocation de plusieurs savoirs pour rendre compte de la spécificité de cette discipline. L'historien doit être aussi bien archéologue et aller à la source des choses, mais doit également être versé dans les sciences sociales comme la sociologie afin de saisir les implications idéologiques et les rapports à cette idéologie que révèlent les documents qu'il étudie. Pour lui, il est important de ne pas rester à la surface des choses, même si cela est difficile. Dans son analyse sur les rapports entre histoire et

---

<sup>162</sup> Michel de Certeau, *L'Écriture de l'histoire*, Folio Histoire Gallimard, 1975. p.35.

théologie, il souligne que beaucoup de thèses dites de théologie ne sont en fait que des thèses de littérature sur un auteur dont l'objet est religieux :

Le rapport entre histoire et théologie est d'abord un problème interne à l'histoire. Quelle est la signification *historique* d'une doctrine dans l'ensemble du temps ? Selon quels critères la comprendre ? Comment l'expliquer en fonction des termes posés par la période étudiée ? Questions particulièrement difficiles et débattues, si l'on ne se contente pas d'une pure analyse *littéraire* des contenus ou de leur organisation et si, d'autre part, on se refuse la facilité de considérer seulement l'idéologie comme un épiphénomène social en effaçant la spécificité de l'affirmation doctrinale.<sup>163</sup>

Son postulat est important car il considère qu'utiliser la théologie à des fins d'analyse historique d'un groupe ne peut se faire qu'à condition de maîtriser le contexte théologique de l'époque de production du discours, mais également d'être capable d'avoir une vision éclairée de ce qu'il nomme « l'affirmation doctrinale ». Ceci va impliquer dans le cas qui me concerne de connaître les textes d'origines de la NGK. Il est important de bien comprendre Luther et Calvin, mais également les textes de références de l'Église : en l'occurrence ici le Cathéchisme de Heidelberg, la *Confessio Belgica* et les Canons de Dordrecht. Mais bien entendu ce n'est pas tout. Comprendre ces textes écrits entre le 16<sup>e</sup> et le 17<sup>e</sup> siècle a toujours obligé les théologiens d'une époque à fournir un travail explicatif pour les mettre au goût du jour et les mettre en perspective par rapport à la situation que vivait la communauté à cette période-là (jusqu'à en arriver à certaines aberrations comme la justification de l'apartheid par les textes bibliques). Une théologie est quelque chose de mouvant qui évolue au gré des rencontres et des écrits. Certains courants se dessinent et s'opposent à d'autres. Prenons un exemple célèbre. La notion de prédestination (voire de double prédestination) est quelque chose que l'on ne peut manier avec légèreté (à moins que l'on ne tienne à s'inscrire dans la propagande de la contre-réforme). Il est important d'abord de savoir ce qu'en a dit Calvin. Ensuite de savoir dans quel contexte il a formulé ce concept et quelles étaient ses motivations

---

<sup>163</sup> Michel de Certeau, *op.cit.*, p.38.

profondes. Ensuite, il est tout aussi important de voir ce que les Réformés ont fait de ce concept depuis la parution des écrits de Calvin jusqu'à nos jours. Mais ce n'est pas tout. Le calvinisme afrikaner, bien que régulièrement influencé par celui venu des Pays-Bas, est un calvinisme original qui est devenu un calvinisme africain en 1652. Il y a fort à parier que son évolution n'aura pas suivi les mêmes chemins que le calvinisme français de cette même époque. C'est ce que je m'emploie à approfondir en ce moment. Le deuxième théologien sur lequel je souhaite m'appuyer est Hubert Bost. Professeur à la Faculté de Théologie Protestante de Montpellier pendant près de vingt ans, il a accepté un poste de directeur d'étude à l'École Pratique des Hautes Études à Paris, en 2003. Sa vision plus récente de la problématique qui m'intéresse s'inscrit parfaitement dans la démarche pluridisciplinaire de la plupart des sciences sociales actuellement, ce qui se traduit, entre autres exemples, par un accord entre la Faculté de théologie de Montpellier et l'Université Paul-Valéry-Montpellier III. Il réactualise la conception de la discipline qui était celle de Michel de Certeau à l'aune des nouveaux courants intellectuels :

La question épistémologique autour de laquelle tourne cette enquête se résume dans l'opposition entre une revendication théologique – l'histoire de l'Église- et une revendication historique –l'histoire du christianisme- sur l'analyse des phénomènes, des discours, des pensées, des pratiques et des représentations attestés dans les institutions et parmi les individus se réclamant de la foi chrétienne. En filigrane de cette opposition transparaissent les problèmes classiques du sens de l'histoire et du rapport de l'histoire à la croyance.<sup>164</sup>

Le renouveau de la manière dont la discipline est appréhendée implique une réflexion sur le positionnement épistémologique et éthique des uns et des autres, mais il souligne également que, s'il existe des distinctions terminologiques, elles n'empêchent pas les échanges fructueux :

---

<sup>164</sup> Hubert Bost, *Théologie et histoire. Au croisement des discours*, Labor et Fides / Cerf Paris et Genève, 1999. p.8

Au cours du XXe siècle, la pratique et la réflexion des historiens, ainsi que celle des théologiens, ont contribué à déplacer des enjeux et des problèmes dans le champ de l'histoire religieuse. L'Église en tant qu'institution et communauté de croyants peut demeurer un lieu incontournable de l'investigation historique, mais l'expression « histoire de l'Église », loin de définir seulement un domaine particulier de cette investigation, va désigner une réflexion menée par l'Église (ses historiens et ses théologiens) sur sa propre histoire et renvoyer par conséquent à un type de discours qui n'obéit pas forcément aux seules lois de l'épistémologie historique. [...] on tend aujourd'hui à distinguer une « histoire de l'Église » qui revendique un lien avec des perspectives théologiques (ecclésiologie, théologie de l'histoire, généalogie spécifique, etc.), d'une « histoire du christianisme » qui entend se pratiquer dans l'optique non confessionnelle du champ religieux comme tel.<sup>165</sup>

On notera que la distinction que fait Hubert Bost indique qu'il y a deux champs pour l'histoire, l'un confessionnel et l'autre non. Lorsqu'il évoque le type de discours qui n'obéit pas forcément aux seules lois de l'épistémologie historique, il fait sans doute référence à ce que disait Michel de Certeau cité plus haut, lorsqu'il exprimait l'idée qu'il fallait aller au fond des choses dans le domaine de la théologie. Cela semble vouloir dire que si l'on n'est pas théologien, il n'y a point de salut. Hubert Bost nous rassure sur ce point :

Cette distinction ne doit cependant pas être artificiellement durcie ; en fait, les historiens « du christianisme », élargissant le champ de leurs investigations et adoptant une démarche non confessionnelle, continuent à s'appuyer sur les travaux des historiens « de l'Église » du passé et à collaborer avec ceux du présent. Quant à ces derniers, même si leur travail est traversé par des interrogations de type théologiques, les méthodes auxquelles ils recourent sont semblables à celles pratiquées par tout historien. La production en histoire religieuse manifeste un désir de diversification des champs et des sources, ainsi qu'un souci d'intégration du champ des idées théologiques et des mentalités religieuses dans le vaste champ d'une histoire des représentations, des pratiques et des institutions (peur, mort, violence, sexualité, éducation, alimentation, politique, livre, etc.).<sup>166</sup>

Je crois sincèrement à des projets pluridisciplinaires qui verraient une coopération interdisciplinaire entre historiens, anglicistes et théologiens et qui permettraient de croiser les points de vue sur un corpus commun. J'adhère tout fait à l'approche d'Hubert Bost qui a

---

<sup>165</sup> Hubert Bost, article « Histoire » in *Encyclopédie du protestantisme*, Cerf / Labor et Fides, Paris et Genève, 1995, p.693.

<sup>166</sup> *ibid.*, pp.693-694

beaucoup œuvré pour faciliter ces rapprochements disciplinaires lorsqu'il était à la Faculté de Théologie Protestante, en étant également directeur d'un centre de recherche dans le département de Lettres Modernes (le CEDIM) à l'Université Paul-Valéry- Montpellier III, en organisant des séminaires pluridisciplinaires ou en publiant des articles écrits par des chercheurs en sciences humaines dans la revue de la Faculté de Théologie *Etudes Théologiques et Religieuses* (cf. mon article no 27).

Je définirai donc le champ dans lequel j'inscris mon travail comme l'histoire des mentalités religieuses, qui est une solide branche de l'arbre de ma recherche dont le tronc est l'histoire des mentalités. J'ai fait état de mes travaux et de mes projets d'articles dans ce domaine (voir section V du recueil d'articles), je souhaiterais toutefois fournir quelques éclaircissements sur le projet de colloques portant sur guerre et religion. Il s'agit de faire le point sur l'état de la recherche concernant cette thématique du lien entre le religieux et la guerre. Le premier d'une série de colloques (actuellement deux sont programmés), est celui intitulé « Discours religieux et la guerre dans le monde britannique ». Il aura lieu à Montpellier (dans les locaux du CNRS et à la Faculté de Théologie) du 25 au 27 novembre 2004. Je l'organise sous l'égide du centre de recherche dont je suis membre associé, mais qui est celui au sein duquel j'ai effectué ma formation, le CERPAC (EA 741 du département d'anglais de l'Université Paul-Valéry Montpellier III). Le CERPAC (Centre d'Etude et de Recherche sur les PAys du Commonwealth) s'intéresse de manière privilégiée au Commonwealth, comme le signale la dénomination qui a été adoptée récemment. En effet à l'origine, ce centre (qui s'appelait alors le CERPANA) fut un centre pionnier en France pour les études des pays du Commonwealth. Le Centre d'Etude et de Recherche sur les Pays d'Afrique Noire Anglophone fut créé à Montpellier par Jean Sévry et René Richard dans les années 1970 et a contribué, de manière remarquable, à la diffusion des études Commonwealth en général et africaines en particulier. Ce colloque a pour but d'évaluer

l'interaction entre le religieux et le politique en temps de guerre. L'appel à communication fut lancé au début de la guerre en Irak et n'a de ce fait pas manqué de susciter de nombreuses réactions positives (on peut lire l'appel à communication et voir la liste des participants dans l'annexe de ce dossier de synthèse). On constate à la lecture de la liste des participants, que ce colloque pourra se décliner sous plusieurs modes. Il y aura à la fois des universitaires qui travaillent sur le Commonwealth, et d'autres qui sont dans des sphères géographiques plus traditionnelles (Etats-Unis, Grande-Bretagne). On y trouve des théologiens, mais aussi des littéraires, des historiens, des civilisationnistes (en ce qui concerne les anglicistes). De plus l'axe temporel est volontairement large, de la Réforme à nos jours, car j'espère qu'il pourra en ressortir une typologie du discours de guerre qui pourra aussi déboucher sur une analyse de l'évolution de ces discours. Cette première étape se veut une sorte de colloque introductif à cette problématique. Il sera suivi à un an d'intervalle par un deuxième colloque plus ciblé celui-là sur les « Sermons de guerre ». Il aura lieu cette fois dans l'université dans laquelle j'enseigne (Aix-Marseille 1) les 17, 18 et 19 novembre 2005. Il reprendra certainement des problématiques examinées lors du premier colloque, pour les analyser plus spécifiquement sur le mode du sermon en tant que « genre » littéraire et théologique. J'aimerais prolonger cela par la suite, si les deux premiers colloques suscitent suffisamment d'intérêt, par d'autres rencontres (colloque ou journée d'étude) sur « protestantisme et guerre ». L'un des points qu'il faudra aussi que j'explore et qui peut être une piste intéressante, sera de travailler sur la « racialisation » de la guerre dans les discours. Comment les discours guerriers s'approprient et intègrent les discours raciaux, eugénistes, voire racistes ?

Ceci me conduit à poursuivre l'état des lieux de ma recherche en examinant un domaine omniprésent depuis le début de mon travail, que je n'ai cependant pas développé comme je souhaiterais le faire à présent. Il s'agit de l'analyse de la notion de « race » en Afrique du Sud. Ma rencontre avec Michel Prum et l'équipe du GRER m'a ouvert des horizons et de

nombreuses perspectives afin de développer ce qui me semble être une voie féconde. Si j'ai examiné à plusieurs reprises les modes de fonctionnement du discours « racial » à l'encontre des Boers ou des noirs, je ne suis pas allé en profondeur dans l'analyse des différentes théories portant sur l'eugénisme et les races plus généralement qui ont émergé au 19<sup>e</sup> siècle, ni leur influence sur les acteurs de la scène sud-africaine. Je pense que l'équipe du GRER sera à même de m'aider dans ma démarche, d'autant qu'outre les colloques et séminaires du GRER, je croise assez régulièrement les membres de ce centre dans des colloques ou des congrès comme celui de la SAES et en particulier dans l'atelier civilisation du Commonwealth piloté par Martine Piquet et Francine Tolron. Il est un fait que la lecture des publications du GRER (collection Racisme et Eugénisme) constitue déjà une source d'information importante : je pense en particulier aux travaux de Marie-Claude Barbier sur l'Afrique du Sud, « L'apartheid, une justification théologique du racisme »<sup>167</sup>, ou de Martine Piquet, « Le sentiment anti-asiatiques en Australie »<sup>168</sup>, « Le génocide « soft » des aborigènes australiens »<sup>169</sup>, ou encore « Australie plurielle, gestion de la diversité ethnique en Australie de 1788 à nos jours »<sup>170</sup>. Une étude comparative du traitement des aborigènes et des noirs sud-africains pourrait peut-être revêtir un certain intérêt. J'en veux pour preuve une phrase écrite par Martine Piquet, qui à mes yeux fait écho à la situation sud-africaine :

La frontière australienne put ainsi souvent apparaître comme une véritable zone de guerre mais, lorsque les colons se plaignaient que les Aborigènes « causaient des ennuis », c'était surtout pour jeter un voile pudique sur la brutalité de la dépossession

---

<sup>167</sup> Marie-Claude Barbier, « L'Apartheid : une justification théologique du racisme », *Corps étrangers Racisme et Eugénisme dans le monde anglophone* « coll. Recherche sur le racisme et l'eugénisme » sous la direction de Michel Prum Syllepse 2002. (On trouvera la version anglaise de cet article dans *Cultures of the Commonwealth Essays and Studies* no 8 Units/Unity Spring 2002 sous la direction de Martine Piquet et Francine Tolron).

<sup>168</sup> Martine Piquet, « Le Sentiment anti-asiatique en Australie » in *Les Malvenus Race et sexe dans le monde anglophone* « coll. Racisme et Eugénisme » sous la direction de Michel Prum L'Harmattan 2003.

<sup>169</sup> Martine Piquet, « Le Génocide « soft » des aborigènes australiens » in *Corps étrangers Racisme et Eugénisme dans le monde anglophone* « coll. Recherche sur le racisme et l'eugénisme » sous la direction de Michel Prum Syllepse 2002.

<sup>170</sup> Martine Piquet, *Australie Plurielle, gestion de la diversité ethnique en Australie de 1788 à nos jours*, coll. « racisme et eugénisme », Éditions L'Harmattan, 2004.

qu'eux-mêmes étaient en train d'opérer. En réalité, ils avaient beau jeu de se justifier en faisant valoir que les Aborigènes étaient incapables de mettre la terre en valeur, [...].<sup>171</sup>

Les modes opératoires des colons australiens fonctionnent, semble-t-il, à l'unisson de ceux des afrikaners. Il me semble qu'il serait intéressant de comparer les deux discours afin de voir leurs convergences et leurs divergences. En tout état de cause je me reconnais dans ce qu'exprime Michel Prum lorsqu'il analyse ce champ d'étude : « Le discours raciste est protéiforme. Comme une souche de virus, il s'adapte et se transforme pour résister aux attaques de l'extérieur. Il change avec le temps, mais aussi avec les pays. L'étudier dans l'histoire et comparer ses manifestations dans les différentes aires culturelles est un moyen de mieux le cerner, et d'anticiper éventuellement ses prochaines transformations »<sup>172</sup>. Il est un fait que travailler sur le 19<sup>e</sup> siècle incite inmanquablement à se pencher sur les questions de « race ». Peter Gay explique que « la notion de race domina la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle »<sup>173</sup>. Il souligne bien que cette problématique est à la croisée de mes préoccupations de chercheur car les termes de « barbare », de « guerre », de « patriotisme » de « religion » et de « race » se rencontrent sur le même chemin qui mène les soldats britannique vers le Cap de Bonne Espérance, comme il l'explique en parlant d'Herbert Spencer :

[...] dans un long essai plein de sensibilité intitulé *Re-barbarization*, il manifesta son inquiétude devant la montée de ce qu'il estimait être un retour à la barbarie qui allait à contre-courant d'une évolution sociale parvenue peu à peu à endiguer les sentiments guerriers et la militarisation de la société tout en favorisant la croissance de la liberté. La déplaisante agressivité dont faisait montre la vie politique de son temps ainsi que la rébellion des églises établies contre l'autorité civile étaient, aux yeux de Spencer, autant de preuves manifestes de la justesse de son analyse.

En pleine guerre des Boers, il s'interrogea gravement sur le bellicisme qui se développait chez beaucoup d'hommes publics dont l'inspiration ne s'était jusqu'alors nourrie que de sentiments patriotiques. Il en vint également à s'inquiéter de l'évolution des mentalités au sein des associations de propriétaires d'armes à feu et finit par estimer

---

<sup>171</sup> Martine Piquet, « Le Génocide « soft » des aborigènes australiens » *op.cit.*, p.29.

<sup>172</sup> Michel Prum, « Introduction » *La Peau de l'Autre*, collection « Recherche sur le racisme et l'eugénisme » Éditions Syllepse, p.7.

<sup>173</sup> Peter Gay, *op.cit.*, p.84.

cette ferveur nouvelle particulièrement déplaisante. L'Armée du salut lui apparaissait également étrange et fort peu rassurante. Son appellation, son corps d'officiers, sa devise, tout contribuait à propager, estimait-il, *des idées, des sentiments, une organisation et une discipline militaires*.<sup>174</sup>

Cette réflexion de Spencer me permet d'affirmer ce qui fait le lien entre les différents éléments du titre de ce dossier d'Habilitation : Guerre, race et nationalismes : L'Afrique du Sud et les représentations de l'Autre. Si je les ai abordés séparément pour mieux en rendre compte (à l'exception de l'Afrique du Sud dont il sera question dans la dernière partie de ce dossier ainsi que dans sa conclusion), cette citation montre comment ils sont étroitement imbriqués dans la société de l'époque et chez les penseurs qui l'observent. Sociologue malgré lui, Spencer utilisait le corpus de l'historien actuel, comme les journaux par exemple :

Les conséquences d'une telle évolution des mentalités lui apparaissaient chaque jour davantage dans la presse. L'opposition à la guerre se renforçait quotidiennement, mais le pays connaissait une violence illégale et sauvage que les forces de l'ordre n'arrivaient plus à maîtriser et qui en faisaient *une terre bénie pour les voyous de tout poil*. Tout cela troublait Spencer. *De tous côtés, notait-il, on constate que nombre d'idées, de sentiments et d'institutions convenant à une vie paisible sont en train de céder la place à d'autres plus adaptées à l'affrontement*. Le chauvinisme qui nourrissait le désir des Anglais de réduire leurs ennemis à la plus dégradante des capitulations lui paraissait tout aussi déplorable. L'impérialisme, selon lui, reposait sur une illusion, car *l'exercice de la domination ne peut qu'inévitablement entraîner le maître lui-même à subir une certaine forme d'esclavage, plus ou moins prononcée*. Ce paradoxe apparent lui apparaissait comme une vérité d'évidence.<sup>175</sup>

Les préoccupations de Spencer sont également les miennes, en particulier l'intérêt qu'il manifeste pour l'étude de la société victorienne à la fin du 19<sup>e</sup> siècle dans son fonctionnement social et plus particulièrement dans sa relation à la guerre. Spencer note bien que les choses évoluent dans les mentalités victorienne par rapport aux « événements du Transvaal », ainsi que la guerre était parfois dénommée à cette époque. L'opinion publique ne manifeste pas à l'unisson pour ou contre la guerre, elle ne s'exprime pas non plus avec la

---

<sup>174</sup> *ibid.*, p.50.

<sup>175</sup> *Ibid.*, p.51.

même agressivité. Pourquoi de telles différences et disparités, ou au contraire parfois de tels comportements similaires ? Qu'est-ce qui fait évoluer le regard martial ou pacifiste des victoriens ? Pourquoi la délinquance urbaine se manifestait-elle autant et que cela révélait-il à propos des tensions sociales (ici ce sont les travaux sur la criminalité à l'époque victorienne qui peuvent certainement être fort utiles, notamment ceux de Neil Davie<sup>176</sup>), etc. ? L'idée d'impérialisme est donc à évaluer en regard avec la notion de race, de guerre, de religion et de nationalisme, l'ensemble de ces faisceaux convergents doivent pouvoir donner une vision globale de la question<sup>177</sup>. Mais si cette grille de lecture s'applique semble-t-il très bien à la société victorienne de la seconde moitié du 19<sup>e</sup> siècle, il est tout aussi intéressant, à mon avis, de l'appliquer aux « colonisateurs/ colonisés » que sont les Afrikaners de cette même période. Ceux-ci sont en effet les colonisateurs d'une terre et de divers peuples au même titre que les nations impérialistes occidentales de cette époque, mais ils sont en même temps victimes de l'une d'entre-elles, et se retrouvent dans la situation du « colonisé » indigène, victime de la « racialisation » de l'occupant. L'étude des stratégies déployées par les Afrikaners pour gérer cette situation antithétique constituera l'un des objets de la dernière partie de ce dossier.

---

<sup>176</sup> Neil Davie, *Les Visages de la criminalité*, Éditions Kimé, 2004.

<sup>177</sup> Dans le cadre de ma recherche à venir sur les penseurs victoriens et la guerre, je me pencherai sur les écrits de John Hobson et Leonard Trelawney Hobhouse, et ce qu'ils disent sur le thème de l'impérialisme. On peut consulter l'ouvrage de Michel Prum et Maurice Chrétien : *Le Nouveau libéralisme anglais à l'aube du XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Economica, 1999.

**Partie V**

**Histoire et mémoire :  
essai d'historiographie sud-africaine**

« *Without Memory, there is no Healing. Without Forgiveness, there is no Future* »<sup>178</sup>.

C'est en ces termes que le *Parade Magazine Sunday* du 11 janvier 1998 titrait une interview de l'archevêque du Cap et président de la *Truth and Reconciliation Commission* Desmond Tutu. Pour ce dernier l'unité d'une nation aussi composite que l'Afrique du Sud ne peut se faire qu'à l'aune de trois concepts fondamentaux : la « mémoire », « l'identité » et le « pardon ». Au-delà de la conception chrétienne de la notion de pardon, qu'il prône bien entendu, il souligne les vertus curatives d'un tel processus pour l'individu placé dans la position de pouvoir (et selon lui de devoir) pardonner:

To nurse grudges and resentment is bad for your blood pressure. Psychologists have now found that to forgive is good for our personal, physical, psychic health, as well as our health as a community, as a society. We discovered that people experienced healing through telling their stories. The process opened wounds that were festering. We cleansed them, poured ointment on them, and knew they would heal. A young man, who had been blinded by police action in his township came to tell us the story of that event. When he finished he was asked how he felt now, and he said, "you have given me back my eyes".<sup>179</sup>

Le Prix Nobel de la Paix insiste sur l'importance d'une guérison individuelle qui conduit ensuite à une guérison communautaire et permet à l'ensemble du groupe ayant subi un préjudice de se reconstruire et d'aller de l'avant, sans que les scories du passé ne viennent hanter le présent des membres du groupe. C'est ainsi qu'il milite pour une prise en compte de la mémoire, aussi douloureuse soit-elle, qui puisse permettre aux victimes de l'apartheid de continuer leur chemin dans la vie sans vivre dans un désir de vengeance destructeur. C'est cette idée qu'il défend régulièrement lorsqu'il est interrogé sur le fonctionnement de la *Truth*

---

<sup>178</sup> Desmond Tutu, entretien avec Colin Greer sur le thème « *Healing a Nation* » *Parade Magazine Sunday*, January 11, 1998, <http://www.sclaseireann.com/temp/tutu.htm>

<sup>179</sup> Desmond Tutu, *Honorary Degree Acceptance Speech and Opening Lecture of the Justice, Memory and Reconciliation Conference*, University of Toronto, Feb. 15, 2000 <http://www.newsandevents.utoronto.ca/bin/000216a.asp>

*and Reconciliation Commission* (TRC) dont la vocation était de donner l'amnistie aux tortionnaires et terroristes venus rendre compte de leurs actes face à la commission :

'Restorative justice,' Tutu said, 'is different from retributive justice. Retributive justice will adjudicate guilt, then the case is closed. But restorative justice is about the profound inability of retributive justice to effect permanent closure on great human atrocities. To get justice, we must strive to undo the top dog/underdog reversals that make human horror endure. There is no point exacting vengeance now, knowing that it will be the cause for future vengeance by the offspring of those we punish. Vengeance leads only to revenge.'<sup>180</sup>

Ici il met en avant l'idée qu'une nation ne peut s'épanouir si elle est sujette à un désir de vengeance : « *Amnesia is no solution. If a nation is going to be healed, it has to come to grips with the past* »<sup>181</sup>. D'après lui, qu'il s'agisse des atrocités commises pendant l'apartheid, ou celles perpétrées lors d'une guerre plus « conventionnelle », la problématique est la même. Très intelligemment, il prend un exemple connu de tous les Sud-africains à titre comparatif, celui de la guerre anglo-boer : « *Vengeance destroys those it claims and those who become intoxicated with it. It seems clear that if we can't deal with deep conflicts, they don't disappear. You can't cover the cracks forever. This was true in South Africa after the English and Afrikaners wars, which left bitterness and seething that continues below the surface* »<sup>182</sup>. La valeur d'exemplarité de cette comparaison vaut également comme message adressé aux Afrikaners et aux Anglophones de son pays, afin de montrer que l'apartheid est aussi la résultante des antagonismes entre blancs, ainsi que des peurs et des angoisses générées par ces conflits. Desmond Tutu milite donc pour un devoir de mémoire dans le seul but de pardonner et d'aller de l'avant et non pas se venger et se fossiliser. A travers cette démarche mnémonique, Desmond Tutu explique qu'il s'agit également d'une quête

---

<sup>180</sup> Colin Greer, *op.cit.* <http://www.sclaseireann.com/temp/tutu.htm>

<sup>181</sup> *Ibid.*

<sup>182</sup> *Ibid.*

identitaire qui permet à tout un chacun de se reconnaître dans un groupe. C'est sur ce point qu'il fait converger la mémoire et l'histoire :

We might characterize human history as seeking after a solution to the problems of particularity and universalism, of who or what belongs to what group, and who is to be excluded, what is similar in appearance, conduct, speech, culture, dress, religion, thought and what is different. What do we mean by identity? Who will enjoy the benefits of being an insider-food, clothing, shelter, protection, family?<sup>183</sup>

Le lien entre passé et présent est omniprésent, car le premier conditionne le suivant : c'est en examinant le passé que l'on sait d'où l'on vient, qui l'on est à présent et à quel groupe on appartient. Cette quête, similaire à celle des enfants nés sous x qui cherchent leurs racines, comporte un danger selon Desmond Tutu. Cette recherche peut entraîner un désir d'éliminer tout ce qui est différent afin de se conformer à ce qui est identitaire et ainsi obtenir le « pedigree » identificatoire :

What is different is threatening, is likely to be the enemy. This kind of reaction is a throwback to beginning times when the stranger was almost always the enemy. In a way it is also atavistic, anachronistic, harking back to the days when the law of the jungle held sway. This impatience, this intolerance with difference, with diversity encompasses points of view, what we accept as so. The end of the Cold War was a good thing but in many ways it left people rudderless and confused. In Cold War days you were able to define yourself in relation to the Soviet Union or to the Western democracy. It was important to know who the enemy was over against whom your identity was defined. Then people hungered for the kind of certainty they thought they had when things were clearly black and white.<sup>184</sup>

En accord avec Desmond Tutu, il me semble qu'effectivement la mémoire, l'histoire et l'identité, individuelle ou collective, sont les ingrédients indispensables à la bonne compréhension des phénomènes socio-historiques que l'on a pu et que l'on peut encore observer en Afrique du Sud. Ainsi que je l'ai déjà exprimé par ailleurs, la constitution de l'identité d'un groupe passe souvent par une double phase tout d'abord de prise en compte

---

<sup>183</sup> Desmond Tutu, *Trinity Honorary Degree Acceptance Speech and the Romney Moseley Lecture*, University of Toronto, Feb., 16 2000. <http://www.newsandevents.utoronto.ca/bin/000218c.asp>

<sup>184</sup> *Ibid.*

des éléments communs aux individus se revendiquant de ce groupe, et de rejet de la différence incarnée par un ennemi/bouc émissaire réel ou plus généralement fantasmé qui va être la garantie de la cohésion du groupe. La communauté va, à l'instar des hoplites grecs, « serrer les rangs » au sein d'une phalange protectrice (le *laager* étant la version afrikaner de cette protection guerrière) permettant ainsi au groupe de faire face à l'adversité. L'un des passages de fiction que je cite souvent, car c'est, à mon avis, celui qui rend le mieux compte de ce besoin de fantasmer un ennemi afin de se constituer une identité, est celui où J. M. Coetzee décrit une main noire qui sort de sous le lit pour attraper la cheville blanche d'un personnage d'origine européenne : « *There is no woman living along the frontier who has not dreamed of a dark barbarian hand coming from under the bed to grip her ankle, no man who has not frightened himself with visions of the barbarians carousing in his home, breaking the plates, setting fire to the curtains, raping his daughters* »<sup>185</sup>. Il m'a toujours semblé qu'aborder la société sud-africaine selon ses diverses composantes en tenant compte de la spécificité liant l'histoire et la mémoire était une garantie d'aller à l'essentiel des mécanismes (et de leur évolution) qui ont régi les comportements des divers protagonistes en présence. L'être angoissé, et sa communauté, attendent avec appréhension la venue inéluctable (selon les fantasmes produits par leur névrose) du barbare qui ne va pas manquer, toujours selon eux, de venir les « prendre ». L'Afrique du Sud blanche, à titre d'exemple, s'est forgé un épouvantail bâti sur des contes européens anciens, mais adaptés à l'univers de l'Afrique Australe. « Le grand méchant zoulou », en l'occurrence, est venu remplacer son *alter ego*, l'homme loup européen, dans la mythologie afrikaner (nous noterons que selon Coetzee ce sont des femmes qui « rêvent » de voir apparaître la main noire sous le lit et que les pères craignent pour leurs filles et non leurs fils, accréditant l'analyse communément acceptée en psychanalyse depuis Bruno Bettelheim des connotations sexuelles du conte de Perrault et des

---

<sup>185</sup> J.M. Coetzee, *Waiting for the Barbarians*, Penguin Books, New-York, 1980, p.8

frères Grimm<sup>186</sup>). Un tel usage de l'image du noir croquemitaine est illustré par le journal d'une jeune boer de quatorze ans au pensionnat de Loreto à Pretoria pendant la guerre anglo-boer qui avec d'autres « grandes » fait peur aux pensionnaires les plus jeunes : « *We frightened the smallest boarders who disturbed us during our arguments with their silly squeaking by telling them that the Kaffirs would rise up, come to the convent and take them away to Zululand where they would have to carry and dig the soil. The poor little things were terrified* »<sup>187</sup>. Il est un fait que j'ai été d'emblée mis sur la « bonne voie » pour comprendre les phénomènes identitaires par Jean Sévry qui a fait d'abondantes recherches dans ce domaine. Son travail sur la littérature sud-africaine a toujours été enrichi par une approche multidisciplinaire que j'estime féconde (je l'ai moi-même adoptée), ainsi qu'il l'explique dans l'avant propos de sa première anthologie de littérature sud-africaine :

Dans cette anthologie, il n'est pas uniquement question de littérature. La vieille distinction établie arbitrairement par l'université entre civilisation et littérature perd tout sens dès que l'on se penche sur les productions du continent africain. On trouvera donc une alternance régulière de textes proprement « littéraires » et d'articles de presse, d'enquêtes sociologiques, de documents historiques, de textes officiels sur la législation de l'idéologie de l'Apartheid, des interviews d'écrivains, des extraits de la littérature enfantine, etc.<sup>188</sup>

Rendre compte du fonctionnement d'un groupe social passe nécessairement selon moi, par l'analyse de tels documents aussi diversifiés que ceux que je viens de mentionner. Outre les diverses traductions de textes africains qui analysent bien les phénomènes de création d'un être virtuel stéréotypé et fantasmé<sup>189</sup> (comme le montre son article « Du valet au Boy, des

---

<sup>186</sup> Bruno Bettelheim, *Psychanalyse des contes de fées*, trad. de l'américain par Théo Carlier, Robert Laffont, 1976.

<sup>187</sup> Henry John May, (dir.), *Music of the Guns. Based on Two Journals of the Boer War*, Hutchinson of South Africa, Johannesburg, 1970, pp.6-7.

<sup>188</sup> Jean Sévry, *Afrique du Sud. Ségrégation et Littérature*, Paris, L'Harmattan, 1989.

<sup>189</sup> Jamal Mahjoub : *Le Train des sables*, traduit de l'anglais (Soudan) par Madeleine et Jean Sévry, Arles, Actes Sud, serie « Afriques » 2001 ; Jamal Mahjoub, *Le Telescope de Rachid*, traduit de l'anglais (Soudan) par Madeleine et Jean Sévry, Arles, Actes Sud, coll. « Babel » 2000 ; Gabriel Oakar, *La Voix*, traduit de l'anglais par Jean Sévry, Paris, Hatier, 1985 ; Sol T. Plaatje, *Mhudi*, Traduit de l'anglais (Afrique du Sud) par Jean Sévry, Arles, Actes sud 1997 et d'autres auteurs africains comme Es'kia Mphahlele, Lewis Nkosi etc.

littératures coloniales aux littératures africaines : la fabrication de clichés sociolinguistiques et leur traduction », *Palimpsestes* no 13 : *Le Cliché en Traduction*), la recherche qui illustre le mieux selon moi cette approche est l'analyse qu'il propose du mythe du chef zoulou le plus célèbre. En rappelant à son lecteur certaines évidences, il souligne l'importance de distinguer les différentes visions produites par diverses personnes à des moments précis de leur histoire. « Chacun » possède ainsi sa vision, et invente ainsi « son Chaka » : « Après quoi l'on se retrouve confronté à un phénomène d'une banalité étonnante en histoire, à savoir que tout est affaire de point de vue. Chacun son Chaka, parce que chacun le regarde à partir de son système de représentations, en un lieu précis, à une période historiquement datée »<sup>190</sup>. C'est ainsi qu'il explique qu'un point de vue, conscientisé ou non, c'est-à-dire un point de vue dont le porteur est conscient ou non de ce qu'il est certainement biaisé, va servir d'argument sur un champ de bataille idéologique mettant en présence différentes factions de la scène sud-africaine :

Si bien qu'à tout prendre, nous n'avons souvent droit qu'à des regards sur Chaka, qu'à des prises de position et dans bien des cas, avec la plus belle inconscience. Il faut bien admettre que ce n'est pas la première fois que cela se produit en histoire ! Mais ce qui me frappe ici, c'est que si en « entrée » nous avons un désir de faire l'histoire, en « sortie » nous trouverons en abondance des fantasmes, des projections, des constructions imaginaires, voire des stéréotypes présentés comme des vérités historiques. Ceci s'effectue d'abord sur place, en Afrique du Sud (usage interne), puis à l'extérieur (un Chaka d'exportation, à valeur externe).<sup>191</sup>

J'ai souvent eu à l'esprit lors de mes travaux de recherche, cette phrase « chacun son Chaka » afin de mettre continuellement en tension les points de vue, souvent diamétralement opposés, que j'ai pu rencontrer dans mon corpus. De ce fait, j'ai souvent eu la plus grande méfiance quant aux propos tenus par les personnes dont je lisais la production épistolaire, les journaux intimes ou de campagne (ou de guerre) ou bien les ouvrages pour ce qui concerne les sources

---

<sup>190</sup> Jean Sévry, *Chaka, Empereur des Zoulous. Histoire, Mythes et Légendes*, L'Harmattan, 1991, p.10.

<sup>191</sup> *Ibid.*, p.94.

primaires, ou encore les articles et ouvrages d'historiens traitant de l'histoire de l'Afrique du Sud. Essayer de distinguer les divers « moteurs » qui poussent ou ont poussé des personnes à adopter un certain point de vue et à vouloir en rendre compte (par écrit ou oralement) est l'exercice de base auquel je me suis astreint pendant mes années de recherche.

Pour reprendre les termes de Desmond Tutu: « *Memory is crucial [...], we've got to remember. We've got to remember where we come from, we've got to remember the oppression, remember that* »<sup>192</sup>. Les représentations et la mémoire ont été, et sont toujours au coeur de la problématique de ma recherche. Les diverses communautés composant l'Afrique du Sud, ont souvent eut recours à la mémoire et à leur histoire afin de justifier l'attitude qu'ils adoptaient dans le présent. Ainsi lors des premières élections multiraciales en 1994, la télévision n'a pas manqué de montrer le leader de l'*Inkhata Freedom Party* Mangosuthu Buthelezi en tenue de guerrier zoulou, car il revendique ses liens généalogiques avec Chaka ou Eugène Terreblanche, leader de l'AWB (extrême droite sud-africaine), arborant le *Vierkleur*, drapeau de la République d'Afrique du Sud datant de la guerre anglo-boer en 1990 à l'occasion d'un match international de rugby au Cap. Il soulignait ainsi son désir de revenir à une situation d'avant la défaite afrikaner face aux Britanniques. La mémoire, et son devoir de mémoire, corollaire d'actualité depuis quelques années dans les pays occidentaux et en France en particulier, sont donc des éléments structurant l'identité d'un groupe. À l'instar de Desmond Tutu, Tzvetan Todorov pense lui aussi que les deux sont concomitants :

Il faut d'abord noter que la représentation du passé est constitutive non seulement de l'identité individuelle –la personne présente est faite de ses propres images d'elle-même -, mais aussi de l'identité collective. Or, qu'on le veuille ou non, la plupart des êtres humains ont besoin de ressentir leur appartenance à un groupe : c'est qu'ils trouvent là le moyen le plus immédiat d'obtenir la reconnaissance de leur existence, indispensable à tout un chacun. Je suis catholique, ou berrichon, ou paysan, ou communiste : je ne suis pas personne, je ne risque pas d'être englouti par le néant.<sup>193</sup>

---

<sup>192</sup> CBC News, *An Interview with Desmond Tutu* 20 [http://www.cbc.ca/sunday/coverstory\\_desmondtutu.html](http://www.cbc.ca/sunday/coverstory_desmondtutu.html)

<sup>193</sup>Tzvetan Todorov, *Les Abus de la mémoire*, Paris, Arléa, 2004 [1992], pp.52-53.

Ce postulat met en évidence ce qui fait la spécificité de la démarche mnémonique. S'intéresser à son passé est cathartique car cela permet à l'individu de revendiquer sa lignée et de fait son appartenance au groupe, notamment si ladite lignée s'inscrit dans l'histoire commune du groupe. Les racines africaines des Afrikaners (et le nom qu'ils se sont donné est significatif de ce point de vue) sont une garantie d'appartenance au groupe :

Afrikaner history would have happened just the same without any de Villiers at all, of course – though it's true we bred at a prodigious rate (the de Villiers seem to have infiltrated every other settler family within a few years of their arrival at the Cape, and then they began to marry cousins and more or less distant relatives to a genetically eccentric degree). So if I use my own family as a way of dealing with the tribe, it's not because we were essential to the collective history but because longevity counts for something – we were there from the very beginning, after all, and some of us will be there until the End...<sup>194</sup>

C'est également en termes de justification, voire de légitimation que la convocation du passé se fait. Marq de Villiers écrit en filigrane que le fait d'appartenir à une lignée identifiable dans le temps légitime son droit à écrire une histoire des Afrikaners, attitude qui chez d'autres peut conduire à l'ostracisme de ceux qui n'appartiennent pas au groupe, comme l'explique Jean Sévry lorsqu'il relate son expérience auprès de certains Sud-africains : « Parfois, séjournant en ce pays, lorsque j'émettais de telles réflexions critiques, j'avais hélas droit à une réaction de ce type : *Ag, Man, you can't understand us, because you are not a South African !* »<sup>195</sup>. C'est également pour cela qu'être d'ascendance huguenote est très prisé en Afrique du Sud, car amplement documentée, l'arrivée de ces colons en 1688 permet à leur descendants d'élaborer leur arbre généalogique avec une relative aisance (Marq de Villiers, par exemple, descend nécessairement de l'un des trois frères de Villiers qui ont été les

---

<sup>194</sup> Marq de Villiers, *White Tribe Dreaming. Apartheid's Bitter Roots as Witnessed by Eight Generations of an Afrikaner Family*, Penguin Books 1990, p.XIII.

<sup>195</sup> Jean Sévry, « L'Heure des bilans : les littératures de l'Afrique du Sud et leurs problèmes de communication » Revue Alizés n°21 Actes du 4<sup>e</sup> colloque international du G.R.A.S. Saint-Denis de La Réunion (7-9 décembre 2000) *Writing in South Africa After the End of Apartheid*, décembre 2001. <http://www2.univ-reunion.fr/~ageof/text/74c21e88-324.html>

pionniers de la culture de la vigne en Afrique du Sud et Eugène Terreblanche sait que ses ancêtres viennent de Toulon). Mais la légitimation va bien évidemment plus loin. Pour certains historiens sud-africains l'idée fut de mettre en avant le fait que l'arrivée des Afrikaners dans certains territoires était antérieure à celle des peuplades bantoues<sup>196</sup>. Comme le rappelle Georges Orwell dans *1984*, contrôler le passé c'est contrôler le présent:

The Party said that Oceania had never been in alliance with Eurasia. He, Winston Smith, knew that Oceania had been in alliance with Eurasia as short a time as four years ago. But where did that knowledge exist? Only in his own consciousness, which in any case must soon be annihilated. And if all others accepted the lie which the Party – if all records told the same tale – then the lie passed onto history and became truth. 'Who controls the past', ran the party slogan, 'controls the future: who controls the present controls the past'. And yet the past, though of its nature alterable, never had been altered. Whatever true now was true from everlasting to everlasting. It was quite simple. All that was needed was an unending series of victories over your own memory.<sup>197</sup>

Nous rejoignons ici la problématique de la manipulation de l'opinion publique que j'ai évoquée précédemment, ce que Paul Ricœur appelle la « mémoire manipulée »<sup>198</sup> partageant cette idée avec Jacques Le Goff :

La mémoire est un élément essentiel de ce qu'on appelle désormais l'*identité* individuelle ou collective, dont la quête est une des activités fondamentales des individus et des sociétés d'aujourd'hui, dans la fièvre et l'angoisse. Mais la mémoire collective est non seulement une conquête, c'est un instrument et un objectif de puissance. Ce sont les sociétés dont la mémoire sociale est surtout orale ou qui sont en train de se constituer une mémoire collective écrite qui permettent le mieux de saisir cette lutte pour la domination du souvenir et de la tradition, cette manipulation de la mémoire.<sup>199</sup>

La mémoire ou l'oubli sont donc des éléments primordiaux de la gestion d'une population pour la classe dirigeante. La question qui se pose de manière récurrente est de savoir si l'on

---

<sup>196</sup> Voir à ce sujet Christopher Saunders, *The Making of the South African Past. Major Historians and Race and Class David Philip*, Cape Town & Johannesburg, 1988.

<sup>197</sup> George Orwell, *1984*, Penguin Books, 1982, p.31.

<sup>198</sup> Paul Ricœur, « L'Écriture de l'histoire et la représentation du passé » in *Annales. Histoire, Sciences Sociales* 55<sup>e</sup> année, n°4 Juillet-Août 2000, diffusion Armand Colin, p.735.

<sup>199</sup> Jacques Le Goff, *Histoire et mémoire*, Gallimard, Folio-Histoire 1988. pp.174-175.

doit raviver le souvenir et solliciter la mémoire collective et dans quel but, ou au contraire faire disparaître toute trace d'un événement ou d'un personnage afin que la mémoire collective s'en dessaisisse. Cette question a longtemps fait l'objet de la réflexion des penseurs sud-africains désireux d'affronter ceux qu'ils considéraient comme leurs oppresseurs ou comme un danger potentiel. Ainsi que le souligne Elaine Dubourdiu, l'Afrique du Sud a longtemps possédé plusieurs « passés »: « *During the 1980s the competing and separate histories of the different 'racial' groups in South Africa appeared to be leading the country inescapably towards a blood bath. South Africans did not have a shared past. What they had were very different versions of that past, depending essentially on which 'racial' or ethnic group they belonged to* »<sup>200</sup>. Afin de pénétrer plus en détail dans les raisons qui poussent les uns et les autres à se revendiquer d'un certain passé, T. Todorov nous donne une clef supplémentaire pour la compréhension de ce phénomène en posant la notion de victimisation comme un processus auquel, selon lui, tous aspirent :

Qu'y aurait-il d'agréable dans le fait d'être victime ? Rien, assurément. Mais si personne ne veut *être* une victime, tous en revanche, veulent l'avoir été, sans plus l'être ; ils aspirent au *statut* de victime. [...]. Ce qui est vrai des individus l'est plus encore des groupes. Si l'on parvient à établir de façon convaincante que tel groupe a été victime d'injustice dans le passé, cela lui ouvre dans le présent une ligne de crédit inépuisable. Puisque la société reconnaît que les groupes, et non seulement les individus, ont des droits, autant en profiter ; or, plus grande a été l'offense dans le passé, plus grands seront les droits dans le présent. Au lieu d'avoir à lutter pour obtenir un privilège, on le reçoit d'office par sa seule appartenance au groupe jadis défavorisé. D'où la compétition effrénée pour obtenir, non, comme entre pays, la clause de la nation la plus défavorisée, mais celle du groupe le plus défavorisé.<sup>201</sup>

En 1899 les *Uitlanders*, c'est-à-dire les non-afrikaners, ont eu recours au processus de victimisation, en faisant état de leurs souffrances auprès des autorités britanniques, prétexte que ces dernières ont immédiatement saisi pour intervenir militairement dans les affaires du

---

<sup>200</sup> Elaine Dubourdiu, "Re-Writing South Africa's History through the Hearings of the Truth and Reconciliation Commission" in Martine Piquet, Francine Tolron (dir.), *Cultures of the Commonwealth Essays and Studies* N°5 "Rewriting History" Winter 1998-99, p.57.

<sup>201</sup> Tzvetan. Todorov, *op.cit.*, pp.55-57.

Transvaal. Les Afrikaners ont bien entendu eux aussi eu recours à ce processus pour justifier leur mainmise sur le pays (*A hundred years of wrong*) et les noirs, très logiquement ont pu faire de même devant la *Truth and Reconciliation Commission*. Mais qu'elles soient réelles, imaginaires ou exagérées, il est un fait que la restitution des souffrances endurées dans un passé plus ou moins lointain est un facteur indéniable de la constitution « des identités » sud-africaines. La volonté identitaire n'est toutefois pas innocente, et n'exclut certainement pas les dérives :

Le cœur du problème, c'est la mobilisation de la mémoire au service de la quête, de la requête, de la revendication d'identité. Des dérives qui en résultent, nous connaissons quelques symptômes inquiétants : *trop* de mémoire, dans telle région du monde, donc abus de mémoire – *pas assez* de mémoire, ailleurs, donc abus d'oubli. Eh bien, c'est dans la problématique de l'identité qu'il faut maintenant chercher la cause de la fragilité s'ajoute à celle proprement cognitive résultant de la proximité entre imagination et mémoire, et trouve dans celle-ci son aiguillon et son adjuvant.<sup>202</sup>

Mon propos n'a jamais été de faire la part des choses dans les récits tenus par les groupes que j'ai étudiés. A l'instar de Paul Ricœur, je pense que l'historien a un devoir de réserve face à l'événement qu'il analyse : « Il ne faudrait pas toutefois qu'une nouvelle intimidation vienne paralyser la réflexion sur l'opération historiographique. C'est au juge qu'il revient de condamner et punir, et au citoyen de militer contre l'oubli et aussi pour l'équité de la mémoire ; à l'historien reste la tâche de comprendre sans inculper ni disculper »<sup>203</sup>. Ne pas porter de jugement, mais ne pas perdre de temps non plus en une vaine quête de « véracité », mais plutôt me concentrer sur les représentations m'a toujours paru plus productif en termes de recherche et de compréhension des mécanismes. Il me semble que la recherche et l'analyse des critères choisis par un individu dans le but de faire un travail mnémonique est ce qui donne tout son sens à ma démarche car selon T. Todorov toute mémoire est sélection : « Puisque la mémoire est sélection, il a bien fallu choisir parmi toutes les informations

---

<sup>202</sup> Paul Ricœur, *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, Seuil, L'ordre philosophique, 2000, p.98.

<sup>203</sup> Paul Ricœur, « L'Écriture de l'histoire et la représentation du passé » *op.cit.*, p.744.

reçues, au nom de certains critères ; et ces critères, qu'ils aient été ou non conscients, serviront aussi, selon toute vraisemblance, à orienter l'utilisation que nous ferons du passé »<sup>204</sup>. Avoir une mémoire sélective paraît donc une évidence, presque un pléonasme tant la masse des informations reçues par le cerveau est grande. Mais si la capacité de ce dernier à retenir beaucoup d'informations est un des éléments de la mémoire sélective, le fonctionnement de la conscience ou de l'inconscience dans le tri sélectif des informations à conserver est non moins prégnant. En d'autres termes, l'individu ne retient que ce qu'il veut bien retenir. Il y a donc conservation et classification des traces du passé puis relecture de ces traces dans un contexte temporel qui n'est plus celui de leur production première. De ce point de vue, la « manipulation de la mémoire » paraît une évidence, elle peut être orchestrée par un gouvernement dans un but de propagande et de manipulation de l'opinion publique, mais elle peut être aussi autocensure dans le registre individuel :

Enfin, les psychologues, les psychanalystes, ont insisté, soit à propos du souvenir, soit à propos de l'oubli (à la suite notamment d'Ebbinghaus), sur les manipulations conscientes ou inconscientes que l'intérêt, l'affectivité, le désir, l'inhibition, la censure exercent sur la mémoire individuelle. De même, la lutte des forces sociales pour le pouvoir. Se rendre maître de la mémoire et de l'oubli est une des grandes préoccupations des classes, des groupes, des individus qui ont dominé et dominent les sociétés historiques. Les oublis, les silences de l'histoire sont révélateurs de ces mécanismes de manipulation de la mémoire collective.<sup>205</sup>

L'historien peut donc essayer de déceler les choix d'un individu, et à un autre niveau ceux du groupe, afin d'envisager quelle force a présidé à ce choix. Une autre référence littéraire qu'il me plaît de citer car, là encore, elle me paraît parfaitement illustrer mon propos, est le roman *Un Acte de terreur* d'André Brink. Dans celui-ci l'auteur met en scène Thomas Landman, un jeune afrikaner qui, après avoir découvert la réalité de l'apartheid, décide de lutter contre cette pratique. Mais s'il devient terroriste, il lutte aussi sur le registre des mentalités

---

<sup>204</sup> T. Todorov, *op.cit.*, p.16.

<sup>205</sup> Jacques Le Goff, *op.cit.*, p.109.

familiales, Brink suggérant ainsi à ses lecteurs que la révolution passe par un changement personnel de mentalité. Le champ de bataille idéologique sur lequel Thomas va affronter ses parents (et son père en particulier) est celui de leur arbre généalogique et de sa réécriture. En faisant des recherches Thomas s'aperçoit que la mémoire de son père a été « sélective » lorsque ce dernier a élaboré l'arbre généalogique de leur famille:

[...] it has become quite clear to me why that particular chunk of our family history – like some others, later – has been suppressed for so long. Conceived and born in lies we are. Admittedly, some rare Afrikaners of my generation have begun to count the drops of African blood in our veins, like our contemporaries in the US who are so eager to prove an indigenous 'Indian' connection: but in our family things have not yet progressed so far. Lily-white purity über alles.<sup>206</sup>

Ce que Brink dénonce ici est cette mémoire volontairement sélective qui fait disparaître toute trace de métissage au sein de la lignée blanche. Sa préoccupation est bien sûr autre. De manière métaphorique, la famille Landman incarne la société afrikaner avec ses faiblesses qu'il dénonce, mais également ses points forts, comme sa capacité à réagir au système inique de l'apartheid. Le travail de mémoire en Afrique du Sud se décline donc sur le mode de l'affrontement idéologique : d'un côté un groupe convoque sa mémoire et son passé afin de justifier son attitude présente et de l'autre, un second groupe (les dissidents) essayent de rétablir une vision plus conforme à leur réalité. Ceci participe d'une véritable réflexion épistémologique sur le thème de la primauté de la recherche historique qui s'oppose souvent à la mémoire, comme le souligne Paul Ricœur :

Reste aussi ouverte la question de la compétition entre la mémoire et l'histoire dans la représentation du passé. À la mémoire reste l'avantage de la reconnaissance du passé comme ayant été quoique n'étant plus ; à l'histoire revient le pouvoir d'élargir le regard dans l'espace et dans le temps, la force de la critique dans l'ordre du témoignage, de l'explication et de la compréhension, la maîtrise rhétorique du texte, et, plus que tout, l'exercice de l'équité à l'égard des revendications concurrentes des mémoires blessées et parfois aveugles au malheurs des autres. Entre le vœu de fidélité

---

<sup>206</sup> André Brink, *An Act of Terror*, Minerva, 1993, p.639.

de la mémoire et le pacte de vérité en histoire, l'ordre de priorité est indécidable. Seul est habilité à trancher le débat le lecteur, et dans le lecteur le citoyen.<sup>207</sup>

Les représentations du passé se déclinent de manières différentes, elles passent par le prisme, par définition déformant de la mémoire, ou celui de l'analyse historique. A ce propos Paul Ricœur distingue bien les deux :

Si je plaide ici pour l'antériorité de la question de la représentation mnémonique sur celle de la représentation du passé en histoire, ce n'est pas parce que je me placerais, pour des raisons de circonstance à l'âge des commémorations, du côté des avocats de la mémoire contre ceux de l'histoire – ce propos m'est parfaitement étranger -, mais parce que le problème de la représentation, qui est la croix de l'historien, se trouve déjà mis en place au plan de la mémoire et même y reçoit une solution limitée et précaire qu'il ne sera pas possible de transposer au plan de l'histoire.<sup>208</sup>

La dialectique du rapport de l'événement à la mémoire est intéressante en ce qu'elle rejoint un autre point central de ma démonstration qui est l'écriture de l'histoire. L'historien va se pencher sur des écrits qui, pour parvenir à lui, ont effectué un parcours important à examiner. Un témoin assiste à un événement. Il va le percevoir d'une certaine manière en fonction d'éléments qu'il ne contrôle pas nécessairement (sa fatigue, les conditions atmosphériques, son état psychique, sa culture, sa vue etc.). Il va ensuite emmagasiner certaines des informations dans sa mémoire. Quelque temps après, mu par un désir il va vouloir rendre compte de son témoignage par écrit. Il va mettre en branle un processus qui va lui faire activer les éléments que sa mémoire a sélectionnés afin de les restituer avec plus ou moins de bonheur selon la qualité de son écriture et sa capacité à transformer en mots ce qui relève de ses impressions et ses émotions. Si nous reprenons cette chaîne d'événement dans son ordre chronologique, la première étape est la perception de l'événement. Il est difficile pour l'historien d'aller au-delà des simples supputations sur les conditions de réception de l'image de l'événement, n'étant pas présent. Il peut par effet d'empathie (pratique dangereuse selon

---

<sup>207</sup> Paul Ricœur, « L'Écriture de l'histoire et la représentation du passé » *op.cit.*, p. 747.

<sup>208</sup> *Ibid.*, p.731.

moi), imaginer ces conditions. Cette approche ne me paraît pas pertinente car hypothétique et trop difficile à mettre en œuvre. Dans un contexte judiciaire, le questionnement de la fiabilité du témoignage est primordial. Pour mon analyse des représentations cela ne l'est pas. Ce qui m'intéresse plus en tant que chercheur c'est ce que Ricœur appelle le moment de l'archive :

Le moment de l'archive, c'est le moment de l'entrée en écriture de l'opération historiographique. Le témoignage est originellement oral ; il est écouté, entendu. L'archive est l'écriture ; elle est lue, consultée. Aux archives, l'historien de métier est un lecteur.

Avant l'archive consultée, constituée, il y a la mise en archive. Or celle-ci fait rupture sur un trajet de continuité. Le témoignage, a-t-on dit, donne une suite narrative à la mémoire déclarative. Or il appartient au récit de pouvoir être détaché de son narrateur, comme insiste à l'envi une critique littéraire frottée de structuralisme. Mais le phénoménologue n'est pas en reste : entre le dire et le dit de toute énonciation, un subtil écart se creuse qui permet à l'énoncé, au dit des choses dites, de poursuivre une carrière qu'on peut dire au sens strict littéraire. La mise en intrigue d'une histoire racontée vient en outre renforcer l'autonomie sémantique d'un texte, à laquelle la composition en forme d'œuvre donne la visibilité de la chose écrite.<sup>209</sup>

L'écriture de l'histoire est donc la transcription d'un récit. Ce récit peut-être avéré (par d'autres témoins par exemple), il peut être édulcoré (lorsqu'un soldat relate un événement en omettant les détails sordides des combats par exemple), ou totalement et consciemment inventé. Mais un récit inventé peut l'être de deux manières. Un individu peut prétendre que son récit est véridique ou bien un écrivain peut (même s'il s'inspire de faits réels) clamer que sa fiction a valeur d'exemple et donc « pourrait être » vraie. Les romans de Nadine Gordimer, de J. M. Coetzee ou d'André Brink, peuvent selon moi rendre compte de la représentation de l'histoire de leur pays élaborée par ces auteurs. L'analyse (littéraire) des travers de la communauté afrikaner, et par voie de conséquence leur dénonciation, peuvent tout autant (sinon plus) être examinées au même titre que l'analyse militante d'un historien. En raison de leur volonté de lutter contre la manipulation de la mémoire, ils sont un des éléments dont l'historien va tenir compte dans son corpus, qu'il pourra classer par exemple

---

<sup>209</sup> Paul Ricœur, *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, op.cit. pp.209-210.

dans la catégorie des documents anti-apartheid. Le récit relève par conséquent de l'idéologie, comme le souligne P. Ricœur à propos des diverses entreprises de manipulation de la mémoire :

Il est aisé de les rapporter respectivement aux divers niveaux opératoires de l'idéologie. Au plan le plus profond, celui des médiations symboliques de l'action, c'est à travers la fonction narrative que la mémoire est incorporée à la constitution de l'identité. L'idéologie de la mémoire est rendue possible par les ressources de variation qu'offre le travail de configuration narrative. Et comme les personnages du récit sont mis en intrigue en même temps que l'histoire racontée, la configuration narrative contribue à modeler l'identité des protagonistes de l'action en même temps que les contours de l'action elle-même.<sup>210</sup>

Si, comme le disent les Italiens, le traducteur est un traître, je pense qu'on peut aller jusqu'à dire que le raconteur d'un événement vécu l'est aussi dans la mesure où, même s'il est de bonne foi, il n'a pas la possibilité de rendre compte de cet événement dans son intégralité et sa globalité. Un point de vue ne peut de ce fait qu'être l'expression de qui est à la source de ce point de vue, s'il revendique ses propos comme étant les siens. Il y a donc souvent contradiction entre le discours et le « réel » tant il est peu probable que deux discours se ressemblent. C'est en cela que l'historiographie d'un pays est un champ d'étude fécond. Je rejoins sur ce point l'analyse de Michel de Certeau:

*L'historiographie* (c'est-à-dire « histoire » et « écriture ») porte inscrit dans son nom propre le paradoxe -et quasi oxymoron- de la mise en relation de deux termes antinomiques : le réel et le discours. Elle a pour tâche de les articuler et, là où ce lien n'est pas pensable, de faire *comme si* elle les articulait. De la relation que le *discours* entretient avec le *réel* dont il traite, ce livre est né.<sup>211</sup>

L'idée force qui m'a toujours séduit dans la réflexion de Michel de Certeau est la notion de travail interprétatif qu'il développe autour de l'expression de ce qui n'est pas dit et qui constitue le franchissement d'une frontière symbolique vers une *terra ingonita* :

---

<sup>210</sup> *Ibid.*, p.103.

<sup>211</sup> Michel de Certeau, *op.cit.* p.11-12.

Une structure propre à la culture occidentale moderne s'indique sans doute en cette historiographie : l'intelligibilité s'instaure dans un rapport à l'autre ; elle se déplace (ou « progresse ») en modifiant ce dont elle fait son « autre »- le sauvage, le passé, le peuple, le fou, l'enfant, le tiers monde. À travers ces variantes entre elles hétéronomes – ethnologie, histoire, psychiatrie, pédagogie, etc. -, se déploie une problématique articulant un savoir-dire sur ce que l'autre tait, et garantissant le travail interprétatif d'une science (« humaine ») par la frontière qui le distingue d'une région qui l'attend pour être connue.<sup>212</sup>

Cette citation ne va pas sans en évoquer une autre, qui se trouve dans un des premiers romans que j'ai étudié au tout début de ma formation d'angliciste, et qui est incontestablement un des jalons qui ont marqué ma recherche : « *The past is a foreign country : they do things differently there* »<sup>213</sup>. L'historien doit donc franchir une frontière entre la période dans laquelle il travaille et celle de son objet d'étude, il instaure un lien entre les deux et reconstruit dans le présent l'idée qu'il se fait du passé : « Mais l'activité qui recommence à partir d'un temps nouveau, séparé des anciens, et qui prend en charge la construction d'une raison dans ce présent, n'est-ce pas l'historiographie ? »<sup>214</sup>. Cette dichotomie entre l'étude des « anciens » et du présent résume bien en fait mon travail de recherche. Si la plupart de mes travaux portent sur l'Angleterre victorienne et l'Afrique du Sud à la même époque, mes centres d'intérêts m'ont également porté vers la manière dont les Sud-africains ont abordé le thème de l'écriture de leur passé. Mes modestes travaux concernant la littérature de 20<sup>e</sup> siècle (article n°19 « L'Écrivain et le sujet de l'histoire, raconter le passé en Afrique du Sud ») relèvent de cette entreprise, car j'approuve l'assertion selon laquelle : « le discours historique explicite une *identité sociale*, non pas en tant qu'elle est « donnée » ou stable, mais en tant qu'elle *se différencie* d'une époque antérieure ou d'une autre société »<sup>215</sup>. Le discours sur le passé est aussi révélateur de la société qui le produit que le discours sur le présent. De ce fait,

---

<sup>212</sup> *Ibid.*, p.15.

<sup>213</sup> L.P. Hartley, *The Go-Between*, Penguin Books, 1981, p.7.

<sup>214</sup> Michel de Certeau, *op. cit.*, p.19.

<sup>215</sup> *ibid.*, p.72.

il fait partie du type de corpus sur lequel j'apprécie de travailler. Le lien que crée l'historien entre la société au sein de laquelle il écrit et celle qu'il étudie constitue ce qui fait, selon Michel de Certeau, le fondement, auquel j'adhère parfaitement, de la science historique :

[...], la situation de l'historiographie fait apparaître l'interrogation sur le réel en deux positions bien différentes de la démarche scientifique : le réel en tant qu'il est *connu* (ce que l'historien étudie, comprend ou « ressuscite » d'une société passée) et le réel en tant qu'il est impliqué par l'opération scientifique (la société présente à laquelle se réfèrent la problématique de l'historien, ses procédures, ses modes de compréhensions et finalement une pratique du sens). D'une part, le réel est le résultat de l'analyse, et, d'autre part, il est son postulat. Ces deux formes de la réalité ne peuvent être ni éliminées, ni ramenées l'une à l'autre. La science historique tient précisément dans leur rapport. Elle a pour objectif propre de le développer en un discours.<sup>216</sup>

L'écriture de l'histoire en Afrique du Sud est donc un champ d'étude que je souhaite continuer à explorer comme à la fois texte et récit<sup>217</sup>. J'ai effectué une première approche collective de ce thème au travers de la coordination d'un numéro de la revue *Palabres* (voir l'ouvrage ci-joint) intitulé « Écritures et Histoire en Afrique du Sud » (*Palabres. Art. Littérature. Philosophie. Vol.V n°1-2003*). Cette revue, internationale, publiée à l'Université de Bayreuth, m'a permis de réunir plusieurs chercheurs intéressés par cette problématique, ce qui nous a donné l'opportunité d'effectuer un état des lieux. L'utilisation du pluriel pour le mot « écriture » dans le titre du numéro avait pour but de rendre compte de la multiplicité des supports que ce sujet pouvait évoquer. De fait, plusieurs chercheurs se sont penchés sur la littérature (Brink, Gordimer ou les écritures féminines du 19<sup>e</sup> siècle), des théologiens ont abordé des aspects moins souvent analysés comme l'histoire orale ou les commémorations religieuses, d'autres enfin ont travaillé exclusivement dans le champ de l'histoire « ancienne », comme sur le thème de l'apartheid ou plus « récente » sur la *Truth and*

---

<sup>216</sup> *Ibid.*, p.57.

<sup>217</sup> Une fois de plus c'est Michel de Certeau qui m'a éclairé sur ce point : « Un pas de plus, et l'histoire sera envisagée comme un *texte* organisant des unités de sens et y opérant des transformations dont les règles sont déterminables. En effet, si l'historiographie peut avoir recours aux procédures sémiotiques pour renouveler ses pratiques, elle leur est elle-même offerte comme un objet, en tant qu'elle constitue un *récit* ou un discours propre. » *Op.Cit.*, p.65.

*Reconciliation Commission*. Richard Samin a bien mis les choses en perspectives dans son article intitulé « La nouvelle Afrique du Sud et les aléas de la mémoire ». À propos des mythes afrikaners il explique que :

L'idée exprimée par Van Niekerk selon laquelle les convictions et la culture de tout un groupe social avaient été façonnées par des récits est loin d'être aussi fausse et dérisoire qu'il y paraît. Elle est en fait au centre des débats théoriques actuels sur les conditions dans lesquelles l'histoire de l'Afrique du Sud pourra être réécrite. Le cœur du problème c'est de déterminer la légitimité et la nature des récits qui seront acceptés comme étant les plus appropriés pour expliquer et rendre perceptible la complexité de l'histoire sud-africaine.<sup>218</sup>

Il souligne l'importance et la difficulté de réécrire une histoire commune qui puisse être consensuelle, mais aussi rendre compte de la spécificité de chaque communauté. L'un des projets qui me semble porteur pour un éventuel futur doctorant serait d'examiner le travail fait actuellement autour de la rédaction des manuels scolaires, en particulier ceux d'histoire en Afrique du Sud. Ce champ de recherches est apprécié en France comme le prouvent certains ouvrages, tels celui de Marc Ferro, *Comment on raconte l'histoire aux enfants*, Payot, 1981, ou bien celui de Suzanne Baudemont, *L'Histoire et la légende dans l'école élémentaire victorienne (1862-1901)*, Paris, Klincksieck, 1980, pour ne citer que ceux que j'ai utilisés dans ma recherche. Mais on constate également qu'il s'agit d'un sujet de préoccupation mondial, pour preuve l'existence en Allemagne de l'Institut Georg-Eckert pour la recherche internationale sur les manuels scolaires. Son directeur adjoint, Falk Pingel a d'ailleurs rédigé le guide de l'UNESCO pour l'analyse et la révision des manuels scolaires paru en 1999<sup>219</sup>. L'Afrique du Sud est un terrain idéal pour ce genre d'étude, les progrès en

---

<sup>218</sup> Richard Samin, « La nouvelle Afrique du Sud et les aléas de la mémoire », in *Palabres Art. Littérature. Philosophie*. Université de Bayreuth, Gilles Teulié (dir.) « Écritures et Histoire en Afrique du Sud », Vol. V, N°1 p.157.

<sup>219</sup> Shiraz Sidhva, « Les Manuels d'histoire chassent le préjugé », *Le Courrier de l'Unesco*, novembre 2001.

matière de rédaction de ces ouvrages étant assez lents. June Bam et Pippa Visser soulignaient déjà en 1996 l'importance du travail à faire :

Another barrier to the new history is the existence of a body of historical myth which has too often been reinforced by textbooks, as well as by popular books, novels, films, and television series. Over the past twenty years a considerable amount of research has systematically disproved many of the myths which are still included in textbooks and are still being taught in history classes today. These myths need to be tackled head-on in the classroom.<sup>220</sup>

J'envisage de donner une suite au numéro de *Palabres* que j'ai coordonné. Peut-être que cela pourrait se faire sous forme d'un colloque qui permettrait de réunir les sud-africanistes français (et étrangers) autour du thème de « l'écriture sud-africaine au 21<sup>e</sup> siècle » ? J'ai constaté que le point de rencontre le plus significatif et régulier pour les sud-africanistes français, sont les colloques organisés par l'Université St Denis de la Réunion. Plusieurs collègues ont abordé des sujets importants pour ma recherche lors du colloque *Founding Myths in the New South Africa* (2003). Marie-Claude Barbier, par exemple, a parlé du rapatriement de la Vénus hottentote, Richard Samin : « *Reappraising the myths of the New South Africa : Phaswane Mpe's Welcome to our Hillbrow*, Ben Lebdaï de « John Ross/ Chaka, une mémoire réhabilitée » et Robert Griffiths « *Religion and the TRC findings* »<sup>221</sup>. Il serait peut-être bon de créer un lieu de rencontre en France métropolitaine en lien avec l'Université de la Réunion d'autant que plusieurs collègues sont intéressés (Ludmilla Ommundsen, Université du Havre et Bernard Cross, Université de Paris X Nanterre). Grâce à Martine Piquet, j'ai eu le plaisir de faire la connaissance de la responsable du GRAS (Groupe de Recherche sur l'Afrique du Sud) et responsable des colloques de la Réunion, Claude Feral, lors du Congrès de la SAES à St Quentin-en-Yvelines en mai 2004 et je souhaite, en

---

<sup>220</sup> June Bam, Pippa Visser, *A New History for New South Africa*, Kagiso Publishers Cape Town, 1996, p.38.

<sup>221</sup> On peut trouver les autres colloques sur le site de l'Université de la Réunion (<http://www2.univ-reunion.fr/~ageof/text/74c21e88-4.html>), notamment celui de 2000 *Writing in South Africa after the End of Apartheid*. Jean sévry a participé à pratiquement tous les colloques, On également participé Antoine J. Bullier et Elaine Dubourdieu.

toute logique développer mes contacts avec elle et son groupe de recherche. Pour rester dans le domaine des projets, j'ai évoqué tout au long de ce dossier de synthèse les idées de recherche issues directement de mon travail de doctorat que j'envisage de prolonger ou de confier à de futurs doctorants. L'ouvrage que j'ai pu faire publier au service de publication de l'Université Paul-Valéry Montpellier III en 2000, avec le concours du Conseil Scientifique de cette université, de l'Equipe d'Accueil 741 « Etudes des Pays Anglophones » et du CERVEC (Centre d'Études et de Recherches Victoriennes, Edouardiennes et Contemporaines) dirigé par Annie Escuret, intitulé *Les Afrikaners et la guerre anglo-boer (1899-1902). Étude des cultures populaires et des mentalités en présence*, (voir livre ci-joint) m'a permis de ne pas faire une simple publication de ma thèse, mais de remanier de manière plus satisfaisante mon travail de doctorat en tenant compte des remarques des membres de mon jury, en particulier celles de la regrettée Jacqueline Bardolph. A partir de ce travail, je considère qu'il y a matière à mener de nouvelles réflexions sur la guerre anglo-boer en dépit de la masse imposante des publications parues comme mon livre lors du centenaire de la guerre (1999-2002), publications dont je me propose de rendre compte avant de clore ce cinquième volet de mon dossier d'habilitation.

En guise de transition vers mon analyse de l'historiographie de l'Afrique du Sud en général et de la guerre anglo-boer en particulier, je souhaite citer une fois de plus quelqu'un qui a beaucoup marqué ma réflexion, Paul Ricœur, sur le thème du mythe de chaos fondateur :

Troisième cause de fragilité, l'héritage de la violence fondatrice. C'est un fait qu'il n'existe pas de communauté historique qui ne soit née d'un rapport qu'on peut dire originel à la guerre. Ce que nous célébrons sous le titre d'événements fondateurs, ce sont pour l'essentiel des actes violents légitimés après coup par un État de droit précaire, légitimés, à la limite, par leur ancienneté même, par leur vétusté. Les mêmes événements se trouvent ainsi signifier pour les uns gloire, pour les autres humiliations. À la célébration, d'un côté, correspond l'exécration, de l'autre. C'est ainsi que sont

emmagasinées, dans les archives de la mémoire collective, des blessures réelles et symboliques.<sup>222</sup>

Cette citation met en avant un élément essentiel du fonctionnement des sociétés humaines. Si l'on prend l'exemple de la Grande-Bretagne, il est indéniable que la bataille d'Hastings ainsi que la guerre dite de cent ans (Crécy 1346) ont contribué à forger une identité nationale. Chez les Zoulous ce sont les guerres de conquête menées par leur empereur Chaka lors du *Mfecane*, qui ont participé à l'élaboration d'un mythe fondateur. Pour les Afrikaners, il s'agissait il y a encore quelques années de la bataille de la Rivière Sanglante (1838) qui avait catalysé toutes les énergies mythificatrices des idéologues. L'historiographie sud-africaine est donc un riche terrain d'expertise du fonctionnement du pays dans le temps. F.A. Van Jaarsveld publiait en 1964 *The Afrikaner's Interpretation of South African History* (Simondium Publishers LTD Cape Town) dans lequel il stipulait que l'on ne pouvait avoir qu'une image unique d'une communauté :

What I have in mind is the background to the genesis of the *traditional* historical image of the Afrikaner. You will agree with me that after reading many Afrikaans history books, it will be possible to define an image with certain characteristics that could be termed the typical historical image of the Afrikaner; this particular image would not depend on theme and language alone. My experience as a historian enables me to assert this. A study of national historiography does not hinge on a study of history *per se* but on a comprehension of the *image* that a people forms of *itself*. [...] A typical Afrikaans historical image is not merely the sum of different individual images but something that had a separate existence before the various books saw the light of print; it manifests itself in individual Afrikaans historical writings and is recognisable in them. It is a ready-made image that precedes historical writing – a primary factor while the history books occupy a secondary position. Behind all the different interpretations lies the typical Afrikaans historical image that gives the books their particular hallmark and classifies them as works of “Afrikaans” historical writing.<sup>223</sup>

Cette vision quelque peu monolithique de l'image de l'Afrikaner est datée, elle marque une vision ancienne de l'histoire sud-africaine et conduit à des interprétations abusives de

---

<sup>222</sup> Paul Ricœur, *op.cit.*, p.99.

<sup>223</sup> F.A. van Jaarsveld, *The Afrikaner's Interpretation of South African History*, Simondium Publishers LTD, Cape Town 1964. pp.46-47.

l'histoire<sup>224</sup>, comme le souligne Iain R. Smith, historien de l'Université de Warwick, dans son analyse de l'historiographie de la guerre anglo-boer :

Recent work has also demonstrated what a gross simplification it is to view this war as a struggle between two monolithic populations: Boer versus British. Neither the British nor the Boer populations in South Africa, at this time, were monolithic and this was no clear-cut 'war between the races', much as nationalistic interpreters then and since have thought to claim it as such. Recent research has revealed the extent to which both sides were rent by rifts and divisions which the war opened up.<sup>225</sup>

La manière d'appréhender l'histoire a évolué au fil du temps et a récemment pris un tournant décisif. Jusqu'en 1945, l'histoire de l'Afrique du Sud n'existait qu'en tant qu'extension de l'historiographie européenne. Il s'agissait d'une histoire de blancs écrite par des blancs. Les problèmes raciaux étaient ceux rencontrés par les Britanniques et les Hollandais entre eux et les noirs n'étaient que des éléments composant les difficultés rencontrées par les blancs. Les années soixante virent l'émergence d'une nouvelle vision de l'histoire, lorsque des anthropologues commencèrent sérieusement à examiner les populations noires sous un jour plus favorable, comme M. Wilson (« *The Early History of the Transkei and the Ciskei* » *African Studies*, 18, IV. 1959). Un tournant important fut la publication au début des années 1970 de la *Oxford History of South Africa* (M. Wilson and L. Thompson 1969-71). L'histoire de l'Afrique du Sud remontait à présent non plus à l'arrivée des colons hollandais conduits par van Riebeeck en 1652, mais aux tout premiers âges de l'humanité. Cette « nouvelle histoire » continuait toutefois à côtoyer d'autres auteurs qui persistaient dans ce choix inique qui consistait à considérer l'arrivée des blancs comme le début de l'histoire du pays, tel F.J. Muller dont on publia l'ouvrage *500 years, a History of South Africa* (pretoria, Ademica Press) en 1977 pour la cinquième fois. Jusque-là, les Noirs étaient généralement décrits

---

<sup>224</sup> Pour lire une analyse du travail de F. A. van Jaarsveld, voir Jean Sévry, *Chaka... op.cit.*, p.23.

<sup>225</sup> Iain R. Smith, « The Origins of the South African War (1899-1902): A Re-Appraisal », *South African Historical Journal* Nr 22 University of South Africa (1990) p.25.

comme des hordes barbares et sanguinaires. On constate qu'il faudra attendre la fin de l'apartheid pour que cette vision évolue dans un sens plus favorable pour les noirs :

The demythologizing of the first Zulu king, Shaka, for long the Attila of Africa in popular historical writings, and reconstitution, is the aim of the three texts reviewed here. They share a concern, hitherto unusual in popular historical accounts with questions of evidence and with the myth-making activities of earlier writers. This article locates these latest accounts of Shaka in a wider movement for the rehabilitation of the image of the Zulu monarch, and examines them in the context of the current crisis in popular historical consciousness in South Africa. It draws attention to the way in which all three texts are imprisoned within a dyadic paradigm which replaces Shaka-the-villain with Shaka-the-hero. The essay explores the tensions between their historiographical self-consciousness and his substitution of one version of Shaka with another.<sup>226</sup>

L'écriture et la réécriture ne sont pas visiblement choses faciles et le juste équilibre est difficile à trouver. Toutefois les années 1970 et 1980 virent de plus en plus d'historiens s'intéresser à la majorité noire et de plus en plus d'ouvrages furent publiés, aussi bien par des anglophones que des Afrikaners. Peter Warwick, par exemple pour évoquer mon sujet de prédilection, publia *Black People and the South African War (1899-1902)* Ravan Johannesburg, 1983 qui fit tomber le mythe de la guerre comme étant « *a white men's war* ». Certaines branches de l'historiographie sud-africaine apparurent dans les années 1980-1990 comme l'histoire zoulou (S. Marks, *The Ambiguities of Dependency in South Africa*, Baltimore 1986; J. Guy, *The Destruction of the Zulu Kingdom*, Harlow, 1979, J. Sévry, *Chaka, empereur des Zoulous. Histoire, mythes et légendes*, l'Harmattan, 1991) et celle des femmes (S. Marks, *Not Either an Experimental Doll: The Separate Worlds of Three South African Women*, 1987; S. Marks, *Divided Sisterhood: The Nursing Profession and the Making of Apartheid*, London, 1994; C. Walker (ed.), *Women and Gender in Southern Africa*, Cape Town, 1990; I. Berger *Threads of Solidarity: Women in South African Industry*, Bloomington, 1992; J. Cocks, *Maids and Madams: A Study in the Politics of Exploitation*,

---

<sup>226</sup> C.A. Hamilton, « 'An Appetite for the Past': The Re-Creation of Shaka and the Crisis in Popular Historical Consciousness » *South African Historical Journal* 22 University of Pretoria, 1990, p.141.

Johannesburg, 1980). En 1990 Christopher Saunders se plaignait de ce que la production concernant l'histoire régionale de l'Afrique du Sud était encore loin de celle de pays comme les Etats-Unis, l'Australie, le Canada et la France<sup>227</sup>. Mais des travaux commençaient à apparaître qui avaient aussi une incidence sur la perception de la guerre anglo-boer comme C. van Onselen, *Studies in the Social and Economic History of the Witwatersrand*, Harlow 1982, qui contribua de manière significative à la compréhension des causes du conflit. Plus récemment les travaux ont porté sur l'Afrique du Sud post-apartheid, les problèmes économiques, les maladies (tuberculose et Sida), la *Truth and Reconciliation Commission* (James Wilmot and Linda DeVijers (eds.), *After the TRC : Reflections on Truth and Reconciliation in South Africa*, Athens : Ohio University Press 2001; Lyn S. Graybill, *Truth and Reconciliation in South Africa : Miracle or Model ?*, Boulder and London : Lynne Rienner Publishers, 2002 etc.) et bien entendu la guerre anglo-Boer. Un examen de l'approche des historiens noirs (je n'ai pas beaucoup de références les concernant), des historiens anglophones et des afrikaners serait certainement stimulant. La nouvelle génération des historiens noirs sera intéressante à observer, car rares ont été leurs aînés qui ont pu faire entendre leur voix, comme le rappelle Christopher Saunders : « *Until very recently, there were no professional black historians. Had blacks had the same opportunities to write about the South African past as whites, the body of historical literature we possess would almost certainly have been very different* »<sup>228</sup>. Je pense qu'une étude sur les historiens noirs et l'apartheid est encore à faire. A titre d'exemple je souhaite citer le cas du manuscrit de Walter Rubusana *History of South Africa From the Native Standpoint*, écrit dans les années 1920, jamais publié et mystérieusement disparu, ou l'histoire de l'Afrique du Sud écrite par Alan Soga qui ne fut jamais publiée faute d'éditeurs désireux de faire parvenir ce travail au

---

<sup>227</sup> Christopher Saunders, « What a Regional History; Towards a History of the Western Cape », *South African Historical Journal* 22 University of Pretoria, 1990, p.131.

<sup>228</sup> Christopher Saunders, *The Making of the South African Past; Major Historians on Race and Class*, David Philip: Cape Town & Johannesburg, 1988, p.4.

grand public. Nombreux furent les historiens noirs victimes de l'apartheid : « *Those few amateur African historians who attempted to present a different version of South African history from the one provided by the white colonial establishment, had their works either ignored or rejected by the publishing business* »<sup>229</sup>. Je note également que les historiens Afrikaners participent activement à la réécriture de l'histoire de leur pays comme le montre la *Suid-Afrikaanse Akademie vir Wetenskap en Kuns* (l'Académie Sud-Africaine de Sciences et des Arts) qui annonçait en mai 2004 la parution de deux travaux : « *Die Suid-Afrikaanse verlede en die Skudvraagstuk* » (« le passé sud-africain et le problème de la culpabilité historique ») et « *Verantwoorde Verlede. 'n Historiografiese studie van die geskiedenis van die Departement Geskiedenis aan die Universiteit van Stellenbosch by geleentheid van hulle eeufees* » (« *Accounting for the past. A historiographical study of the history of the History Department at the University of Stellenbosch on the Occasion of their Centenary* »). La religion est toujours un thème qui est bien représenté dans l'historiographie sud-africaine, en particulier l'étude des missions, l'histoire de la réponse des Églises à l'apartheid, et les Églises indépendantes africaines (H.L. Pretorius, *Historiography and Historical Sources Regarding African Indigenous Churches in South Africa : Writing Indigenous Church History*, Lewiston, New York : Edwin Mellen Press, 1995 ; Piet Naude, *The Zionist Christian Church in South Africa : A Case Study in Oral Theology*, Lewiston, New York : Edwin Mellen Press, 1995). Philippe Denis qui enseigne dans le département de théologie de l'Université du Natal à Pietermaritzburg soulignait en 1997 que l'historiographie religieuse avait souffert jusque-là d'être l'exclusivité de l'Église Réformée<sup>230</sup>. Avec l'ouverture qu'a représentée la fin de l'apartheid, de nouveaux chantiers ont été ouverts et ce champ est en

---

<sup>229</sup> Jabulani 'Mzala' Nxumalo, *The National Question in the Writing of South African History A critical Survey of Some Major Tendencies*, Development Poling & Practice Faculty of Technology, The Open University Website. Pas de date (entre 1984 et 1991) <http://www.tec.open.ac.uk/ccd/dpp/pdfs/wp22.pdf> p.8.

<sup>230</sup> Philippe Denis, «From Church History to Religious History. Strengths and Weaknesses of South African Religious Historiography», *Journal of theology for Southern Africa* 99, November 1997.

pleine expansion. Il est également important de noter qu'écrire une histoire « équilibrée » est un tour de force qui ne peut aller sans tension extrême, chaque « camp » essayant de défendre ses positions lorsqu'il se sent menacé par la vision que l'« Autre » propose. N.L. Combrink, du département d'histoire de l'Université de l'État Libre d'Orange, critique la manière dont l'ANC a voulu minimiser sa participation à la *Truth and Reconciliation Commission* sur le banc des « accusés », arguant du fait que l'ANC était du côté des victimes. C'est aussi l'occasion pour l'historien de présenter les enjeux d'une telle situation où l'histoire « immédiate », O combien sensible, doit être examinée :

This article is an attempt to debate the theoretical issues and contexts on which an understanding of our mutual responsibility for the liabilities and assets of the recent South African past, can be established, by considering the question of how the polarised historical consciousness of the two main political contenders, the African National Congress and National Party, impacted on the issue of collective historical/moral guilt. Inevitably it also brings into focus the question of how the historian should present the past which will either help us in reconstructing the moral order of society, or contribute to a widening of the gap between the past and the present.<sup>231</sup>

L'historiographie de la guerre anglo-boer a beaucoup évoluée depuis le premier compte rendu effectué par Leo Amery et ses six volumes intitulés *Times History of the War in South Africa*, publié pour le premier de ces volumes dès 1900 (ouvrage mentionné par ailleurs dont l'analyse figure au nombre de mes projets de recherche). La référence à la guerre elle-même a évolué. Si en France, de manière quasi immuable ce fut le terme « guerre des Boers » qui fut retenu, dans les pays anglo-saxons ce fut tour à tour *Boer War* (qui existe toujours), *Anglo-Boer War*, et plus récemment *South African War*, expression plus consensuelle puisqu'elle englobe tous les participants au conflit y compris les noirs<sup>232</sup>. Cette

---

<sup>231</sup> N.L. Combrink, « History and the Commission on Truth and Reconciliation: the Problem of Collective Guilt », *Joernaal vir Eirtydse Geskiedenis / Journal for Contemporary History*, Department of History University of Orange Free State, Vol 23 no 2, Dec. 1998, p.101.

<sup>232</sup> J'ai personnellement opté pour « South African War » lorsque j'écris en anglais et « guerre anglo-boer » en France car la traduction « guerre sud-africaine » serait incomprise, me semble-t-il.

guerre est l'un des aspects de l'histoire sud-africaine qui a le plus évolué. En 1990, c'était déjà le cas:

During the past twenty years, the study of South African history has been transformed and enriched by a large body of new work which has led to the re-casting of many old topics within new frameworks of reference and to the opening up of aspects of the area's past which were previously neglected or ignored. Recent historians of South Africa have shared with historians generally certain priorities and predispositions with regard to their subject. They have, for instance, been mainly concerned to elucidate the complex economic and social history of their area, and they have moved away from political history (narrowly defined), and especially from the issues of *white* political history which so largely preoccupied an earlier generation of South African historians. They have also explored the history of ordinary people, as well as that of elites and policy-makers, and they have been no different from many other historians in their preference for a broadly-based, materialist approach to historical causation and explanation. This has resulted in an awkward and as yet unresolved situation in some of the historiography, where the recent work lies juxtaposed to that of an earlier generation without adequately engaging with it or yielding a satisfactory overall synthesis. This seems to me to be especially true of the historiography of the South African War of 1899-1902.<sup>233</sup>

En effet en 1980 Peter Warwick dans l'introduction de son ouvrage collectif (à présent un livre de référence sur la guerre) : *The South African War* soulignait à quel point la masse d'archive à dépouiller sur la guerre était importante et il incitait les chercheurs à se pencher sur ce sujet, notamment en examinant des aspects peu exploités jusque-là comme le rôle des femmes, des noirs, des populations locales, des soldats et leur perception du conflit<sup>234</sup>. Depuis son appel a été entendu, il y eu des publications régulières mais c'est surtout entre 1999 et 2002 que l'ensemble des nouveaux travaux sont apparus, centenaire oblige. Une bonne synthèse publiée à mi-parcours de ce centenaire est : *The Boer War. Historiography and Annotated Bibliography*<sup>235</sup>, même si elle porte son attention sur l'histoire militaire au détriment des aspects « politiques ». Beaucoup d'ouvrages ont mis l'emphase sur les

---

<sup>233</sup> Iain R. Smith, *op.cit.*, p.24.

<sup>234</sup> Peter Warwick (dir.), *The South African War*, Longman, 1980, p.10.

<sup>235</sup> Fred R. van Hartesveldt, *The Boer War. Historiography and Annotated Bibliography*, Greenwood Press. Westport, Conn. 2000.

nouvelles perspectives apportées par la recherche actuelle. Trois exemples parmi d'autres: David Omissi and Andrew Thompson, (dirs), *The Impact of the South African War*, Basingtoke: Palgrave Macmillan, 2002; Greg Cuthberston, Albert Grundlingh, Mary-Lynn Suttie (dirs.), *Writing a Wider War: Rethinking Gender, Race, and Identity in the South African War, 1899-1902*. Athens: Ohio University Press, 2002; Donal Lowry (dir.) *The South African War Reappraised*, Studies in Imperialism. Manchester University Press, 2000. Ces trois ouvrages sont une bonne illustration du type de travaux qui se font dans ce domaine. L'emphase est mise sur les zones peu explorées jusque-là comme les titres de certains des articles des trois ouvrages mentionnés le montrent. Dans *The Impact of the South African War* on peut lire A. Grundlingh, *The War in Twentieth Century Afrikaner consciousness*; B. Nasson, *Black Communities in Natal and the Cape*, P. Laity, *The British Peace Movement and the War*; G. Cuthbertson, *Preaching Imperialism: Wesleyan Methodism and the War*; D. Omissi, *India: Some Perceptions of Race and Empire*; P. Buckner, *Canada*; L. Trainor, *Building Nations: Australia and New Zealand*. Dans *The South African War Reappraised*: F. Pretorius, *Boer Attitudes to Africans in Wartime*; C. Saunders, *African Attitudes to Britain and the Empire before and after the South African War*; B. Chandramohan, *'Hamlet with the Prince of Denmark Left Out'? The South African War, Empire and India*; G. Cuthberston, *Pricking the 'Nonconformist Conscience': Religion against the South African War*. Dans *Writing a Wider War*: A. Grundlingh, *The National Women's Monument: the Making and Mutation of Meaning in Afrikaner Memory of the South African War*; H. Bradford, *Gentlemen and Boers: Afrikaner Nationalism, Gender and Colonial Warfare in the South African War*; S. Marks, *British Nursing and the South African War*; E. van Heyningen, *Women and Disease: The Clash of Medical Cultures in the Concentration Camps of the South African War*; R. Mendelson, *The Jewish War: Anglo-Jewry and the South African War*; D. Nash, *Taming the God of Battles: Secular and Moral Critiques of the South African*

War; A. Thompson, *Imperial Propaganda during the South African War*. C'est dans ce type d'approche que je souhaite inscrire mes travaux et la preuve me semble faite qu'il y a encore beaucoup à écrire sur ce sujet, y compris (ultime projet avant de conclure ce dossier de synthèse ?) sur la réception de cette guerre par la société sud-africaine actuelle. Que représente-t-elle pour ceux qui s'y intéressent, comment s'inscrit-elle dans la nouvelle Afrique du Sud, comment sera-t-elle présentée dans les nouveaux manuels scolaires, car à l'instar de ce que dit Donal Lowry, il est des signes qui ne trompent pas sur les liens qui unissent le passé et le présent :

With reference to other imperialist conflicts of a century ago, an American historian has warned that 'commemorations sometimes serve to tranquillize the memory of dangerous and disturbing events'. There is little likelihood of this in South African historiography or in the wider South African society, where the politics of commemoration the conflict remains almost as heated as the war itself. Many Africans still regard the war as 'white man's war' and a 'white man's commemoration', while some Afrikaner nationalists seek to extract a British apology for the concentration camps, along the lines of public expressions of regret for such events as the Irish famine of 1847 and the Amritsar massacre.<sup>236</sup>

---

<sup>236</sup> Donal Lowry (ed.), *The South African War Reappraised*, Coll. "Studies in Imperialism", Manchester, Manchester University Press, 2000, p.16.

**Conclusion :**

**L'Afrique du Sud, le devenir d'un champ d'étude**

It is in the writing of history, more than in politics, that the controversies and conflicts about the presentation of the national question in South Africa are most comprehensively and systematically represented.

One only has to pose the questions: “how many nations does South Africa consist of? One? Two? Four? Many? Or none as yet?” to evoke a diversified response. Similarly, the question of what is the main theme of South African history evokes conflicting answers which, somehow correspond to the political positions each ideological tendency adopts on the national question.

The mutual relationships between political assumptions and historical writing is thus well illustrated in South Africa, because here, more than in many other countries, the question of the political implications of historiography are at the root of the current debate about the national question. Conflicting sides to the debate claim history as the basis for their policies. Yet, does not history, like all sciences, lay claim to objectivity in the reproduction of knowledge? Does South Africa have a single history, or many “histories”?<sup>237</sup>

Au terme de ce parcours de réflexion, ces questions posées par Jabulani ‘Mzala’ Nxumalo, militant activiste de l’ANC, historien, mort en exile à Londres en 1991 à 35 ans, et enterré à Moscou, soulignent la particularité de son pays en matière d’histoire. Terrain idéologique par excellence, ce champ de recherche est aussi un moyen efficace d’observer l’Afrique du Sud et son évolution passée et actuel. Si l’étude du passé éclaire le présent, la manière dont le passé est abordé éclaire tout autant le présent. J’espère avoir réussi tout au long de ce dossier de synthèse à montrer l’intérêt de la recherche sur la Grande-Bretagne et son empire au 19<sup>e</sup> siècle, mais aussi sur l’Afrique du Sud des origines à nos jours. Beaucoup de choses stimulantes se déroulent actuellement dans le monde de la recherche, mais surtout en Afrique du Sud même et les études anglicistes en France ne peuvent se permettre de ne pas prêter attention à ce qui s’y passe (pas plus qu’elle ne peut le faire pour les pays du Commonwealth). Qu’il s’agisse d’une approche historique, sociologique, anthropologique ou autre, de nombreux sujets originaux et novateurs se présentent au chercheur curieux d’aborder le fonctionnement, les représentations et autres mentalités d’une société. Le fait

---

<sup>237</sup> Jabulani ‘Mzala’Nxumalo, *op.cit.*, p.1.

d'être une nation « arc en ciel » pour reprendre les termes de Nelson Mandela, invite à examiner la diversité des points de vue, à les comparer et à voir si cette nation peut être une ou multiple et si elle peut se forger une ou plusieurs « histoires ». L'un des travaux les plus récents, qui fera sans doute date sur le thème des Afrikaners et leur histoire, est l'ouvrage de l'historien sud-africain Hermann Giliomee de l'Université de Stellenbosch : *The Afrikaners : Biography of a People*, Charlottesville, University of Virginia Press, 2003. Sa démarche va certainement contribuer à rapprocher les différentes « histoires » car il applique un détachement certain par rapport à l'ethnocentrisme de ses prédécesseurs<sup>238</sup>. Comme beaucoup d'historiens actuels il s'intéresse, au-delà des évidences de surface, aux motivations profondes qui poussent un peuple à agir. Selon lui, la force qui a guidé les hommes politiques afrikaners à partir du 19<sup>e</sup> siècle, c'est la peur viscérale de voir leur culture disparaître :

By the nineteenth century survival fears concerned the assimilation of the Afrikaner elite in the Cape Colony into English Culture. Afrikaners fears of being wiped out as a people were particularly acute during the Anglo-Boer War. In the twentieth century widespread white poverty threatened white domination.

The term 'survival' is a loaded one, particularly as used by Afrikaners in the past. How does the historian know that a concern expressed over the survival of a culture or a people is not in fact a camouflage for concern about a standard living, a concern about privilege or even sheer racism? It is a difficult call, one that the historian must approach with greater circumspection. Still, it would be shortsighted to dismiss the Afrikaner debate over ethnic survival as peripheral compared to an assessment of interests. At the heart of the decision to introduce apartheid shortly after the 1948 election and the 1990 decision to abolish all its pillars was a calculation about the survival prospects of the Afrikaners.<sup>239</sup>

Son approche historique correspond à celle qui me convient. Il questionne les termes afin d'en mesurer le sens selon les périodes, il évalue les événements à l'aune des préoccupations (des angoisses) d'une communauté minoritaire convaincue que sans réaction de sa part, elle est vouée à disparaître. Il me semble que ce livre ouvre de nouvelles perspectives,

---

<sup>238</sup> Même si les deux derniers chapitres sur l'Afrique du Sud post-apartheid peuvent prêter à débat.

<sup>239</sup> Herman Giliomee, *op.cit.*, pp.XVIII, XIX.

stimulantes pour moi, afin de faire évoluer mes analyses dans des couches plus profondes de mon corpus, pour reprendre l'image du paléontologue victorien que j'avais évoqué dans l'introduction à ce dossier. De plus, les signes de l'évolution des mentalités afrikaners se trouvent dans son livre lorsqu'il écrit :

'There is gold not only in our earth, but still more in our history.' So Jan Smuts, politician, statesman, philosopher, co-drafter of the UN Declaration of Human Rights, World citizen and Afrikaner, said in 1949 when a monument was unveiled to commemorate the Great Trek of the 1830s when thousands of Afrikaners moved out of the Cape Colony into the deeper interior. There was drama, heroism and magnanimity in Afrikaner history, but also oppression, greed and the dehumanization of others.<sup>240</sup>

On trouve ainsi dans les quinze premiers chapitres une révision des thèmes classiques de l'histoire afrikaner, lorsque sont abordés des sujets négligés comme la religion en tant que force socio-politique, la relation entre langue et nationalisme ou le rôle des femmes qu'il étudie sur la longue durée : « *so too, the role of Afrikaner women, who enjoyed more independence than their counterparts in most other European colonies, has been underplayed* »<sup>241</sup>. Il souligne aussi le rôle des anglophones dans l'élaboration de l'apartheid et affirme que ce ne sont pas les populistes afrikaners du nord qui ont conceptualisé l'apartheid, mais au contraire l'élite du Cap désireuse de se débarrasser du vote des métis. Il analyse également l'influence de la discrimination raciale aux Etats-Unis sur l'idéologie de l'apartheid et bien d'autres thèmes qui éclairent cette histoire d'une autre manière.

Si, en utilisant le livre de Giliomee dans cette conclusion, j'ai mis l'emphase sur la communauté sud-africaine sur laquelle je travaille avec prédilection, je souhaite toutefois souligner que les autres communautés, qu'elles soient « ethniques » (dirons-nous pour plus de facilité (noirs, anglophone, métis, indienne etc.) ou religieuses (protestantes, catholiques, musulmane, juive, hindouiste etc.) sont autant de zones d'étude que l'on peut proposer à de

---

<sup>240</sup> Hermann Giliomee, *The Afrikaners: Biography of a People*, Charlottesville, University of Virginia Press, 2003, p.XIII.

<sup>241</sup> *Ibid.* p.XVI.

jeunes chercheurs. Les liens culturels, économiques, politiques et sociaux entre les différentes provinces sud-africaines, peuvent aussi faire l'objet des divers travaux de recherche. L'ouverture très récente (au sein du projet « *unlocking the Archives* » juin 2004) des archives de la *Royal Geographical Society*, avec ses 2024 entrées sur l'Afrique du Sud, peut aussi intéresser des chercheurs anglicistes sur les récits de voyages. L'étude de la presse, des médias et des multimédias, des traitements sociaux, de l'impact des discours de santé, des ouvertures (lentes, mais réelles) de la déségrégation des lieux, des nouveaux développements urbains, de l'évolution des arts, de l'enseignement des langues, l'analyse des discours officiels, les relations avec la Grande-Bretagne, le Commonwealth et le monde, les commémorations, le sport, les littératures et leurs nouvelles formes (Bande Dessinée, telle la célèbre série « *Madam & Eve* »), l'évolution de la publicité, et bien sûr le très vaste champ historique en plein renouvellement comme j'ai tenté de le montrer jusqu'ici.

Antjie Krog, a pris acte des changements récents de son pays, changements qui selon elle ont radicalement transformé la physionomie de l'Afrique du Sud au point d'en faire une entité totalement séparée ce qu'elle était par le passé avant la mise en place du processus de réconciliation : « *When the Truth Commission started last year, I realized instinctively : if you cut yourself off from the process, you will wake up in a foreign country – a country that you don't know and that you will never understand* »<sup>242</sup>. Le passé, comme le futur peuvent être « un pays étranger » pour des gens qui ne vivent que le présent. Rendre compte des changements en Afrique du Sud ne peut-il pas être une belle entreprise pour un angliciste passionné par les problématiques liées aux pays du Commonwealth ? Ecrire et raconter une belle histoire, sans rien omettre, n'est-ce pas un trait universel que nombre d'êtres humains partagent ? Pour conclure j'aimerais citer l'un des plus grands auteurs populaires afrikaner, trop peu connu en France à mon goût, Charles Herman Bosman :

---

<sup>242</sup> Antjie Krog, *Country of my Skull*, Vintage, 1999, p.199.

After that we got separated. Our veldkornet was the first to be taken prisoner. And I often felt that he must feel very lonely on St Helena. Because there were no kafirs from whom he could ask the way out of the barbed-wire camp.

Then, at last, our leaders came together at Vereeniging, and peace was made. And we returned to our farms, relieved that the war was over, but with heavy hearts at the thought that it had all been for nothing and that over the Transvaal the Vierkleur would not wave again.

And Floris van Barnevelt put back in its place, on the wall of the voorkamer, the copy of the family tree that had been carried with him in his knapsack throughout the war. Then a new schoolmaster came to this part of the Marico, and after a long talk with Floris, the schoolmaster wrote behind Stephanus's name, between two curved lines, the two words that you can still read there: "obiit Mafeking".

Consequently, if you ask any person hereabouts what "obiit" means, he is able to tell you right away, that it is a foreign word, and that it means to ride up to the English, holding your Mauser in the air, with a white flag tied to it, near the muzzle.

But it was long afterwards that Floris van Barnevelt started telling his story.

And then they took no notice of him. And they wouldn't allow him to be nominated for the Drogevlei School Committee on the grounds that a man must be wrong in the head to talk in such an irresponsible fashion.

But I knew that Floris had a good story, and that its only fault was that he told it badly. He mentioned the Drogevlei School Committee too soon. And he knocked the ash out of his pipe in the wrong place. And he always insisted on telling that part of the story that he should have left out.<sup>243</sup>

---

<sup>243</sup> Charles Herman Bosman, « Mafeking Road » in *Mafeking Road* Human & Rousseau Cape Town, Johannesburg, 1991, pp.46-47.

## **Annexe**

## ANNEXE 1 Appel à Communication

### **Les discours religieux et la guerre dans le monde britannique**

*You are a part of Antichrist, whose Kingdoms the Scriptures so expressly speaks should be laid in blood... and ere it be long, you must all of you have blood to drink; even the dregs of the cup of the fury and wrath of God, which will be poured out unto you.*

Oliver Cromwell to the Irish clergy, January 1650.

#### **Préambule**

La justification de la guerre en termes théologiques a depuis longtemps fait partie des préoccupations des élites (intellectuelles, religieuses, politiques) désireuses de légitimer l'acte guerrier. Leur ambition était de concilier un message religieux de paix et d'amour du prochain, accepté par toute une société comme l'un des fondements idéologiques de son existence, et l'utilisation de la force contre un autre groupe. Ce paradoxe a été abordé dans le monde chrétien par Augustin et plus tard Thomas d'Aquin qui ont théorisé la notion de "guerre juste" (*jus ad bellum*). Loin d'apaiser les tensions qu'il provoque, ce débat a perduré, ré-émergeant de manière sporadique mais vive, au travers des siècles. La période de la Réforme n'a pas fait exception comme le prouve l'opposition dogmatique entre Jean Calvin et Sébastien de Castellon sur ce thème. A partir du XVII<sup>e</sup> siècle et jusqu'au XIX<sup>e</sup>, les changements philosophiques et les choix idéologiques ont fait disparaître la notion de guerre licite, au profit de celle de "légitime défense". Le droit des individus est à ce moment au centre des préoccupations (cf. Fichte et Hegel) et l'idée selon laquelle le droit de préserver sa vie devient le référent essentiel de la justice, entraîne la justification de la guerre totale (prémices aux théories de la dissuasion). Avec les grandes hécatombes du XX<sup>e</sup> siècle et l'invention de l'arme nucléaire, la théorie de la guerre juste fait de nouveau son apparition dans les discours occidentaux, qui redécouvrent et adaptent ainsi des notions conceptualisées quelques quinze siècles plus tôt.

#### **Axes du colloque**

Ce colloque souhaite aborder la question de la guerre au travers des discours religieux, dans le monde britannique. Il s'agit d'examiner la manière dont les conflits sont appréhendés dans les écrits produits par des personnes relevant d'une Église, d'un groupe religieux ou d'une foi. L'un des objectifs est d'essayer d'établir une typologie au travers des siècles de cet aspect de l'histoire des idées et des mentalités religieuses. Il s'agira entre autre, d'examiner la manière dont la guerre est justifiée ou fustigée dans la sphère religieuse et d'essayer d'établir les convergences et les différences rhétoriques inhérentes à ces discours, qu'ils relèvent du pamphlet, du sermon, du discours, de l'échange épistolaire

(publié ou non dans la presse par exemple), du journal intime, de la littérature au sens large ou de toute autre forme de discours. Les notions d'expansionnisme, de souveraineté, de pacifisme et de prosélytisme seront certainement au cœur de ce colloque et il sera sans nul doute intéressant d'analyser la manière dont ces discours sont construits en fonction du "type" de guerre. Les guerres "saintes", civiles, coloniales, internationales (voire Mondiales), qu'elles soient offensives ou défensives, relèvent de modes opératoires différents. Les discours religieux en témoignent probablement.

Toute guerre concernant l'Angleterre, les îles et colonies britanniques, les Dominions ou le Commonwealth, comprise entre la réforme henricienne et le conflit contre l'Irak, relève de ce projet. On analysera en particulier (mais ce n'est pas exclusif) les discours (théologiques et politiques) de l'Eglise d'Angleterre, des autres Églises issues de la Réforme et de l'Eglise Catholique Romaine, sans négliger les voix dissidentes au sein de ces Églises.

*If the British government supports or participates in an attack on Iraq, that action cannot be justified from a Christian point of view morally or spiritually.*

The Rt Rev John Gladwin, Bishop of Guildford, August 2002

## ANNEXE 2

## List of participants to the international conference

**"Religious Writings and War in Britain, the Empire  
and the Commonwealth"**

Université Paul-Valéry Montpellier III France  
25, 26 et 27 novembre 2004

1- **Jean-Daniel Causse**, Institut Protestant de Théologie de Montpellier.

"La Réforme protestante et la notion de guerre : quelques enjeux de la distinction entre le spirituel et le temporel"

2- **Luc Borot**, Université Montpellier III:

"Gerrard Winstanley le Digger et le Prince de la paix: un millénarisme pacifique dans la guerre civile anglaise"

3- **Anne Dunan**, Université Montpellier III:

"Les représentations du divin et de la guerre dans *The Holy War* de John Bunyan"

4- **Michel Fourcade**, Université Montpellier III:

"Une croisade contre le Nazisme. The Sword of the Spirit".

5- **Pierre Sahel**, Université Aix-Marseille I:

"Discours religieux, discours de guerre civile: un aspect méconnu de *Richard II*".

6- **Jean-Louis Claret**, Université Aix-Marseille I:

"La prise de croix n'aura pas lieu: l'idée de croisade dans *Henry IV* de Shakespeare".

7- **Michel Monteil**, Université Aix-Marseille I:

"The role of the Anglican Church during World War I: the case of Durham".

8- **Guillaume Cingal**, Université de Tours:

"Textual dissemination against fixed religious discourse(s): Shashi Tharoor's *Riot* and the case for a multiconfessional India".

9- **Jean-Marc Chadelat**, IUFM de Paris:

"'God fought for us': la stratégie religieuse du pouvoir royal dans *Henri V*"

10- **Richard Samin**, Université Nancy II.

"Trooper Peter Halket of Mashonoland d'Olive Schreiner: entre allégorie religieuse et pamphlet politique"

11- **Chantal Kwast-Greff**, Université de Nîmes:

"Pope John Paul II and the Stolen Generation in Australia –Being Sorry and Saying Sorry".

12- **Jérôme Dorvidal**, CNRS:

"A Crime to Work for Peace? Les écrits pamphlétaires du révérend australien Frank Hartley contre le guerre nucléaire (1949-1961)."

13- **Charles-Edouard Levillain**, IEP Lille:

"'Le royaume papiste des ténèbres': guerre, violence et religion sous le règne de Jacques II ou l'imaginaire des dragonnades (1685-1688)"

14- **Nick Myers**, Université Paul-Valéry, Montpellier III:

"Fulke Greville, Philip Sidney and representations of 'knightly protestantism'".

15- **Olivette Otele**, Université de Paris IV, la Sorbone :

« L'Ouganda et l'Armée de Résistance du Seigneur ou les implications politiques et religieuses d'une « guerre sainte » en Afrique noire ».

16- **Marie-Christine Munoz**, Univ. Paul-Valéry, Montpellier III :

« Guerre et paix : John Donne, prédicateur engagé ».

17- **Françoise Deconninck-Brossard**, Université Paris X Nanterre :

« Discours des prédicateurs anglais du 18<sup>è</sup>s sur la guerre »

18- **Gilles Teulié**, Université Aix-Marseille I :

« 'What is the good of having principles...' Quaker Theology and Queen Victoria's War chocolate »

19- **N.S. Dharan**, S.T. Hindi College (India):

"The Great Indian Novel and Riot: A Novel: Shashi Tharoor's Version of Epic Battles and Modern War".

20- **David Nash**, Oxford Brookes University:

"Hold Thou Thy Cross before my dreaming eyes; With pious thoughts imperial visions rise!" Freethinking liberal critiques of the South African War and its conduct. Constructing a language of liberty and civil relations.

21- **Donal Lowry**, Oxford Brookes University:

"Rendering Unto Caesar? Catholics in Britain and Ireland and the South African war".

22- **Jerome Teelucksingh**, University of West Indies (Trinidad):

"Black Thorns and the Black Cross: Catholic Loyalties in the British West Indies during the Italian-Ethiopian War of 1935."

23- **R.M. Britz**, Faculty Theology, University of Bloemfontein:

"'God Rules our destiny?'" An analysis of Christian Faith in the Concentration Camps of the Anglo-Boer War (1900-1903)"

24- **Robert Griffiths**, Université de Savoie :

« Fight the Good Fight! War and peace in British Hymnology»

25- **Stewart J. Brown**, University of Edinburgh:

"General Gordon, the Mahdi and the British Churches".

26- **Rodney Mader**, West Chester University of Pennsylvania:

"Anglicans and Presbyterians at War with the French, the Indians, and the Quakers in Pennsylvania".

27- **Massimo Rubboli**, University of Genova:

"Challenging the Rush to War: Canadian Churches and Religious organizations after September 11, 2001"

28- **Bob Tennant**, London

"On the Good Name of the Dead": Peace, Liberty and Empire"

29- **Paola Baseotto**, IULM University, Milan:

"Fighting the 'warres of the Lord': Religious Incitement to War in Sixteenth-century England"

30- **Keith Robbins**, University of Wales, Lampeter.

“'Onward Christian Soldiers?' British Churches and War in the 19th and 20th centuries”

## ANNEXE 3

*Curriculum Vitae***Situation actuelle**

**2004-2005**     **Maître de Conférences** en civilisation britannique. Université d'Aix-Marseille 1

**Formation**

**2002**            **Poste de Maître de Conférences** à l'Université de Provence (Aix-Marseille 1)

**1999**            **Doctorat d'Études Anglo-Américaines**

Soutenance : 23 janvier 1999, Université Paul-Valéry Montpellier III.

Mention : Très honorable avec les félicitations du jury.

Sujet : **La guerre des Boers et les images de l'Afrique du Sud. Iconographie, littératures et récits. Analyse de l'origine des systèmes de représentation et des mentalités en présence.**

Directeur de Recherche : M. Jean Sévry, Université Montpellier III.

Jury :

**M. Jean-François Durand**

Professeur, Université Paul-Valéry  
Montpellier III

<b>Mme Jacqueline Bardolph</b>	Professeur, Université de Nice-Sophia Antipolis
<b>M. André Viola,</b>	Professeur, Université de Nice-Sophia Antipolis
<b>M. Jean Sévry</b>	Professeur, Université Paul-Valéry Montpellier III
<b>M. René Richard,</b>	Maître de Conférences, Université Paul-Valéry Montpellier III

- 1990-1991** **Diplôme d'Études Approfondies.** Université Paul-Valéry Montpellier III. Mention bien.
- 1989-1990** **Capes Externe d'anglais.**
- 1985-1986** **Maîtrise d'anglais (LLCE).** Université Paul-Valéry Montpellier III  
Mention Bien. Sujet de mémoire "The songs of the Civil War", sous la direction de M. le Professeur D. Royot.
- 1984-1985** **Licence d'anglais (LLCE).** Université Paul-Valéry Montpellier III
- 1982-1985** **Deug d'anglais (LLCE).** Université Paul-Valéry Montpellier III
- 1981-1982** **Baccalauréat série A2 (anglais, allemand, latin)**  
Lycée Joffre, Montpellier, mention assez-bien

## Activités Pédagogiques et administratives

- 2004 – 2005** **Responsabilité administrative :** Directeur des Études élu dans le cadre du passage à la réforme L.M.D, mise en place à l'Université de Provence à la rentrée 2004.
- Enseignements Universitaires :** Concours : Epreuve de synthèse, capes ; Civilisation Britannique : CM et TD 2<sup>e</sup> année, Option Licence : Empire Britannique ; Divers : CM et TD Images et textes (2<sup>e</sup> année) ; CM et TD Textes croisés (Afrique du Sud)
- Responsable d'unités d'enseignement :** Civilisation britannique 2<sup>e</sup> année LLCE ; Images et Textes ; Textes croisés
- 2003 - 2004** **Responsabilité administrative :** Responsable de la 1<sup>ere</sup> année LLCE.  
**Enseignements Universitaires :** comme l'année précédente.  
**Responsable d'unités d'enseignement :** comme l'année précédente  
**Encadrement d'étudiants de maîtrise :** six mémoires soutenus

- 2002-2003** **Enseignements Universitaires : Concours :** Epreuve de synthèse Capes; Civilisation Britannique : CM 1ere année LLCE et 1ere année LEA; TD 2eme année LEA; Licence LLCE; Traduction : thème et version 1ere année LEA.  
**Responsable d'Unités d'Enseignement :** En civilisation britannique : 1ere année LEA; en traduction : 1ere année LEA.  
**Encadrement d'étudiants de maîtrise :** quatre mémoires soutenus.
- 2000-2001** **Formateur IUFM.** Préparation des candidats au PLP2 : épreuves de thème, version, composition en langue anglaise pour l'écrit et préparation aux épreuves orales
- 1999-2000** **Chargé de cours** pour deux groupes de non spécialistes 2eme année, et deux groupes de spécialistes en méthodologie de civilisation, 1ere année LLCE à l'Université Paul-Valéry Montpellier III.
- 1990-2002** **Certifié en poste** dans un établissement privé sous contrat avec l'État (collège et Lycée St Joseph à Sète). Responsabilité de classes de quatrième, troisième, seconde, première et terminale (E.S., L., et S.).
- 1996-2002** **Tuteurs de stagiaires CAFEP** (équivalent du CAPES pour l'enseignement privé) en stage pratique.
- 1990-2002** **Professeur Principal** d'une classe de 1ere ES. Coordinateur de travaux pluridisciplinaires pour cette classe (Economie, Français, Histoire, Anglais).
- 1990-2002** **Correcteur du Baccalauréat : Série L. E.S. et S. Langue vivante 1 (écrit et oral).**
- 1989-1990** **Maître auxiliaire** dans l'enseignement privé de l'Hérault.
- 1989-1991** **Maître auxiliaire** dans l'enseignement privé du Gard.
- 1987-1988** **Service National** à l'École de l'Air (Salon de Provence), dans la Section langues comme **instructeur d'anglais** des élèves-pilotes (1ere, deuxième et troisième années).

## Activités de Recherche

### Activités dans des centres de recherche

- 1993- 2004** **Membre du CERPANAC** (Centre d'Etudes et de Recherches sur les Pays d'Afrique Noire Anglophones et du Commonwealth) **devenu CERPAC** (Centre d'Etudes et de Recherches des PAys du Commonwealth) en 2002, EA 741, Département d'études anglophones, Université Paul-Valéry Montpellier III.
- **co-responsable du colloque du CERPANAC** : 'Musiques et littératures d'Afrique Noire', organisé à l'Université Paul-Valéry Montpellier III les 17 et 18 novembre 2000.

- **co-responsable du colloque de l'APELA** (Association pour l'Étude des Littératures Africaines) 'Transposer, Traduire, Transcrire', organisé par le CERPANAC à l'Université Paul-Valéry Montpellier III du 27 au 29 septembre 2001.
- **Editeur des actes du colloque** 'Musiques et Littératures d'Afrique Noire', publiés en septembre 2001 sous le titre 'Afrique, musiques et écritures' dans la collection "Les carnets du Cerpanac" no 1.
- **Editeur des actes du colloque** 'Transposer, Traduire, Transcrire', publiés en novembre 2002 sous le titre 'Les littératures africaines, transpositions ?' dans la collection "Les carnets du Cerpanac" no 2.
- **Organisateur du colloque du CERPAC** : 'Les discours religieux et la guerre dans le monde britannique' du 25 au 27 novembre 2004 à l'Université Paul-Valéry Montpellier III.
- **Editeur des actes du colloque** 'les discours religieux et la guerre', 2005.
- Webmaster du site internet du CERPANAC, puis celui du CERPAC : <http://alor.univ-montp3.fr/cerpac/index.htm>

**2002-2005**      **Membre du LERMA** (Laboratoire d'Etude et de Recherche du Monde Anglophone, EA 853 de l'Université d'Aix-Marseille 1).

- **co-organisateur du colloque "Confessions"** organisé à l'Université de Provence du 11 au 13 mars 2004.
- **co-éditeur des actes du colloque**, à paraître en 2005.
- **organisateur du colloque "Sermons de guerre"** organisé à l'Université de Provence en novembre 2005.

**2004-2005**      **Membre de GRER** (Groupe de Recherche sur l'Eugénisme et le Racisme). Université Paris VII. Directeur Michel Prum.

**2001-2004**      **Membre de la SIELEC** (Société Internationale d'Étude des Littératures de l'Ere Coloniale). Président Jean-François Durand, vice-Président Jean Sévry.

**1999-2004**      **Membre de l'APELA** (Association pour l'Étude des Littératures Africaines). Président Jean Sévry.

**1999-2004**      **Membre de l'EIRIS** (Equipe Interdisciplinaire de Recherche sur l'Image Satirique). Université de Bretagne Occidentale.

**1999-2002**      **Membre de la Société d'Etude des Pays du Commonwealth** (Université de Dijon).

**1999-2002**      **Membre de l'Axe Francophone et Méditerranéen** (Centre du XXe Siècle, département de lettres modernes, Université Paul-Valéry – Montpellier III).

#### Communications à venir

**2005**              **‘ Racisme biblique ? : la notion de race et la théologie de l’apartheid’**. Séminaire du GRER (Groupe de Recherche sur l'Eugénisme et le Racisme) Université Paris VII.

- 2004** ' **What is the good of having principles...** ' **La théologie Quaker de la non-violence et le chocolat de guerre de la reine Victoria** *Journée d'étude* 'Protestantisme et guerre' organisée à l'Université de Toulouse le Mirail dans le cadre du séminaire 'Protestantisme et Pouvoir' (2000-2004), à l'initiative de l'équipe "Cultures anglo-Saxonnes" (EA 801) en partenariat avec le CERAM (germanistes) et DIASPORAS (historiens) de l'Université de Toulouse le Mirail. Puis communication au colloque *Les discours religieux et la guerre dans le monde britannique*, Université Paul-Valéry Montpellier III 25, 26 et 27 novembre 2004

#### Direction d'ouvrages collectifs

- 2007** **Numéro 66 (octobre 2007) des Cahiers Victoriens et Edouardiens** (Université Paul-Valéry, Montpellier III) sur le thème "Studies in Victorian Representations of War"
- 2003** **Numéro spécial « Afrique du Sud » de la revue Palabres** (Université de Bayreuth, Allemagne) sur le thème "Ecritures et Histoire en Afrique du Sud". 2003. 200 pages.

#### Ouvrage paru :

- Avril 2000** **Les Afrikaners et la guerre anglo-Boer – 1899-1902 – Etude des cultures populaires et des mentalités en présence.** Edition de l'Université Paul-Valéry-Montpellier III. 500 pages, iconographie.

#### Articles à paraître (2004-2005)

**Représentations coloniales et darwinisme social : la « racialisation » de l'Afrique du Sud à l'époque Victorienne**, in *L'autre et le Soi*, Michel Prum (dir.) L'Harmattan 2004.

**The Dutch Reformed Church in South Africa & the End of Apartheid: between confession and reconciliation** Actes du colloque « Confessions » organisé par le LERMA, Université de Provence Aix-Marseille I du 11 au 13 mars 2004.

**L'Image du Britannique pendant la guerre anglo-boer dans le supplément illustré du *Petit Journal*, 1899-1902.** Actes du colloque « La France et l'Angleterre au XIXe siècle : échanges, représentations, comparaisons » organisé par le Pole 19<sup>e</sup> siècle (Paris X) et l'École Normale Supérieure à l'Université Paris X – Nanterre les 29 et 30 janvier 2004.

**Violence & propagande coloniale in South Africa. Emily Hobhouse et les camps de (re)concentration britanniques** Acte du colloque "'Killing the Other' – Racial and religious violence in the English speaking world" organisé par le GRER (Groupe

de Recherche sur l'Eugénisme et le Racisme, Paris 7), le CIRNA (Centre Interdisciplinaire de Recherches Nord-Américaines, Paris 7) et l'École Normale Supérieure de Cachan, à l'Université Paris 7 les 23 et 24 janvier 2004

**Le Désert rédempteur dans l'imaginaire victorien : le pèlerin en Afrique du Sud selon H. Rider Haggard.** Colloque 'Poétique et Imaginaire du désert' organisé par le Centre du XXe siècle, axe francophone et méditerranée, Axe Paul-Valéry, Université d'Avignon, à l'Université Paul-Valéry-Montpellier III. Les 19, 20, 21 et 22 mars 2002.

### Articles publiés dans des revues, ouvrages collectifs ou actes de colloques

**2004**      **Le Sauvage blanc dans la littérature juvénile victorienne : l'eugénisme de H. Rider Haggard** in Les Cahiers du SIELEC no 2, numéro intitulé *nudité, sauvagerie, fantasmes coloniaux*. Editions Kailash. 2004.

**2003**      « **Bon baiser de Mombasa** » **Cartes Postales et iconographie coloniale.** In Les Cahiers du SIELEC no1 Editions Kailash. 2003. Actes du colloque 'Littératures et Colonies' organisé par la Société Internationale d'Études des Littératures de l'Ère Coloniale à l'Université Paul-Valéry et au Centre Régional des Lettres. 20, 21 et 22 juin 2002.

**2002**      **L'Église Réformée Hollandaise d'Afrique du Sud – Une histoire du calvinisme afrikaner, 1652-2002** in *Etudes Théologiques & Religieuses*, revue de l'Institut Protestant de Théologie (Facultés de Théologie Protestante de Montpellier et de Paris). 2002/4 Tome 77.

« **United we Stand, Divided we Fall** » **La communauté afrikaner, du Grand Trek à la guerre anglo-boer 1834-1902** in *Cultures of the Commonwealth*, Actes du congrès de la SAES (Société des Anglicistes de l'Enseignement Supérieur). Atelier no 10 "Civilisation du Commonwealth" sur le thème : 'Units, Unity'. No 8 spring 2002.

**Ecrire l'Empire. Les journaux intimes britanniques et la guerre anglo-boer.** Actes du colloque '(Ecrire) le Temps', organisé par le C.E.R.E.C (Centre d'Etude et de Recherche sur l'Empire et le Commonwealth) à l'université Paris XII. Sous la direction d'Evelyne Hanquart-Turner. Editions A3. C.E.R.E.C. – Université de Paris XII-Val de Marne. 2002

**La Diabolisation de l'autre, propagande et désinformation** in *Ridiculosa* revue de l'Equipe Interdisciplinaire de Recherche sur l'Image Satirique (EIRIS, Université de Bretagne Occidentale). Numéro sur le thème "les procédés de déconstruction de l'adversaire". Brest 8/2001

**2001**      **Portrait of the Boer as an enemy, British Juvenile Literature and the Anglo-Boer War** in *South African Journal of Cultural History*. Vol. 15 No 2 Novembre 2001. Pretoria, Afrique du Sud.

**L'Écrivain et le sujet de l'Histoire, raconter le passé en Afrique du Sud.** Actes du colloque 'Le sujet de l'écriture africaine'. Edités par Daniel Delas et Pierre Soubias. Edition Universitaire de Toulouse-le Mirail.2001

**Idéologies, propagande et culture populaire, la guerre anglo-boer et la manipulation des opinions publiques.** Actes du colloque 'La désinformation, pour une approche historique' publiés par Marcel Bénichou. Université Paul-Valéry-Montpellier III).2001

- 2000** **Bushman ou Boschiman, étymologie d'un nom, analyse d'une idéologie** in *French Studies in Southern Africa*, revue du Département de Français de Rand Afrikaans University (Johannesburg).
- British Anglo-Boer War Propaganda in Hamsworth's *With the Flag to Pretoria and After Pretoria*** in *Soldier of the Queen*, Journal of the Victorian Military Society no 100 (Edition spéciale).
- 1999** **Le Roman populaire français et la guerre des Boers, ou la rencontre de deux impérialismes** in *Regards sur les littératures coloniales, Afrique Anglophone et Lusophone*, Tome III. L'Harmattan. 1999.
- 1997** **Paul Kruger, l'homme le plus représenté sur les cartes postales anciennes** in *Cartes Postales et Collections* no 173. Avril-Mai 1997.
- 1996** **Tommy's Boer War Diary, What the British Soldier Thought of his War** in *Soldier of the Queen*, Journal of the Victorian Military Society no 87. Dec. 1996.
- 1995** **Tommy and the Press during the Anglo-Boer War** in *Soldier of the Queen*, Journal of the Victorian Military Society no 81. June 1995.
- "In Front of the Cinematograph" an Anecdote from the Anglo-Boer War** in *Soldier of the Queen*, Journal of the Victorian Military Society no 80. Mars 1995.
- 1993** **The Key to Ladysmith** in *Military History Journal* (Afrique du Sud) vol.9 no 4. Dec. 1993.
- A Present from the Queen** in *Soldier of the Queen*, Journal of the Victorian Military Society no 75. Dec. 1993.
- 1992** **Breaker Morant and French Public Opinion** in *Soldier of the Queen*, Journal of the Victorian Military Society no 71 Dec. 1992.
- 1990** **The Anti-British Postcards of the Anglo-Boer War** in *Soldiers of the Queen*, Journal of the Victorian Military Society no 62. Sept. 1990.
- Why those French Volunteers did Battle in the Anglo-Boer War** in *Southern Africa Research Group Newsletter* no 36. June 1990.
- Les Volontaires français et la guerre des Boers** in *Cartes Postales et Collections* no 131 Jan.-Mars 1990.
- 1988** **L'Armée britannique en Afrique du Sud pendant la guerre des Boers (1899-1902)** in *Forum, Cartes et Collections* no 9 Nov.-dec. 1988.

Castelnau-le-Lez le 30 août 2004.

## **Bibliographie**

## *Bibliographie*

Cette bibliographie est un complément à celle de ma thèse (publiée dans *Les Afrikaners et la guerre anglo-boer*). On y trouvera les ouvrages que je n'avais pas référencés alors et ceux parus après 1998. Elle reprend, en outre, les ouvrages mentionnés dans ce dossier de synthèse. Le classement des ouvrages est thématique :

1- Théorie, Epistémologie, méthodologie.	p.172
2- Images et représentations.	p.175
3- De la guerre	p.176
4- Empire britannique	p.178
5- Guerre et religion	p.181
6- Race	p.185
7- Afrique du Sud	p.187
8- Guerre anglo-boer	p.193
9- Pour compléter : bibliographies en lignes.	p.196

---

### **1- Théorie, Empistémologie, Méthodologie**

ALLPORT Gordon W., *The Nature of Prejudice*, Doubleday Anchor Books, New York, 1958.

ALTHUSSER Louis, « Idéologie et appareils idéologiques d'Etat » (1970) in *Positions*, Editions Sociales, 1976.

ARIES Philippe, "L'Histoire des mentalités" in *La Nouvelle histoire* ouvrage collectif sous la direction de J. Le Goff, Complexe, Historiques, 1988.

BARTHES Roland, *Mythologies*, Seuil, Point Essais, n° 10, 1992.

BETTELHEIM, Bruno, *Psychanalyse des contes de fées*, trad. de l'américain par Théo Carlier, Robert Laffont, 1976.

- BOST Hubert, *Théologie et Histoire. Au croisement des discours*, Labor et Fides / Cerf Paris et Genève, 1999.
- BOST Hubert, article « Histoire » in *Encyclopédie du protestantisme*, Cerf / Labor et Fides, Paris et Genève, 1995.
- BOST Hubert, propos recueillis par E. Humbert, *Le Cep* n°446, octobre 2002.
- BOURDÉ G., MARTIN H., *les Ecoles historiques*, Seuil, Points Histoire n° H 67. 1997.
- BRAUDEL Fernand, « Histoire et sociologie » in *Ecrits sur l'histoire*, Flammarion. 1991.
- BRIGGS Asa, *Victorian Things*, Penguin Books, 1990.
- BRUNEL Pierre, *Mythocritique. Théorie et parcours*, P.U.F, Ecriture, 1992.
- CAILLOIS Roger, *Le Mythe et l'homme*, Gallimard, Folio Essais no 56, 1992.
- CALVIN Jean, *Institutes of the Christian Religion*, translated by Henry Beveridge (1599) printed by Arnold Hatfield for Bonham Norton, Book IV chapter 10 paragraphe 11. *On the right of the government to wage war.*  
<http://www.thevine.net/~douglas/calvin/>
- CAMPBELL Joseph, *The Hero with a Thousand Faces*, Pantheon Books, The Bollinger Series XVII, 1949.
- CAMPBELL Joseph, *La Puissance du mythe*, J'ai lu, Newage, 1991.
- CERTEAU Michel de, *L'Écriture de l'histoire*, Folio Histoire, Gallimard, 1975.
- DUBY Georges, *L'Histoire continue*, Odile Jacob, 1991.
- DUCHET Claude, *Sociocritique*, Nathan Coll, Université Information Formation, Littérature française, 1979.
- DURAND Gilbert, *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*, Dunod, 1992.
- ELIADE Mircea, *Le Mythe de l'éternel retour. Archétypes et répétitions*, Gallimard, 1995.
- ESCURET Annie, "Science et Fiction" in *H. G. Wells : Science et Fiction au XIXe siècle* Ouvrage collectif sous la direction d'A. Escuret, *Cahiers Victoriens et Edouardiens* N° 46, Octobre 1997, Montpellier.
- FOUCAULT Michel, *Les Mots et les choses*, Gallimard, Tel no 166, 1996.
- GIRARD René, *Le Bouc émissaire*, Livre de Poche, Biblio Essais, Grasset, 1982.
- GOLDMAN Lucien, *Pour une sociologie du roman*, Gallimard, Tel. N° 101, 1995.

- GOTTFIED Hamman (mélanges pour) *Histoire et herméneutique*, Genève Labor et Fides, 2002.
- GUERLAIN Pierre, «Malaise dans la civilisation ? Les études américaines en France » in *Civilisation américaine : problématiques et questionnements*, *Revue Française d'Études Américaines* n°83, Janvier 2000, Belin.
- HERMET Guy, *Histoire des nations et du nationalisme en Europe*, Editions du Seuil, 1996.
- HUMM Peter, STIGANT Paul, WIDDOWSON Peter, *Popular Fictions: Essays in Literature and History*, Methuen, London, New York, 1986.
- JUNG C. G., « Des archétypes de l'inconscient collectif » in *Les Racines de la conscience*, Buchet-Chastel, Livre de Poche, Références n° 404, Trad. de l'allemand par Y. Le Lay, 1995.
- LEGOFF Jacques (dir.), « L'histoire nouvelle » in *La Nouvelle Histoire*, Complexes, Historiques n° 47, 1988.
- LEVI-STRAUSS Claude, *Anthropologie structurale*, Plon. Coll. Agora, 1985.
- LLOYD Geoffrey, *Pour en finir avec les mentalités*, La découverte, Histoire classique, 1993.
- LUKACS Georg, *La Théorie du roman*, Gallimard, Tel. 1989.
- MUCCHIELLI Alex, *Les Mentalités*, P.U.F, Que sais-je ? 1985.
- PIERSSENS Michel, *Savoirs à l'œuvre*, Presses Universitaires de Lille, 1990.
- RICOEUR Paul, *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, Seuil, L'ordre philosophique, 2000.
- RICOEUR Paul, « L'Écriture de l'histoire et la représentation du passé » in *Annales. Histoire, Sciences Sociales* 55<sup>e</sup> année, diffusion Armand Colin, n°4, Juillet-Août 2000.
- ROSSIGNOL Marie-Jeanne, « Quelle(s) Discipline(s) pour la civilisation ? » in *Civilisation américaine : problématiques et questionnements*, *Revue Française d'Études Américaines* n°83, Janvier 2000, Belin.
- RUANO-BORBALAN, J. C., « Histoire et sociologie, les démêlés d'un vieux couple » in *Sciences Humaines* n° 29, Juin 1993.
- SIDHVA Shiraz, « Les Manuels d'histoire chassent le préjugé », *Le Courrier de l'Unesco*, novembre 2001.
- TODOROV Tzvetan, *Les Abus de la mémoire*, Paris, Arléa, 2004 (1992).
- VEESSER H. Aram (ed.), *The New Historicism*, Routledge, New York London, 1989.
- VOVELLE Michel, *Idéologies et mentalités*, Gallimard, Folio Histoire n° 48, 1982.

## 2- Images et représentations

- ACTES DU COLLOQUE : *On the Lookout, or Visual Rhetorics and Rhetorical Visions* (Sunday, November 22, 1998) organisé par la *National Communication Association Convention* à New York <http://www.indiana.edu/~rhetid/hardt.htm>
- BLAKESLEY David, Collin Brooke, « Visual Rhetoric » in *Enculturation*, vol.3, n°2 Fall 2001, [http://enculturation.gmu.edu/3\\_2/introduction.html](http://enculturation.gmu.edu/3_2/introduction.html)
- BROSCH Renate, « Visual Culture » in *The European English Messenger*, XIII/1, 2004.
- CENA Olivier, BOUDIER Laurent, *Vermeer*, Télérama Hors Série, février 1996.
- CONNOR J.T.H., RHODE Michael G., “Shooting Soldiers : Civil War Medical Images, Memory and Identity in America” in Lucy Curzon (ed.) *Visual Culture and National Identity* n° de la revue *Invisible Culture An Electronic Journal of Visual Culture*, Issue 5, 2003, [http://www.rochester.edu/in\\_visible\\_culture/Issue5/introduction.html](http://www.rochester.edu/in_visible_culture/Issue5/introduction.html)
- CRARY Jonathan, *Suspensions of Perception: Attention, Spectacle, and Modern Culture*. Cambridge, Mass.: MIT Press, 2000.
- DEBRAY Régis, *Vie et mort de l'image Une histoire du regard en Occident*, Gallimard, Coll. Folio-Essais no 261, 1992.
- DORING Tobias, HEIDE Markus, MUHLEISEN Susanne, (eds), *Eating Culture: The Poetics and Politics of Food. Critical Interventions in Cultural Studies*. Heidelberg: Winter, 2003.
- ELKINS James: *What is Visual Studies* [www.jameselkins.com/worksinprogress.html](http://www.jameselkins.com/worksinprogress.html)
- GERVEREAU Laurent, *Histoire du visuel au XXe siècle*, Seuil, Points Histoire, 2003.
- GOMBRICH Ernst H., *Art and Illusion*, London, Phaidon, 1960.
- HARRIS Neil, « Iconography and Intellectual History: the Half-tone Effect. » *New Directions in American Intellectual History*, John Higham and Paul K. Conkin. Baltimore, 1979.
- HASKELL Francis, *L'historien et les images* Traduit de l'anglais par Alain Tachet et Louis Évrard, Gallimard, 1995
- LESTER Paul Martin, *Living with Pornography: An essay of Exactly 1,000 Words*, [http://commfaculty.fullerton.edu/lester/writings/1000\\_pictures.html](http://commfaculty.fullerton.edu/lester/writings/1000_pictures.html) 2004.
- LOUVET Jean-René, « Du proche au lointain : les images en histoire » in *Image et histoire Actes du colloque Paris-Censier*, mai 1986, Publisud Coll. Sources Travaux Historiques, 1987.

MANGINI Elizabeth, "Real Lies, True Fakes and Supermodels" in *Invisible Culture. An Electronic Journal for Visual Culture*, 2004

[http://www.rochester.edu/in\\_visible\\_culture/Issue\\_7/Mangini/mangini.html](http://www.rochester.edu/in_visible_culture/Issue_7/Mangini/mangini.html)

MORIARTY Sandra E, SHAW David, "An Antiseptic War? A Study of Images from the Persian Gulf" in *Visual Communication Quarterly*, 2 (Spring, 1995).

NOTH Winfred, "Can Pictures Lie?" in *The Semiotic Review of Books*, Volume 6 (2)  
<http://www.chass.utoronto.ca/epc/srb/srb/pictures.html>

PRUM Michel, « Une voix contre la guerre : John Francis BRAY », in *Voix et Personnages*, Besançon, Annales littéraires de l'Université de Franche-Comté, 1998, pp. 127-140.

PUISEUX Hélène, *Les Figures de la Guerre, Représentations et sensibilités 1839-1996*, Gallimard, 1997.

SCHWARTZ Dona, "To Tell the Truth: Codes of Objectivity in Photojournalism" in *Communication*, n°13, 1992,

[http://sjmc.cla.umn.edu/faculty/schwartz/contents/To\\_tell\\_the\\_truth/to\\_tell\\_the\\_truth.html](http://sjmc.cla.umn.edu/faculty/schwartz/contents/To_tell_the_truth/to_tell_the_truth.html)

SCHNEIDER Norbert, *Tout l'œuvre peint de Vermeer*, Taschen, 2001.

VAN DEN BERG Dirk J., "What is an Image and What is Image Power?" in *Image [&] Narrative*, Online Magazine of Visual Narrative Issue 8.

<http://www.imageandnarrative.be/issue08/dirkvandenbergh.htm>

### 3- De la guerre

AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, et BECKER Annette, *14-18 retrouver la guerre*, Gallimard, 2000

BACON Jean, *Les Saigneurs de la guerre* Paris, L'Harmattan, 1995.

BATAILLE Georges, *La Part maudite*, Editions de Minuit, 1967.

BLOCH Marc, *Écrits de guerre, 1914-1918*, Armand Colin, 1997,

BLOCH Marc, *L'Étrange défaite. Témoignage écrit en 1940*, Société des Éditions Franc-tireur, 1946.

BOURKE Joanna, *An Intimate History of killing*, Granta Books, 2000.

BOUTHOU L Gaston, *Traité de Polémologie Sociologie des guerres*, Bibliothèque Scientifique Payot, 1991.

BOUTHOU L Gaston, *Le phénomène de guerre*, Payot, 1962.

- BOUTHOU L Gaston, *Sauver la guerre*, Grasset, 1961
- BOUTHOU L Gaston, *Avoir la paix*, Grasset, 1967.
- BOUTHOU L Gaston, *L'infanticide différé*, Hachette Collection Guerre et Paix, 1970.
- BROWNING Peter, *The Changing Nature of Warfare. The Development of Land Warfare from 1792 to 1945*, Cambridge University Press, 2002.
- CHARAUDEAU Patrick, *La Télévision et la guerre*, Bruxelles. De Boeck Université, 2001.
- CHUVIN Pierre, « Les héros maudits de Troie » in n° Spécial de *L'Histoire* intitulé *Les Hommes et la guerre Héroïsme et barbarie* n°267 juillet/août 2002.
- CORVISIER André, *La guerre* PUF 1995
- FERGUSON Niall, *The Pity of War*, Perseus Books Group, 1998.
- FUSSEL Paul, *Wartime. Understanding and Behaviour in the Second World War*, Oxford University Press, 1989.
- FUSSEL Paul, *The Great War in Modern Memory* Oxford University Press, 1977.
- GOLDSTEIN Joshua, *War and Gender*, Cambridge University Press, 2001.
- HOFFMAN Gérard, « Psychologie sociale et histoire militaire : un couple sans histoire ? » in Laurent Henninger (dir.), *Histoire militaire et sciences humaines*, Editions Complexe, 1999.
- IZARD Michel, « Histoire militaire et anthropologie politique. A propos de la conquête du bassin des Volta (Afrique du L'Ouest) » in Laurent Henninger (dir.) *Histoire militaire et sciences humaines* Editions Complexe, 1999.
- KAEMPFER Jean, *Poétique du récit de guerre*, Paris, J. Corti, 1998.
- KEEGAN John, *The Face of Battle*, Penguin, 1976.
- MOSSE George Lackmann, *De la Grande Guerre au totalitarisme. La brutalisation des sociétés Européennes*, Paris, Hachette Littératures, 1999.
- PARSONS Michael, « Le Times et la guerre des Malouines - aspects du discours de la guerre », <http://www.univ-pau.fr/~parsons/thes-som.html>
- ROUSSEAU Frédéric, *La guerre censurée Une histoire des combattants européens de 14-18*, Seuil, 1999.
- STORA Benjamin, *Imaginaires de guerre Les Images dans les guerres d'Algérie et du Vietnam*, La découverte, poche no174, 2004.

VAN CREVELD Martin, *La Transformation de la guerre*, Editions du Rocher, Collection L'Art de la Guerre, traduit de l'anglais par Jérôme Bodin, 1991.

VAN CREVELD, Martin, *Men, Women and Warfare* Martin, Cassell, 2001.

VAN YPERSEL Laurence (dir.), *Imaginaires de guerre L'histoire entre mythe et réalité*, Presse Universitaire de Louvain, Transversalité no3, 2003.

WALZER Michael, *Arguing War*, Yale University Press, 2004.

WOLTON Dominique, *War Game, l'information et la guerre*, Paris, Flammarion, 1991.

#### 4- Empire britannique

ARMITAGE David, *The Ideological Origins of the British Empire*, Cambridge University Press, 2000.

ASHCROFT Bill, GRIFFITHS Gareth, TIFFIN Helen, *The Empire Writes Back Theory and Practice in Post-colonial Literatures*, Routledge, 1989.

BICKERS Robert & HENRIOT Christian, *New Frontiers Imperialism's New Communities in East Asia, 1842-1952*, "Studies in Imperialism", Manchester University Press, Date?

BICKERS Robert, *Britain in China, Community, Culture and Colonialisme, 1900-49*, "Studies in Imperialism", Manchester University Press, 1999.

CHRETIEN, Maurice, *Le Nouveau libéralisme anglais à l'aube du XXe siècle*, Paris, Economica, 1999.

CUNNINGHAM Andrew & ANDREWS Bridie, *Western Medicine as Contested Knowledge*, "Studies in Imperialism", Manchester University Press, Date?

DAVID Robert G., *The Arctic in the British Imagination 1818-1914*, "Studies in Imperialism", Manchester University Press, Date?

DAVIS Lance E., HUTTENBACK Robert, *Mammon and the Pursuit of Empire: The Political Economy of British Imperialism*, Cambridge University Press, 1986.

DRIVER Felix & GILBERT David, *Imperial Cities, Landscape, Display and Identity*, "Studies in Imperialism", Manchester University Press, 1999.

DUBOW Saul, *Science and Society in Southern Africa*, "Studies in Imperialism", Manchester University Press, 2000.

FERGUSON Niall, *Empire. How Britain Made the Modern World*, Penguin Books, 2004.

- GREENHALGH Paul, *Ephemeral Vistas The Expositions Universelles, Great Exhibitions and World's Fairs 1850-1939*, "Studies in Imperialism", Manchester University Press, date?
- GUIFFAN Jean, *Histoire de l'anglophobie en France De Jeanne D'Arc à la vache folle*, Terre de Brume, 2004.
- HARPER Marjory, *Emigration from Scotland 1918-1939*, "Studies in Imperialism", Manchester University Press, date?
- HATTERSLEY Roy:  
<http://www.guardian.co.uk/Columnists/Column/0%2C5673%2C911092%2C00.html>
- HICHBERGER, J.W.M., *Images of the Army The Military in British Art, 1815-1914*, "Studies in Imperialism", Manchester University Press, 1988.
- HOBShAWN Eric J., *L'ère des Empires (1875-1914)* Fayard, trad. de l'anglais par Jacqueline Carnaud et Jacqueline Lahana, 1989.
- HYAM Ronald, *Empire and Sexuality, The British Experience*, "Studies in Imperialism", Manchester University Press, 1992.
- JAMES Lawrence, *The Rise and Fall of the British Empire*, Abacus, 1995.
- KIRKBY Diane & Colenorner Catharine (eds.), *Law, History, Colonialism*, "Studies in Imperialism", Manchester University Press, date?
- LILLINGRAY David & OMISSI David, *Guardians of Empire, The Armed Forces of the Colonial Powers c. 1700-1964*, "Studies in Imperialism", Manchester University Press, date?
- LOWRY Donal, *The South African War Reappraised*, "Studies in Imperialism", Manchester University Press, 2000.
- MACKENZIE John, M, *Imperialism and Popular Culture*, "Studies in Imperialism", Manchester University Press, 1986.
- MACKENZIE John, M., *Popular Imperialism and the Military, 1850-1950*, "Studies in Imperialism", Manchester University Press, 1992.
- MACKENZIE John M., *Propaganda and Empire, The Manipulation of the British Public Opinion, 1880-1960* "Studies in Imperialism", Manchester University Press, 1984.
- MACKENZIE John M., *The Empire of Nature Hunting, Conservation and British Imperialism*, "Studies in Imperialism", Manchester University Press, 1997.
- MACKENZIE John M., *Orientalism, History Theory and the Arts*, "Studies in Imperialism", Manchester University Press, 1995.

- MARSHALL P.J., (ed.) *The Cambridge Illustrated History of the British Empire*, Cambridge University Press, 1996.
- MARX Roland, *Jack l'éventreur ou les fantasmes victoriens*, Editions Complexe, 1987.
- MIDGLEY Clare (ed.), *Gender and Imperialism*, "Studies in Imperialism", Manchester University Press, date?
- MORGAN Kenneth:  
<http://politics.guardian.co.uk/print/0%2C3858%2C4646531-107979%2C00.html>
- PORTER Bernard, *The Lion's Share: Short History of British Imperialism 1850-1995* Longman, 1984.
- PORTER Bernard, *Britannia's Burden*, Oxford University Press, 1994.
- PORTER Bernard, *Empire? What Empire? Imperialism and British National Identity*, National Europe Centre Paper no 46, Australian National University 5 November 2002. p.14 [www.anu.edu.au/NEC/porter1.pdf](http://www.anu.edu.au/NEC/porter1.pdf)
- PROCIDA Mary A., *Married to the Empire, Gender, Politics and Imperialism in India, 1883-1947*, "Studies in Imperialism", Manchester University Press, 2002.
- READER, W.J., *'At Duty's Call' A study in Obsolete Patriotism*, "Studies in Imperialism", Manchester University Press, 1988.
- RICHARDS Jeffrey, *Imperialism and Juvenile Literature*, "Studies in Imperialism", Manchester University Press, 1989.
- RICHARDS Jeffrey, *Imperialism and Music Britain 1876-1953*, "Studies in Imperialism", Manchester University Press, 2002.
- RUSSEL Lynette, *Colonial Frontiers Indigenous-European Encounters in Settler Societies*, "Studies in Imperialism", Manchester University Press, date?
- SAÏD Edward W., *Culture et Impérialisme*, Fayard Le Monde Diplomatique, 2000.
- SAÏD. W. Edward, *Culture and Imperialism*, Knopf/Random House New York, 1993.
- SANDIFORD Keith A. & STODDART Brian, *The Imperial Game Cricket, Culture and Society*, "Studies in Imperialism", Manchester University Press, 1998.
- STEWART Gordon T., *Jute and Empire The Calcutta Jute Wallahs and the Landscapes of Empire*, "Studies in Imperialism", Manchester University Press, 1998.
- WARD Stuart, *British Culture and the End of Empire*, "Studies in Imperialism", Manchester University Press, 2001.
- WESSELING, Hendrik Lodewijk, *Imperialism and War – Essays- Colonial War in Asia and Africa* Leiden E.J. Brill University Press, Leiden, 1989.

## 5- Guerre et religion

ABEL Olivier, *De l'Amour des ennemis et autres méditations sur la guerre et la politique*, Paris, Albin Michel, 2002.

AHEARN Marie L., *The Rhetoric of War Training Day, the Militia and the Military Sermon*, Contributions in American Studies number 95 Greenwood Press, New-York, Westport, London, 1989.

BACOT Guillaume, *La Doctrine de la guerre juste*, Economica, 1989.

BAINTON Roland H., *Christian Attitudes Toward War and Peace*, London, Hodder and Stoughton, 1961.

BAUBÉROT Jean et MATHIEU Séverine, *Religion, modernité et culture au Royaume-Uni et en France 1800-1914*, Editions du Seuil, 2002.

BENSAÏD Daniel, *Contes et légendes de la guerre éthique*, Textuel, 1999.

BRAITHWAITE William C., *The Second Period of Quakerism*, William Sessions Limited, York, in association with the Joseph Rowntree Charitable Trust, 1979.

BUGALLAL Carvevaris, *La Doctrine de la guerre juste selon la théologie catholique*, Inigo, 1964.

CARIG Rose, *England in the 1690's: Revolution, Religion & War*, Blackwell, 1999.

CARRÉ Jacques, CHASSAIGNE Philippe, GERAMIN Lucienne, D'HAUSSY Christiane, *Religions et Culture au Royaume-Uni 1800-1914*. Sedes, 2001.

CHADWICK Owen, *The Victorian Church (Part Two) 1860-1901*, SCM Press Ltd. 1997.

CHALINE Nadine Josette, *Chrétiens dans la première guerre mondiale*. (actes coll. Amiens 16 mai et 22 juin 1992. Paris Cerf, 1993.

CHESNAIS Jean-Claude, *Histoire de la violence en Occident, de 1800 à nos jours*, Paris, Laffont, 1981.

COLLINI Stefan, WHATMORE Richard & YOUNG Brian (eds.), *History, Religion and Culture British Intellectual History 1750-1950*. Cambridge University Press, 2000.

CRÉPON Pierre, *Les Religions et la guerre*, Albin Michel Espaces Libres, 1991.

CRÉPON Marc, *L'Imposture du choc des civilisations*, Paris, Plein Feux, 2002.

- CRUSE René, *L'Antinomie entre l'œcuménisme et la guerre*, Christianisme Social, 1962.
- DEVROY Régis, *Le Feu Sacré, fonction du religieux*, Fayard, 2003.
- D'HAUSSY Christiane (ed.) *English Sermons Mirrors of Society*, Presse Universitaires du Mirail, 1995.
- D'ONRIO Joël-Benoît, *La Morale et la guerre : Actes du XIe colloque national des Jésuites catholiques*. 23. 24 nov. 1991, Téqui, 1992.
- DOUSSE Michel, *Dieu en guerre La violence au cœur des trois monothéismes*, Albin Michel Spiritualité, 2002.
- DREWERMANN Eugene, *La Spirale de la peur. Le Christianisme et la guerre. Quatre interventions contre la guerre du Golf*. Paris, Stock, 1994.
- ELLISON Robert H., *The Victorian Pulpit Spoken and Written Sermons in Nineteenth-Century Britain* SUP Selinsgrove: Susquehanna University Press London: Associated University Presses, 1998.
- FEOLA Maryann S. *George Bishop, Seventeenth-Century Soldier Turned Quaker*, William Sessions Limited, The Ebor Press, York 1996.
- FLORI Jean, *Guerre Sainte, jihad, croisade. Violence et religion dans le christianisme et l'islam*, Paris, Seuil, 2002.
- FOX George, *The Journal*, Penguin Classics, 1998.
- GAMBAROTTO Laurent, *Foi et Patrie La prédication du protestantisme français pendant la Première Guerre Mondiale*, Labor et Fides, Genève, 1996.
- GUILAINE Jean, ZAMMIT Jean, *Le Sentier de la guerre. Visages de la violence préhistorique*, Paris, Seuil, 2001.
- HAGGENMACHER Peter, *Grotius et la doctrine de la guerre juste*. PUF, 1983.
- HEIM François *La Théologie de la victoire. De Constantin à Théodose*. Paris, Beauchesne 1992.
- HOLMES Robert L., *On War and Morality* Princeton University Press, 1989.
- HUBERT René, *Les Interprétations de la guerre*, Paris, Flammarion, 1991.
- JOHNSON James Turner, *Cross, Crescent & Sword. The Justification and Limitation of War in Western and Islamic Tradition*. New-York. West Port. London. Greenwood Press, 1990.
- JOHNSON James Turner, *The Holy War Idea in Western and Islamic Traditions*. Pennsylvania State University Press, 1997.

- JURGENSMEYER Mark, *Au nom de Dieu, ils tuent ! Chrétiens, Juifs et Musulmans, il revendiquent la violence*, Autrement Frontières, 2003.
- KARLI Pierre, *Les Racines de la violence. Réflexions d'un neurobiologiste*, Paris, Odile Jacob, 2002.
- KENDALL Guy, *Religion in War and Peace*, Hutchinson & Co, 1947.
- LENIN Vladimir Il'ich, *On Just and Unjust Wars*, Progress Publishers, 1984.
- LEGOFF Jacques, « Et le christianisme inventa la *guerre juste* » in revue *L'Histoire* n°267 Juillet-août 2002. Numéro sur « Les Hommes et la guerre Héroïsme et barbarie ».
- MAÏER Christoph, *Crusade Propaganda and Ideology. Model Sermons for the Preaching of the Cross*, Cambridge University Press, 2000.
- MINOIS Georges, *L'Église et la guerre De la Bible à l'ère atomique*, Fayard, 1994.
- O'BRIAN William Vincent, *The Conduct of Just & Limited War*, Praeger, 1981.
- OLIVER Kenneth, *Chaplain at War*, Angel Press, 1986.
- O'DONOVAN Oliver, *Peace and Certainty: a theological Essay on Deterrence*, Oxford New Clarendon Press, 1989.
- OREND, Brian D., *War* HRC 8 Hermès: revue critique, été-automne 2001.  
<http://pages.globetrotter.net/charro/HERMES8/orend.htm>
- PARSONS Gerald (ed.), *Religion in Victorian Britain Vol. II Controversies*, Manchester University Press, 1997.
- PEACHEY Paul (ed.), *Peace, Politics & the People of God*, Philadelphia, Fortress Press, 1986.
- PORRET Michel, *Guerre et paix*, Genève, Goerg, 2000.
- PUNSHON John, *Portrait in Grey. A Short History of the Quakers*, Quaker Books, 1984.
- PURY Albert de, « La guerre sainte israélite », in *Etudes Théologiques & Religieuses* no 1, 1981.
- REDONDO Augustin (CNRS), *La prophétie comme arme de guerre des pouvoirs XVe-XVIIe S.* Presses Sorbonne Nelle. 2000.
- ROBBINS Keith, "European Peace Movements and their influence on policy after the First World War" in R.Ahmann, A.M.Birke and M.Howard (eds), *The Quest for Stability: Problems of West European Security 1918-1957*, Oxford, 1993.
- ROBBINS Keith, *The Abolition of War: The British Peace Movement, 1914-1919*, Cardiff, 1976.

- ROBBINS Keith, « L'ambiguïté du mot "Paix" au Royaume-Uni avant 1914 » in 1914: *Les Psychoses de Guerre*, Rouen, 1984.
- ROBBINS Keith, "The British Experience of Conscientious Objection" in H.Cecil and P.H.Liddle (eds.), *Facing Armageddon: The First World War Experienced* London, 1996.
- ROBBINS Keith, "Protestant Churches and the Question of Peace" in M.Vaisse (ed.), *Le Pacifisme en Europe des années 1920 aux années 1950*, Bruxelles, 1993.
- ROBBINS Keith, "Religion and the Second World War" in the *Oxford Companion to the Second World War*, Oxford, 1995.
- ROBBINS Keith, "Protestant Nonconformists and the Peace Question" in A.P.F. Sell and A.R. Cross, (eds.), *Protestant Nonconformity in the Twentieth Century*, Carlisle, 2003.
- RUELLARD Jacques, *Histoire de la guerre sainte*, PUF, 1993.
- SHEILS W.J., "The Church and War", Ecclesiastical History Society. *Studies in Church History* n° 20, Oxford, Basil Blackwell, 1983.
- SOLAGES Bruno de, *La Théologie de la guerre juste : genèse et orientation*, Desclée de Brouwer, 1996.
- TUTTLE Elizabeth, VOVELLE Michel, *Religion et idéologie dans la révolution anglaise 1647-1649. Salut du peuple et pouvoir de saint?* Paris. L'Harmattan 1989.
- VIAUD Pierre (dir.), *Les Religions et la guerre, judaïsme, christianisme, islam*, Paris, Cerf, 1991.
- VIDLER Alec R., *The Church in an Age of Revolution*, The Penguin History of the Church vol. 5, Penguin 1990.
- WALZER Michael, *Guerres justes et injustes: argumentation morale avec exemples historiques*, Belin, 1999.
- WALTZER Michael, *Just and Unjust Wars*, Basic Books, Third edition, 2000.
- WELLS Donad A., *The War Myth*, Pegasus, New York, 1967.
- WELSH David, *Justice and the Genesis of War*, Cambridge University Press, 1993.

## 6- Race

- ALLEN Theodore W., *The Invention of the White Race*, Verso, 1999.
- ANDERSEN Margaret, Collins Patricia Hill(ed.), *Race, Class, and Gender. An Anthology*, Second edition, Wadsworth, 1995.
- ANTI-APARTHEID MOVEMENT, *Racism and Apartheid in Southern Africa: South Africa and Namibia*, Paris UNESCO, 1974.
- AUSTIN Reginald, *Racism and Apartheid in Southern Africa : Rhodesia ; a Book of Data*, Paris UNESCO, 1975.
- BARBIER Marie-Claude, « L’Apartheid : une justification théologique du racisme », *Corps étrangers Racisme et Eugénisme dans le monde anglophone*, coll. Racisme et Eugénisme sous la direction de Michel Prum, Syllepse, 2002.
- DAVIE Neil, *Les Visages de la criminalité*, Éditions Kimé, 2004.
- FEAGIN, Joe R., FEAGIN Clairece, *Racial and Ethnic Relations*, Seventh edition. Upper Saddle River, N.J.: Prentice-Hall, 2003.
- GAY Peter, *La Culture de la haine Hypocrisies et fantasmes de la bourgeoisie de Victoria à Freud*, traduit de l’américain par Jean-Pierre Lenôtre, Collection Civilisations et Mentalités, Plon, 1997.
- INSTITUT DES DROITS DE L’HOMME ET LA PROMOTION DE LA DEMOCRATIE, LA DEMOCRATIE AU QUOTIDIEN, UNESCO, *La Discrimination raciale en Afrique*, Cotonou, Les Editions du Flamboyant, 1997
- MALET Emile (dir.), *La Xénophobie*, Paris, UNESCO / Passages, 1994.
- MEILLASSOUX, Claude, *Verrouillage ethnique en Afrique du Sud*, Paris UNESCO, 1988.
- MONNEYRON Frédéric, *L’Imaginaire racial*, L’Harmattan, collection « Racisme et eugénisme » n°4 dirigée par Michel Prum, 2004.
- PIQUET Martine, *Australie plurielle, gestion de la diversité ethnique en Australie de 1788 à nos jours*, L’Harmattan, Collection « Racisme et eugénisme », n°3 dirigée par Michel Prum, 2004.
- PIQUET Martine, « Le Sentiment anti-asiatique en Australie » in *Les Malvenus Race et sexe dans le monde anglophone*, coll. « Racisme et Eugénisme » sous la direction de Michel Prum, L’harmattan, 2003.
- PIQUET Martine, « Le Génocide « soft » des aborigènes australiens » in *Corps étrangers Racisme et Eugénisme dans le monde anglophone*, coll. « Recherche sur le racisme et l’eugénisme » sous la direction de Michel Prum, Syllepse 2002.
- PIQUET Martine, REDONNET Jean-Claude, TOLRON Francine, *L’Idée de Réconciliation dans les sociétés multiculturelles*, Armand Colin, 2001.

- PIQUET Martine, TOLRON Francine (dir.), *Cultures of the Commonwealth*, n° 1, “National Identities”, 1995-96.
- PIQUET Martine, TOLRON Francine (dir.), *Cultures of the Commonwealth*, n° 2, “Culture Rights/Rites and Voices”, 1996-97.
- PIQUET Martine, TOLRON Francine (dir.), *Cultures of the Commonwealth*, n° 3, “The Republican Debate in Australia, 1788-1997”, 1997.
- PIQUET Martine, TOLRON Francine (dir.), *Cultures of the Commonwealth*, n° 4, “Postcolonialisme”, 1998.
- PIQUET Martine, TOLRON Francine (dir.), *Cultures of the Commonwealth*, n° 5, “Rewriting History”, 1998-99.
- PIQUET Martine, TOLRON Francine (dir.), *Cultures of the Commonwealth*, n° 6, “Games”, 2000.
- PIQUET Martine, TOLRON Francine (dir.), *Cultures of the Commonwealth*, n° 7, “Reconciliation”, 2001.
- PIQUET Martine, TOLRON Francine (dir.), *Cultures of the Commonwealth*, n° 8, “Units/Unity”, 2002.
- PIQUET Martine, TOLRON Francine (dir.), *Cultures of the Commonwealth*, n° 9, “The Urban and the Rural”, 2003.
- PIQUET Martine, TOLRON Francine (dir.), *Cultures of the Commonwealth*, n° 10, “Genre / Gender”, 2004.
- PIQUET Martine, PORTER-LADOUSSE Gillian (dir.), « Changing Societies » (Sociétés en Mouvement), Série : Les Cahiers du CICC, 1996.
- PIQUET Martine, PORTER-LADOUSSE Gillian (dir.), “Evolution in the Perceptions of Cultural and National Identities”, Série : Les Cahiers du CICC, 1997.
- PIQUET Martine, PORTER-LADOUSSE Gillian (dir.), « Cultural Hegemony and Cultural Pluralism Settlement and identity » (Groupe d'études sur les cultures des pays du Commonwealth). Série : Les Cahiers du CICC, 1999.
- PIQUET Martine, PORTER-LADOUSSE Gillian (dir.), « Relocation/recentrage(s) », Série : Les Cahiers du CICC, 2000.
- PRUM Michel, « Introduction » *La Peau de l'Autre*, collection « Recherche sur le race et l'eugénisme », Éditions Syllepse, 2001.
- PRUM Michel (dir.), *Exclure au nom de la race*, coll. « Recherche sur le race et l'eugénisme », Éditions Syllepse, 2000.

- PRUM Michel (dir.), *Corps étrangers - Racisme et eugénisme dans le monde anglophone*, « Recherche sur le race et l'eugénisme », Éditions Syllepse, 2002.
- PRUM Michel (dir.), *Les Malvenus - Race et sexe dans le monde anglophone*, Collection « Racisme et eugénisme », Éditions L'Harmattan, 2003.
- PRUM Michel (dir.), *Sang impur, autour de la "race" (Grande-Bretagne, Canada, États-Unis)*, Collection « Racisme et eugénisme », Éditions L'Harmattan, 2004.
- PRUM Michel, « Faut-il transmettre Darwin ? », in Marie-Claire HOOCK-DEMARLE et Claude LIAUZU (dir.), *Transmettre les passés : les responsabilités de l'Université, nazisme, Vichy et conflits coloniaux*, Paris, Syllepse, 2001, pp. 179-86.
- STENOOU Katérina, *Images de l'autre : la différence, du mythe au préjugé*, Paris, UNESCO / Editions du Seuil, 1998.
- UNESCO BREDÁ (pub.), *Interaction entre racisme, colonialisme et apartheid*, Dakar UNESCO BREDÁ, 1994.
- UNESCO (pub.), "Racism, science and pseudo-science", Paris, UNESCO, *Insights series*, vol.8, 1983.
- UNESCO, *Sociological Theories: Race and Colonialism*, Paris, UNESCO, 1980.
- VAN AUSDALE Debra, FEAGIN Joe R., *The First R: How Children Learn Race and Racism* Lanham, MD: Rowman & Littlefield, 2001.
- WELLMAN David M., *Portraits of White Racism*, second edition, Cambridge University Press, 1993.

## 7- Afrique du Sud

- BAM June, VISSER Pippa, *A New History for New South Africa*, Kagiso Publishers, Cape Town, 1996.
- BEINART William, *Twentieth-Century South Africa*, Oxford University Press, 2001.
- BEINART William, DUBOW Saul (eds.), *Segregation and Apartheid in Twentieth Century South Africa*, London, Routledge, 1995.
- BERGER I., *Threads of Solidarity: Women in South African Industry*, Bloomington, Indiana University Press, 1992,
- BERTELSEN, Eve, "Ads and amnesia: black advertising in the new South Africa", in Sarah Nuttall & Carli Coetzee (eds.) *Negotiating the Past: The making of memory in South Africa*: 221-241. Cape Town, Oxford University Press, 1998.

BREDEKAMP H., ROSS R., (eds.), *Missions and Christianity in South African History*, Johannesburg, Witwatersrand University Press, 1995.

BROWN Joshua., MANNING Patrick, SHAPIRO Karin, WIENER Jon, *History from South Africa. Alternative Visions and Practices*, Temple University Press, 1991.

CBC News, *An Interview with Desmond Tutu*,  
[http://www.cbc.ca/sunday/coverstory\\_desmondutu.html](http://www.cbc.ca/sunday/coverstory_desmondutu.html)

COBLEY Alan, “Does Social History Have a Future? The Ending of Apartheid and Recent Trends in South African Historiography”, *Journal of Southern African Studies* n° 27 September 2001, pp.613-625.

COCKS J., *Maids and Madams: A Study in the Politics of Exploitation*, Johannesburg, 1980.

COMBRINK N.L., « History and the Commission on Truth and Reconciliation: the Problem of Collective Guilt », *Joernaal vir Eirtydse Geskiedenis / Journal for Contemporary History*, Department of History University of Orange Free State, Vol 23 n° 2, Dec. 1998.

DAVENPORT T.R., SAUNDERS Christopher, *South Africa: A Modern History* New York, St. Martin's Press, 2000.

DENIS Philippe, «From Church History to Religious History. Strengths and Weaknesses of South African Religious Historiography», *Journal of theology for Southern Africa* n° 99, November 1997.

DE KLERK W., *The Puritans in Africa*, Rex Collings, London, 1975

DE VILLIERS Marq, *White Tribe Dreaming. Apartheid's Bitter Roots as Witnessed by Eight Generations of an Afrikaner Family*, Penguin Books 1990.

DUBOURDIEU Elaine, “Re-Writing South Africa’s History through the Hearings of the truth and Reconciliation Commission” in Martine Piquet, Francine Tolron (dir.), *Cultures of the Commonwealth Essays and Studies*, n°5 “Rewriting History” Winter 1998-99.

ETHERINGTON N., *The Great Treks: The Transformation of Southern Africa, 1915-1854*, Harlow: Penguin, 2001.

FERAL Claude, (dir.) *Writing in South-Africa at the End of Apartheid and Other Essays*, revue Alizés n°21, Revue angliciste de la Réunion Faculté des Lettres Département des Etudes du Monde Anglophone Université de la Réunion, décembre 2001.

GILIOME Hermann, *The Afrikaners : Biography of a People*, Charlottesville, University of Virginia Press, 2003.

- GILIOMEE, H., "Critical Afrikaner Intellectuals and Apartheid", *South African Journal of Philosophy*, n°19, 2000.
- GILIOMEE, H., "Democratization in South Africa", *Political Science Quarterly*, n°110, 1995.
- GILIOMEE, H., SIMKINS, C. (eds.), *The Awkward Embrace: One party Domination and Democracy*, Cape Town, Tafelberg, 1999.
- GOGUEL A.M., et BUIS P., (eds.) *Chrétiens d'Afrique du Sud Face à l'apartheid*, L'Harmattan, 1978.
- GRAYBILL Lyn S., *Truth and Reconciliation in South Africa: Miracle or Model?*, Boulder and London, Lynne Rienner Publishers, 2002.
- GREER Colin Greer, « Healing a Nation », *Parade Magazine Sunday*, January 11, 1998, <http://www.sclaseireann.com/temp/tutu.htm>
- GRUNDLINGH, A.M., *Beyond the Tryline: Rugby and South African Society*, Johannesburg, Raven Press, 1995.
- HAMILTON C.A., « 'An Appetite for the Past': The Re-Creation of Shaka and the Crisis in Popular Historical Consciousness », *South African Historical Journal*, n° 22, University of Pretoria, 1990.
- HAMILTON Carolyn, *Terrific Majesty: the Powers of Shaka Zulu and the Limits of Historical Invention*, Cambridge, Mass.: Harvard University Press, 1998.
- HARTSHORNE, K., *The Making of Education Policy in South Africa*, Cape Town, Oxford University Press, 1999.
- HARVEY Robert, *Fall of Apartheid: The Inside Story from Smuts to Mbeki*, New York, Palgrave, 2001.
- HYSLOP, J., *The Classroom Struggle*, Pietermaritzburg, University of Natal Press, 1999.
- JAARSVELD F.A., *The Afrikaner's Interpretation of South African History*, Simondium Publishers LTD, Cape Town, 1964.
- JEFFERY, A. *The Truth about the Truth Commission*, Johannesburg, SA Institute of Race Relation, 1999.
- KEEGAN, T., *Colonial South Africa and the Origins of the Racial Order*, Cape Town, David Philip, 1996.
- KESSEL Ineke van. *"Beyond Our Wildest Dreams": The United Democratic Front and the Transformation of South Africa*, Charlottesville, VA, University Press of Virginia, 2000.
- KROG Antje, *Country of my Skull*, Vintage, 1999.

- LABAND John, THOMPSON Paul, *The Illustrated Guide to the Anglo-Zulu War*. Scottsville, South Africa, University of Natal Press, 2000.
- LAMBERT J., "South African British? Or Dominion South Africans?", *South African Historical Journal*, n°43, 2000.
- LE MAY G.H.L., *The Afrikaners: an Historical Interpretation*, Oxford: Blackwell, 1994.
- MARKS S., *Divided Sisterhood: The Nursing Profession and the Making of Apartheid*, New York St Matrin's Press, 1994.
- MULLER F.J., *500 years, a History of South Africa Pretoria*, Ademica Press, 1977.
- NAUDE Piet, *The Zionist Christian Church in South Africa: A Case Study in Oral Theology*, Lewiston, New York, Edwin Mellen Press, 1995.
- NERYS John, "The Campaign against British Bank Involvement in Apartheid South Africa" *African Affairs* n° 99 pp. 415-433, July 2000.
- NOLAN Albert, *Dieu en Afrique du Sud*, Cerf, 1991.
- NTLOEDIBE, Lias L. "The Need to Rewrite South African History", *New African* n°.394, pp.30-31 March 2001.
- NXUMALO Jabulani 'Mzala', *The National Question in the Writing of South African History A critical Survey of Some Major Tendencies, Development Poling & Practice* Faculty of Technology, The Open University Website. Pas de date (entre 1984 et 1991) <http://wwwtec.open.ac.uk/ccd/dpp/pdfs/wp22.pdf> .
- PRETORIUS H.L., *Historiography and Historical Sources Regarding African Indigenous Churches in South Africa: Writing Indigenous Church History*, Lewiston, New York : Edwin Mellen Press, 1995.
- ROSS R., *Status and Respectability in the Cape Colony, 1750-1870*, Cambridge, Cambridge University Press, 1999.
- SAMIN Richard, « La nouvelle Afrique du Sud et les aléas de la mémoire », in *Palabres Art. Littérature. Philosophie*. Université de Bayreuth, Gilles Teulié (dir.) «Ecritures et Histoire en Afrique du Sud », Vol. V, n°1, 2003.
- SAMIN Richard, "Es'kia Mphahlele: *Father Come Home* - Célébration et Reconnaissance", *Commonwealth Essays and Studies*, vol. 19-1, 1996, "Voices/Narration".
- SAMIN Richard, "Burdens of Rage and Grief: Reconciliation in Post-Apartheid Fiction", *Commonwealth Essays and Studies*, Vo. 23-1, 2000, "Reconciliation".
- SAMIN Richard, « Waiting for the Barbarians ou la lettre morte ». *Cahiers Forell*, Université de Poitier, n° sur « J. M. Coetzee », 1994.

- SAMIN Richard, "Sol Plaatje's Mhudi and the Emergence of Black Political Fiction in South Africa", *Commonwealth Essays and Studies*, vol. 22-1, 1999, "Beginnings"
- SAMIN Richard, "Introduction", *Commonwealth Essays and Studies*, vol. 24-1, 2001, "Biography, Autobiography and Fiction".
- SAMIN Richard, « Conscience et fragmentation dans les nouvelles sud-africaines récentes », *Alizés* n°21, Université de la Réunion, « Ecrire en Afrique du Sud après la fin de l'apartheid », 2001.
- SAMIN Richard, "Reappraising the myths of the New South Africa: Phaswane Mpe's Welcome to our Hillbrow ", *Alizés*, Université de la Réunion, colloque "founding myths in the new South Africa", 2003.
- SAMIN Richard, "Economie et législation: la ségrégation raciale dans le travail", *Commonwealth Essays and Studies*, numéro spécial SP2, 1990, « L'Afrique du Sud Aujourd'hui »
- SAMIN Richard, "Circularity and Linearity in Waiting for the Barbarians", *Commonwealth Essays and Studies*, Special Issue SP3, 1992, "J.M.Coetzee, *Waiting for the Barbarians*".
- SAMIN Richard, "Espace et narration dans *In the Fog of the Season's End* de Alex Laguma", *Nouvelles du Sud* n°12 1989, « Afrique du Sud: chemins croisés », Actes du colloque du CERPANA, édités par Jean Sévry, René Richard, Anne Fuchs.
- SAMIN Richard, « Du politique et de l'ordinaire : les enjeux de l'écriture sud-africaine noire contemporaine », *Sources* n°6 1999, Université d'Orléans, Editions Paradigmes.
- SAMIN Richard, « Townships sud-africains et littératures : le sémantisme de l'ambivalence », *Afrique du Sud, espaces et littératures*, Les Travaux de l'Institut de Géographie de Reims, François-Xavier Fauvelle-Aymar, Philippe Guillaume (dir.) no spécial 99-100. date ?
- SANDERS, James. *South Africa and the International Media 1972-1979: A Struggle for Representation*, Portland, Frank Cass, 2000.
- SAUNDERS Christopher, « What a Regional History; Towards a History of the Western Cape », *South African Historical Journal*, n° 22 University of Pretoria, 1990.
- SAUNDERS Christopher, *The Making of the South African Past. Major Historians and Race and Class*, David Philip, Cape Town & Johannesburg, 1988.
- SCHUTTE G., "Between Amsterdam and Batavia: Cape Society and the Calvinist Church under the Dutch East India Company", *Kronos*, n°25, 1998-1999.
- SÉVRY Jean, *Chaka. Empereur des Zoulous. Histoire, mythes et légendes*, L'Harmattan. 1991.

- SÉVRY Jean, « La Littérature sud-africaine et ses espaces », *Afrique du Sud, espaces et littératures*, Les Travaux de l'Institut de Géographie de Reims, François-Xavier Fauvelle-Aymar, Philippe Guillaume (dir.) no spécial 99-100. date ?
- SÉVRY Jean, « L'Afrikaner, vu par les historiens et les écrivains : portraits ou caricatures ? », in *Palabres Art. Littérature. Philosophie*. Université de Bayreuth, Gilles Teulié (dir.) «Ecritures et Histoire en Afrique du Sud », Vol. V, n°1, 2003.
- SÉVRY Jean, *Afrique du Sud. Ségrégation et Littérature. Anthologie critique*, L'Harmattan, 1989.
- SÉVRY Jean, "Le Nationalisme afrikaner et l'histoire" in *L'Afrique du Sud aujourd'hui*, Revue Commonwealth Essays and Studies, Editions Universitaires de Dijon, n° Spécial SP2. 1990.
- SÉVRY Jean, "De Quelques images de l'Afrique du Sud en France, pendant la guerre Anglo-Boer et au-dela" in *Afriques Imaginaires Regards réciproques et discours littéraires 17e - 20e siècles*, sous la direction de A. Wynchank et P.-J. Salazar, L'Harmattan, 1995.
- SÉVRY Jean, *Le Roman et les races en Afrique du Sud de la guerre des Boers aux années soixantes* Service de reproduction des thèses Université de Lille III, 1982.
- SÉVRY Jean, *Afrique du Sud : L'Apartheid en crise*, La Documentation Française, 1987.
- SÉVRY Jean, *Afrique du Sud : Après l'Apartheid, quel avenir ?*, La Documentation Française, 1991.
- SÉVRY Jean, « L'Heure des bilans : les littératures de l'Afrique du Sud et leurs problèmes de communication » *Revue Alizés* n°21 Actes du 4<sup>e</sup> colloque international du G.R.A.S. Saint-Denis de La Réunion (7-9 décembre 2000) *Writing in South Africa After the End of Apartheid*, décembre 2001. <http://www2.univ-reunion.fr/~ageof/text/74c21e88-324.html>
- SÉVRY Jean, "Rider Haggard: A Literature for Children, or a Childish Africa?", *Commonwealth Essays and Studies*, vol. 15-1, Autumn 1992, "The Child and the New Literatures in English".
- SÉVRY Jean, « Bilan d'un demi-siècle d'Apartheid : à propos de deux tentatives dans les littératures de l'Afrique du Sud. Du réalisme à l'ésotérisme », *Nouvelles du Sud* n° 19, 1993, publication du CERPANA et des Editions Nouvelles du Sud, Actes du colloque du CERPANA « Littératures d'Afrique du Sud ».
- SMIT F.P., "Has There Been any Change? On the Role of the DRC, 1974-1990", *Scriptura*, n°76, 2001.
- THOMSON Leonard, *A History of South Africa*, Revised edition, African Studies, 1996.
- TUTU Desmond, *Honorary Degree Acceptance Speech and Opening Lecture of the Justice, Memory and Reconciliation Conference*, University of Toronto, Feb. 15, 2000,

<http://www.newsandevents.utoronto.ca/bin/000216a.asp>

TUTU Desmond, *Trinity Honorary Degree Acceptance Speech and the Romney Moseley Lecture, University of Toronto, Feb., 16 2000.*

<http://www.newsandevents.utoronto.ca/bin/000218c.asp>

VAN JAARSVELD F.A., *The Afrikaner's Interpretation of South African History*, Simondium Publishers LTD Cape Town, 1964.

VAN ONSELEN C., *Studies in the Social and Economic history of the Witwatersrand*, London, Longman, 1982.

WALKER C. (ed.), *Women and Gender in Southern Africa*, Cape Town, David Phillips, 1990.

WILMOT James, DEVIJERS Linda (eds.), *After the TRC: Reflections on truth and Reconciliation in South Africa*, Athens: Ohio University Press, 2001.

WILSON M. « The Early History of the Transkei and the Ciskei » *African Studies*, 18, IV. 1959.

WILSON M., THOMPSON L., *Oxford History of South Africa* Oxford University Press 1969-71.

## 8- Guerre anglo-boer

BENNETT Will, *Absent-minded Beggars Volunteers in the Boer War*, Leo Cooper, 1999.

BESTER, Ron, *Arms of the Anglo-Boer War 1899-1902*, Covos Books, 2002.

BURKE Peter, *Siege of O'Okiep : Guerrilla Campaign in the Anglo-Boer War*, War Museum of the Boer Republics, 1995.

CHANGUION Louis, *Silence of the Guns: The History of the Long Toms of the Anglo-Boer War*, Protea Book House, 2001.

COATES Tim, *The Boer War: Ladysmith and Mafeking, 1900*, The Stationery Office, 2001.

CONAN DOYLE Arthur, *The Great Boer War*, Indypublish.com, 2002.

CUTHBERSTON Greg, GRUNDLINGH Albert, SUTTIE Mary-Lynn (dirs.), *Writing a Wider War: Rethinking Gender, Race, and Identity in the South African War, 1899-1902*. Athens: Ohio University Press, 2002.

DAVIDSON, A., FILATOVA I., *Russians and the Anglo Boer War*, Human & Rousseau, Cape Town, Pretoria, Johannesburg, 1998.

- DRYSDALL, Alan, R., *Rhodesia's Role in the Second Anglo-Boer War*, Anglo-Boer War Philatelic Society, 2000.
- EVANS Martin Marix, *The Boer War*, Osprey, 1999.
- EVANS Martin Marix, *Encyclopedia of the Boer War*, ABC-CLIO, 2000.
- FARWELL Byron, *The Great Boer War*, Wordsworth Editions Ltd, 1999.
- FESSEY William, WILSON Heather, *Blue Bonnets, Boers and Biscuits: Boer War Diary of Private William Fessey DCM of the King's Own Scottish Borderers*, H Wilson, 1998.
- FIELD MARSHALL LORD CARVER, *National Army Museum Book of the Boer War*, Sidgwick & Jackson, 1999.
- GOOCH, John, *The Boer War: Direction, Experience, and Image*, Cass Series-Military History and Policy, Frank Cass & Co, 2000.
- HALL Darrell, PRETORIUS F., TORLAGE G., (dir.), *The Hall Handbook of the Anglo-Boer War: 1899-1902*, The University of Natal Press, 1999.
- HALSEY Lionel, *Letters from Ladysmith During the Siege of 1899-1900*, Dacorun Heritage Trust, 1995.
- JACKSON Tabitha, *The Boer War*, Channel 4 Books, 1999.
- JONES Huw M, JONES Meurig, G.M., *A Gazetteer of the Second Anglo-Boer War 1899-1902*, The Military Press, 1999.
- JUDD Denis, SURRIDGE Keith, *The Boer War*, John Murray, 2002.
- LABUSCHAGNE, P., *Ghostriders of the Anglo-Boer War (1899 - 1902)*, UNISA Press, 2000.
- LOWRY Donal (dir.) *The South African War Reappraised, Studies in Imperialism*. Manchester University Press, 2000.
- MAY Henry John, (dir.), *Music of the Guns. Based on Two Journals of the Boer War Hutchinson of South Africa*, Johannesburg, Hutchinson of South Africa, 1970.
- MCCRACKEN Donal P., *MacBride's Brigade: Irish Commandos in the Anglo-Boer War*, Four Courts Pr Ltd, 1999.
- MILNE Rob, GLYNN Patrick, *Anecdotes of the Anglo-Boer War*, Covos-Day Books, 2001.
- MITTON Joanne G., *The Boer War*, Able Publishing, 1996.
- NASSON William, *The South African War: 1899-1902*, Arnold, 1999.

- NASSON Bill, "Waging Total War in South Africa: Some Centenary Writings on the Anglo-Boer War, 1888-1902", *Journal of Military History* n°66, July 2002, pp.813-828.
- NASSON Bill, *Uyadela Wen'osulapho: Black Participation in the Anglo-Boer War*, Ravan Press, 1999.
- OMISSI David, THOMPSON Andrew, (dirs), *The impact of the South African War, Basingtoke*, Palgrave Macmillan, 2002.
- OOSTHUIZEN Piete, *Boer War Memorabilia The Collectors' Guide*, The Alderman Press, Edmonton, 1987.
- PINE-COFFIN Susan, *One Man's Boer War*, The Lazarus Press, 1999.
- PORTER Andrew, "The South African War and the Historians", *African Affairs* 99:633-648 October 2000.
- PRETORIUS Fransjohan, *Life on Commando during the Anglo-Boer War 1899-1902*, Human & Rousseau, Cape Town, Pretoria , Johannesburg, 1999.
- PRETORIUS Fransjohan, *The Anglo-Boer War 1899-1902*, New Holland/Struik, 1999.
- PRIME Peter, *History of the Medical and Hospital Services of the Anglo-Boer War 1899 to 1902*, Anglo-Boer War Philatelic Society, 1998.
- REID Brian, *Our Little Army in the Field: Canadians in the Boer War*, Vanwell Publishing, Canada, 1996.
- RIALL Malcolm, *Boer War Diaries: The Diaries and Photographs of Malcolm Riall*, Malcolm Riall Archive, Nicholas Riall, Brassey's Inc, 1999.
- SANDYS Celia, *Churchill Wanted Dead or Alive*, Carroll & Graf, 2000.
- SCHOEMAN Karel, *Witnesses to War: Personal Documents of the Anglo-Boer War from the Collections of the South African Library*, Human & Rousseau (Pty) Ltd., date ?
- SMITH Iain R., « The Origins of the South African War (1899-1902): A Re-Appraisal », *South African Historical Journal* Nr 22 University of South Africa, 1990.
- SMITH Iain R., *The Origins of the South African War, 1899-1902*. Harlow: Longman, 1996.
- SMURTHWAITE David, *Hamlyn History of the Boer War*, Hamlyn Octopus, 1999.
- STOCKMAN, Roy George, *Boer War Diaries of Major HGD Shute and Private GJ Gullick, 2nd Battalion Coldstream Guards 1899-1902*, Anglo-Boer War Philatelic Society, 1999.
- STROUD Richard, *Ceylon: Camps for Boer Prisoners of War, 1900-02 - Their Postal History*, Anglo-Boer War Philatelic Society, 1998.

TEULIÉ Gilles, *Les Afrikaners et la guerre anglo-boer (1899-1902). Étude des cultures populaires et des mentalités en présence*, Publication de l'Université Paul Valéry Montpellier III, 2000.

THOLONIAT Richard, « De Fachoda à L'Entente cordiale: romans de la guerre anglo-afrikaner (1899-1907) » in *L'information historique* Armand Colin 1990. 3 vol. 52, pp. 89-96.

TREW Peter, *The Boer War Generals*, Sutton Publishing, 1999.

VAN HARTESVELDT Fred R., *The Boer War. Historiography and Annotated Bibliography*, Greenwood Press. Westport, Conn. 2000.

WARWICK Peter (dir.), *The South African War*, Longman, 1980.

WARWICK Peter, *Black People and the South African War (1899-1902)*, Ravan Johannesburg, 1983.

WATT Steve, *The Siege of Ladysmith*, Ravan Press, 1999.

WILSON M. Keith, *The International Impact of the Boer War*, Palgrave, 2001.

### **9- Pour compléter : bibliographies en lignes**

(sites actifs en août 2004)

Spatial Transformation in the Post-Apartheid Era: South Africa:

[http://impuls.katho.be/South\\_Africa/source\\_boo.asp](http://impuls.katho.be/South_Africa/source_boo.asp)

Africa South of the Sahara (History):

<http://www-sul.stanford.edu/depts/ssrg/africa/southafrica/rsahistory.html>

Boer War bibliography (from the U. S. Army War College at Carlisle PA):

<http://carlislewww.army.mil/usamhi/bibliographies/referencebibliographies/SouthAfrica/boerwar.doc>

South African History (From the University of Calgary):

<http://www.hist.ucalgary.ca/courses/F1999/309L01.htm>

South African History (from Air University Library):

<http://www.au.af.mil/au/aul/bibs/africa/afr30.htm>

South Africa, online catalogue of the National Library of South Africa:

<http://natlib1.unisa.ac.za/screens/scopemenu.html>

South Africa, online catalogue of the Library of Congress, Washington D.C.

[http://catalog.loc.gov/cgi-bin/Pwebrecon.cgi?Search\\_Arg=South+Africa&Search\\_Code=SUBJ&PID=19090&SEQ=20040827052115&CNT=25&HIST=1](http://catalog.loc.gov/cgi-bin/Pwebrecon.cgi?Search_Arg=South+Africa&Search_Code=SUBJ&PID=19090&SEQ=20040827052115&CNT=25&HIST=1)

“race & Racism” Department of Health & Social Behavior, Harvard School of Public Health  
<http://www.hsph.harvard.edu/hsb207b/readings.html>

UNESCO publication and Documents on Racial Discrimination, selected bibliography:  
<http://www.unesco.org/shs/shsdc/racism/racism/bib.htm>

Racism (from University of Florida)  
<http://grove.ufl.edu/~feagin/biblio.htm>

Internet resources on Darwin, his publications, and evolution (BBC education)  
<http://www.bbc.co.uk/education/darwin/biblio/links.htm>

Darwinism Bibliography (University of South Australia)  
<http://ehlt.flinders.edu.au/english/Victorians/DarwinLitBiblio.htm>

Victorian Bibliography (University of Massachusetts at Boston)  
<http://www.gober.net/victorian/bib.html>

Victorian Bibliography (Indiana University Press)  
<http://iupjournals.org/vicbib/>

British Empire (Brown University)  
<http://www.thecore.nus.edu/landow/post/misc/colonialbibl.html>

Religion and Violence, a Bibliography  
[http://www.wabashcenter.wabash.edu/Internet/rel\\_viol\\_bib.htm](http://www.wabashcenter.wabash.edu/Internet/rel_viol_bib.htm)

War and Peace in the Methodist tradition: a bibliography  
[http://www.gcah.org/peace\\_war.htm](http://www.gcah.org/peace_war.htm)

On War  
<http://www.morec.com/schall/war.htm>

Peace Bibliography (Centre on Conscience & War)  
[http://www.nisbco.org/biblio\\_I-Q.htm](http://www.nisbco.org/biblio_I-Q.htm)

Women in War Bibliography  
<http://www.h-net.msu.edu/~women/bibs/bibl-womenandwar.html>

Persian Gulf War Bibliography  
<http://www.au.af.mil/au/aul/bibs/pgwar/pegul8.htm>

Visual Language Research Bibliography (University of Oregon)  
<http://web.engr.oregonstate.edu/~burnett/vpl.html>

Visual Literacy Bibliography  
<http://www.al-mousawi.org/v-8.html>

Visual Rhetoric Bibliography  
[http://www.morrismurray.net/visual\\_rhetoric.htm](http://www.morrismurray.net/visual_rhetoric.htm)

**Index Nominum**

**A**

Allport, Gordon, 29, 172

Althusser, Louis, 22

Ariès, Philippe, 31, 33

Augustin, 84, 103, 108, 158

**B**

Baden-Powell, Colonel, 35

Barbier, Marie Claude, 68, 116, 140, 185

Bardolph, Jacqueline, 141, 164

Barrois, Claude, 74

Barthes, Roland, 26, 33, 59, 60, 172

Bataille, Georges, 83

Blair, Tony, 69, 70, 71, 93

Bloch, Marc, 31, 33, 73, 176

Bosman, Charles Herman, 155

Bost, Hubert, 103, 109, 112, 113, 173

Bourdin, Pierre, 110

Bouthoul, Gaston, 61, 74, 79, 80, 81, 82, 84, 176

Braudel, Fernand, 17, 30, 31, 33, 173

Briggs, Asa, 31, 33, 173

Brink, André, 132, 133, 135, 138

Britz, Dolf, 109, 162

Brosch, Renate, 48, 175

Brunel, Pierre, 27, 173

Burke, Peter, 31, 193

Buthelezi, Magosuthu, 127

**C**

Caillois, Roger, 26, 173

Calvin, Jean, (et calvinisme) 98, 104, 105, 108, 111, 112, 158, 169, 173

Campbell, Joseph, 12, 26, 173

Campbell-Bannerman, Henry, 69, 71, 72

Carr, Edward H., 31

Certeau, Michel de, 110, 112, 113, 136, 138, 173

Chaka (Shaka), 126, 127, 140, 142, 144, 189, 191

Chuvin, Pierre, 85, 177

Clausewitz, Carl Von, 62, 98

Cobden, Richard, 86

Coertzen, Pieter, 109

Coetzee, J.M., 126, 135, 190

Crépon, Pierre, 100, 181

Creveld, Martin Van, 74, 177

Cros Bernard, 140

Cuthberston, Greg, 149, 193

**D**

D'Aquin, Thomas, 103, 158

Darwin, Charles, (Darwinisme) 3, 48, 51, 80, 95, 96, 97, 168, 187, 297

Davie, Neil, 9, 119, 185

De Villiers, Marq, 128, 188

Debray, Régis, 58, 98, 99, 101, 175

Denis, Philippe, 110, 146, 188

Deschamps, Bénédicte, 68

Dubourdieu, Elaine, 130, 188

Duby, Georges, 20, 31, 32, 173

Durand, Gilbert, 27, 173

## E

Eliade, Mircea, 25, 598, 173

Escuret, Annie, 27, 141, 173

## F

Febvre, Lucien, 31

Feral, Claude, 140, 188

Ferguson, Neil, 75, 93, 177

Ferro, Marc, 31, 139

Foucault, Michel, 15, 27, 173

Freud, Sigmund, 26, 27, 79, 96, 185

Fussel, Paul, 73, 177

## G

Gay, Peter, 79, 96, 117, 185

Gervereau, Laurent, 38, 61, 64, 175

Giliomee, Herman, 31, 153, 154, 188, 189

Girard, René, 80, 81, 173

Goldman, Lucien, 28, 173

Gombrich, Ernst H., 53, 177

Griffiths, Robert, 2, 140, 162

Grundlingh, Albert, 149, 199, 193

Guerlain, Pierre, 13, 174

## H

Haggard, Henry Rider, 73, 82, 168, 192

Hardt, Hanno, 55

Haskell, Francis, 44, 47, 175

Hattersley, Roy, 71, 179

Henninger, Laurent, 9, 78, 177

## J

Jaarsveld, F.A. Van, 142, 189, 193

Jung, Carl, 21, 24, 25, 81, 174

## K

Keegan, John, 74, 177

Kipling, Rudyard, 37, 88

Krog, Antjie, 155, 189

Kruger, Paul, 36, 51, 69, 169

## L

LeBon, Gustave, 59

LeGoff, Jacques, 31, 103, 129, 174, 183

Levi-Strauss, Claude, 21, 27, 30, 174

Lloyd, Geoffrey, 18, 20, 174

Lowry, Donal, 31, 91, 149, 150, 162, 179, 194

Lukàcs, Georg, 28

Luther, Martin, 104, 105, 108, 111

## M

MacKenzie, John M., 31, 90, 179

Malan, D. F., 98

Mandela, Nelson, 153

Mandrour, Robert, 31

Mangini, Elizabeth, 52, 176

Marks, S., 144, 149, 190

Marx, Karl, (marxisme), 22, 23, 24, 31, 60, 84, 102

Marx, Roland, 28, 79, 180

Minois, Georges, 99, 106, 183

Morgan, Kenneth, 66, 70, 71, 180

Mosse, George L., 85, 177

Mucchielli, Alex, 17, 18, 174

## N

Nxumalo, Jabulani 'Mzala', 152, 190

## O

Ommundsen, Ludmila, 140

Orwell, George, 129

## P

Pierssens, Michel, 27, 174

Piquet, Martine, 2, 116, 140, 185, 186, 188

Porter, Bernard, 31, 91, 180

Pretorius, Fransjohan, 75, 146, 194, 195

Prum, Michel, 1, 2, 68, 115, 117, 167, 168, 176, 185, 186, 187

Puiseux, Hénène, 46, 176

## R

Ricoeur, Paul, 129, 131, 133, 134, 135, 136, 141, 174

Robbins Keith, 31, 162, 183, 184

Rossignol, Marie-Jeanne, 12, 174

Ruano-Borbalan, J.C., 30, 174

## S

Saïd, Edward W., 15, 31, 74, 89, 92, 93, 180

Samin, Richard, 2, 139, 140, 161, 190, 191

Saunders, Christopher, 7, 8, 31, 145, 149, 188, 191

Schwartz, Dona, 54, 176

Serres, Michel, 27

Sévry, Jean, 2, 6, 36, 114, 125, 128, 144, 164, 167, 191, 192

Smuts, Jan, 69, 154, 189

Spencer, herbert, 80, 117, 118

Stevenson, Robert Louis, 79, 82

Stoker, Bram, 79

## T

Terreblanche, Eugene, 127, 139

Thompson, Leonard, 31, 193

Todorov, Tzvetan, 127, 130, 131, 174

Tutu, Desmons, 121, 122, 123, 127, 188, 192, 193

## V

Van Onselen, C., 145, 193

Van Riebeeck, Jan, 143

Veesser, H. Aram, 174

Vermeer, Johannes, 40, 41, 42, 43, 175, 176

Victoria, queen, 35, 66, 79, 105, 161, 167, 185

Vovelle, Michel, 18, 23, 24, 31, 33, 59, 174, 184

## W

Walzer, Michael, 178, 184

Warwick, Peter, 144, 148, 196

Wilde, Oscar, 79

Woodville, Catton, 37

Y

Yee, Jennifer, 50

